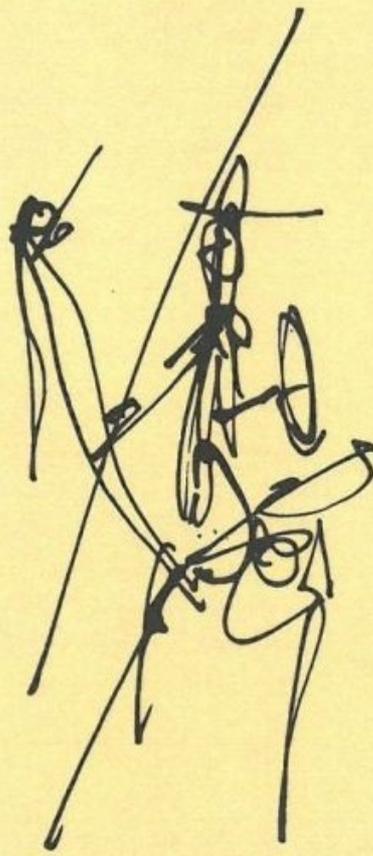


ÉON

Numéro 93
du 18 décembre 2019
au 2 janvier 2020



R.I.P.
don Quichotte

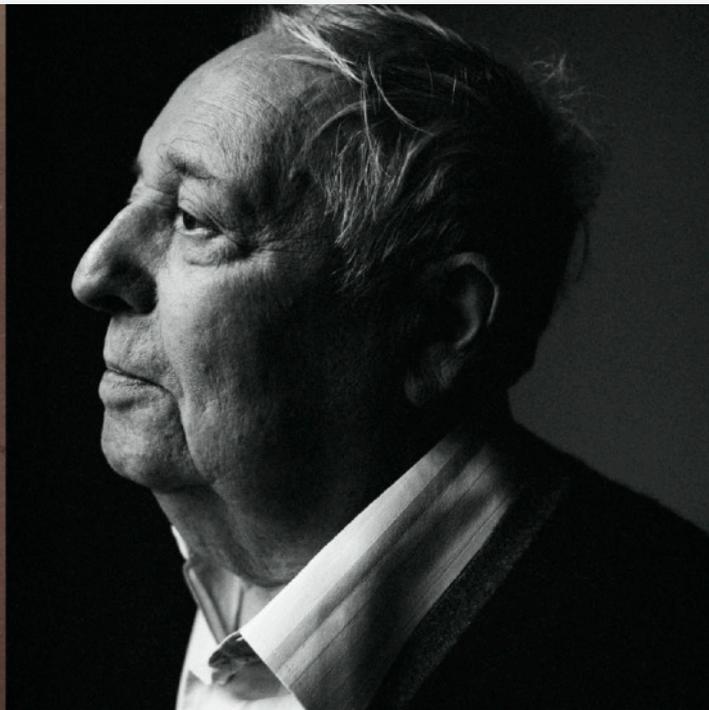
Quinze romans
de George Sand

Le visage
d'Anna Akhmatova

De la place Tahrir
à Mai-68

Homère agrandi

Génération*s* historienn*e*s



Numéro 93

Quelle aide attendons-nous des livres dans les temps troublés ? L'éclairage ou l'échappée.

L'éclairage vient aujourd'hui de celles et ceux qui ont pris à bras-le-corps les drames de la guerre et de l'oppression, comme Käthe Kollwitz dans sa sculpture puissante ou Anna Akhmatova s'appliquant sans relâche à témoigner et dont la mémoire est rendue, intensément vivante, dans les entretiens avec Lydia Tchoukovskaïa.

Certaines grandes entreprises réflexives, comme les *Généralions historiennes*, sous la direction de Yann Potin et de Jean-François Sirinelli, invitent aussi à comprendre l'époque dans la façon dont on la raconte, l'angle de vue situé dans le temps et dans l'espace modulant le sens du passé.

L'échappée dans l'imaginaire est aussi une option : dans l'utopie fascinante inventée par Ada Palmer, comme dans les multiples

traversées auxquelles nous invitent Homère et toutes les œuvres à lui attribuées depuis l'Antiquité, dont de très dépayés divertissements homériques. Et alors que l'hiver a pendant longtemps été associé à la désolation et à d'autres formes d'abandon, il peut être aussi la période des inventions grandioses, comme nous le rappelle Adam Gopnik dans *Hiver. Cinq fenêtres sur une saison*.

Autant de beaux cadeaux à faire ou à se faire. Un premier présent nous est offert ici par Pierre Senges qui a lu pour nous les suites de *Don Quichotte* par Andrès Trapiello et porte sur elles une vision pleine d'esprit. Et avant de souhaiter à nos lectrices et à nos lecteurs de belles fêtes de fin d'année, invitons-les à nous lire sans interruption pendant cette période, avec un prochain numéro le vendredi 3 janvier. Et, en attendant, des renouvellements réguliers de notre Une, où nous retrouverons George Sand et, de nouveau, des éclairages précieux sur l'émeute (Romain Hüet) et sur le slogan (Zoé Carle).

T. S., 18 décembre 2019

www.en-attendant-nadeau.fr

Direction éditoriale

Jean Lacoste, Tiphaine Samoyault

Directeur général

Santiago Artozqui

Collaborateurs

Natacha Andriamirado, Monique Baccelli, Jeanne Bacharach, Ulysse Baratin, Pierre Benetti, Alban Bensa, Albert Bensoussan, Maïté Bouyssy, Jean-Paul Champseix, Sonia Combe, Norbert Czarny, Sonia Dayan-Herzbrun, Christian Descamps, Cécile Duthel, Pascal Engel, Sophie Ehram, Marie Étienne, Claude Fiérobe, Jacques Fressard, Georges-Arthur Goldschmidt, Dominique Goy-Blanquet, Claude Grimal, Odile Hunoult, Alain Joubert, Liliane Kerjan, Gilles Lapouge, Gilbert Lascault, Linda Lê, Monique Le Roux, Marc Lebiez, Natalie Levisalles, Lucien Logette, Éric Loret, Jean-Jacques Marie, Vincent Milliot, Christian Mouze, Maurice Mourier, Gabrielle Napoli, Gérard Noiret, Sébastien Omont, Yves Peyré, Évelyne Pieiller, Michel Plon, Marc Porée, Jean-Yves Potel, Hugo Pradelle, Dominique Rabourdin, Shoshana Rappaport-Jaccottet, Roger-Yves Roche, Steven Sampson, Gisèle Sapiro, Catriona Seth, Christine Spianti, Pierre Tenne, Jean-Luc Tiesset

In memoriam Pierre Pachet, Agnès Vaquin, Georges Raillard

Numéro ISSN : 2491-6315

Responsable de la publication

Association En attendant Nadeau

À la Une : Couverture de Don Quichotte (Seuil, Paris, 1997) ; Louis Blanc (1811-1882), par l'Atelier Nadar © Gallica/BnF, Marc Ferro (né en 1924) © Jean-Luc Bertini et Arlette Farge (née en 1941) © D. R.

Secrétaire de rédaction

Pierre Benetti

Édition

Raphaël Czarny

Correction

Thierry Laisney

Contact

info@en-attendant-nadeau.fr

LITTÉRATURE

**p. 4 Serge Gruzinski
et Corinne Vandewalle**

Les enfants du Château-Vaissier
par Jean-Luc Tiesset

p. 6 Georges Sand

Romans, I et II (Pléiade)
par Laetitia Hanin

p. 9 Arno Geiger

Le grand royaume des ombres
par Gabrielle Napoli

p. 11 Adam Gopnik

Hiver
par Eugénie Bourlet

**p. 13 George
et Weedon Grossmith**

Journal d'un homme
sans importance
par Marc Porée

p. 15 Tout Homère

par Claire Paulian

p. 17 Adam Ridker

Les altruistes
propos recueillis
par Steven Sampson

p. 21 Alan Sillitoe

Samedi soir dimanche matin
par Linda Lê

p. 23 Lydia Tchoukovskaïa

Entretiens avec Anna Akhmatova
par Christian Mouze

p. 26 Andrés Trapiello

À la mort de don Quichotte
par Pierre Senegès

p. 29 John Edgar Wideman

Mémoires d'Amérique
par Hugo Pradelle

p. 31 Angela Lugin

In/Fractus
par Jean-Pierre Logereau

IDÉES

p. 33 Zoé Carle

Poétique du slogan
révolutionnaire
par Philippe Artières

**p. 35 Dominique Noguez
et Michel Taillefer**

Deux khâgneux sous De Gaulle.
Correspondance 1963-1973
par Maité Bouyssy

p. 37 Samar Yazbek

19 femmes
par Sonia Dayan-Herzbrun

p. 40 Romain Bertrand (dir.)

L'exploration du monde
par Dominique Goy-Blanquet

p. 42 David Birmingham

Histoire de l'Angola
de 1820 à nos jours
par Didier Péclard

p. 45 Willy Cohn

Journal de Breslau 1933-1941
par Sonia Combe

**p. 48 Yann Potin et
Jean-François Sirinelli (dir.)**

Génération historiennes
par Pierre Tenne

p. 51 Jean Sellier

Une histoire des langues
et des peuples qui les parlent
par Élisabeth Chamblain

p. 52 Emmanuel Kant

La religion comprise dans
les limites de la seule raison
par Jean Goldzink

p. 54 Francis Dupuis-Deri

Nous n'irons plus aux urnes.
Plaidoyer pour l'abstention
Zvonimir Novak
Le grand cirque électoral.
Une histoire visuelle
des élections
et de leurs contestations
par Ulysse Baratin

p. 57 Romain Hüet

Le vertige de l'émeute.
Des Zad aux Gilets jaunes
par Jeanne Bacharach

p. 60 Anne Madelain

L'expérience française
des Balkans, 1989-1999
par Véronique Nahoum-Grappe

p. 65 Marie-Pierre Ulloa

Le nouveau rêve américain.
Du Maghreb à la Californie
par Khalid Lyamlahy

ARTS

p. 69 Käthe Kollwitz

Mais il faut pourtant
que je travaille...
Journal. Articles. Souvenirs
par Adrien Cauchie

p. 72 Agota Kristof

L'analphabète
Joseph Roth
La légende du saint buveur
Jean-Pierre Bodin
L'entrée en résistance
par Monique Le Roux

CHRONIQUE

**p. 74 Hypermondes (8)
Ada Palmer**

Trop semblable à l'éclair.
Terra Ignota 1
par Sébastien Omont

Pourquoi soutenir EaN

Dans un monde où tout s'accélère, il faut savoir prendre le temps de lire et de réfléchir. Fort de ce constat, le collectif d'*En attendant Nadeau* a souhaité créer un journal critique, indépendant et gratuit, afin que tous puissent bénéficier de la libre circulation des savoirs.

Nos lecteurs sont les seuls garants de l'existence de notre journal. Par leurs dons, ils contribuent à préserver de toute influence commerciale le regard que nous portons sur les parutions littéraires et les débats intellectuels actuels. Rejoignez-les, [rejoignez-nous](#) !

EaN et Mediapart

En attendant Nadeau est partenaire de *Mediapart*, qui publie en « avant-première » un article de son choix (figurant au sommaire de son numéro à venir) dans l'édition abonnés de *Mediapart*. Nous y disposons également d'un [blog](#).

Si le Nord m'était conté

Ce livre s'inscrit dans une approche actuelle de l'histoire sociale qui consiste à rechercher dans sa mémoire familiale les éléments d'une analyse objective et scientifique de l'époque. Travailler sur sa propre historicité, en dégager une réalité apte à être retraduite dans un texte où l'étude sociologique le dispute à l'écriture littéraire : c'est ainsi qu'émerge une part de « vérité » historique qui atteint d'autant mieux son public qu'elle est dépeinte avec talent. C'est l'exercice auquel se prêtent Serge Gruzinski et Corinne Vandewalle autour de leur enfance à Roubaix.

par Jean-Luc Tiesset

Serge Gruzinski et Corinne Vandewalle
Les enfants du Château-Vaissier
Fayard, 392 p., 24 €

Le passé n'est proche ou lointain que parce qu'on l'enferme dans la chronologie, mais rien ne peut empêcher que le temps vécu par nos parents (voire par nous-mêmes) soit aussi révolu que celui qu'a vécu Ramsès II. Si les historiens sondent les documents, les œuvres et les constructions qui subsistent des temps anciens, ils doivent ensuite faire la part belle à leur propre imagination. La chose serait-elle plus facile lorsque les vestiges du passé sont enfouis, non dans le sol, mais dans nos mémoires ?

Tel est le cas ici. Les deux auteurs, Serge Gruzinski et Corinne Vandewalle sont des amis d'enfance, et leur travail à quatre mains se présente comme le premier tome d'une histoire où toute une génération se retrouve, car la saga familiale des deux baby-boomers épouse fidèlement l'histoire du XX^e siècle. Mais, outre la manifestation du désir de témoigner et de servir l'Histoire, le livre est aussi un travail accompli sur soi-même et sur les événements qui ont conduit les auteurs à devenir ce qu'ils sont aujourd'hui.

Serge Gruzinski, qui a développé son goût de l'Histoire jusqu'à en faire un métier, adopte souvent un ton plus posé que Corinne Vandewalle, qui exprime davantage sa spontanéité et son caractère rebelle. Regardant ensemble ou alternativement un même passé partagé, ils ressusitent les années 1950 et 1960 et disent avec

une verve souvent teintée d'humour les émotions, les joies et les peines ressenties alors qu'ils étaient encore trop innocents pour bien comprendre un monde qui ne s'articule qu'avec le recul de l'âge. Les photos et arbres généalogiques familiaux joints au texte aident le lecteur à partager leurs souvenirs, à humer le parfum d'une époque et d'un terroir.

Car l'histoire est solidement ancrée dans une région, le Nord (devenu depuis les Hauts-de-France), jouxtant la frontière belge, et plus précisément dans la ville de Tourcoing. Le quartier où habitent les enfants s'appelle Château-Vaissier, en souvenir de l'industriel qui y fit édifier une étrange bâtisse de style oriental, détruite en 1929 : c'est sur ces ruines que furent construites les maisons où leurs familles se sont installées. Et c'est sur la côte de la mer du Nord, française ou belge, que les enfants passent leurs plus belles vacances et découvrent à travers les amitiés d'été que « *l'Europe se bâtit davantage sur les plages que dans les salles de classe* ».

Ils grandissent d'abord avec les fantômes ou les survivants de la Première Guerre mondiale qui a d'autant plus marqué leurs familles que les Allemands, ces « *diabes gris* », occupèrent la ville pendant quatre ans, prirent quartier dans leurs maisons. Vingt ans après, l'histoire se répète. La région est placée sous l'administration militaire allemande de Bruxelles. L'exode, la Résistance, le quotidien de l'Occupation – quelles traces cela laisse-t-il dans le cerveau des enfants nés après ? Des photos, des phrases entendues les intriguent, dont le mystère n'est toujours pas levé : « *Domage qu'on n'ait pas eu l'esprit de leur poser les*

SI LE NORD M'ÉTAIT CONTÉ

bonnes questions aux bons moments. » Pourquoi grand-père a-t-il gardé un portrait de Pétain au-dessus de son lit ? « *C'est qui, les Boches ?* » Et ce Tonton Marcel qui n'a pas parlé, est-ce parce qu'il était muet ? Les histoires qu'on ne connaît pas, qui ne sont pas (ou mal) racontées, peuvent dissimuler des secrets de famille. « *Une fois de plus, je me heurte à pas mal de trous* », constate Serge. De quoi aiguïser la curiosité du futur historien.

Corinne Vandewalle écrit : « *Parfois, quand ces histoires me reviennent en mémoire, j'ai l'impression de déambuler dans des couloirs mal éclairés, tapissés de vieilles photos et d'images que je n'ai jamais vraiment vues – de mes yeux vues – mais qui sont pourtant bien là, indécouplables, indéchiffrables, imprimées* ».

Au-delà de ce qui impacte leurs premiers souvenirs, il reste aux enfants à commencer leur vie. Mais on nous rappelle fort opportunément que « *l'après-guerre n'est pas toujours le tournant ou la rupture que l'on croit, elle fait apparaître les années noires comme un temps arrêté, une absurde parenthèse dans des vies déjà entamées* » : c'est dans les années 1930 que « *la France des classes moyennes commence à s'équiper comme elle continuera à le faire dans les années cinquante à coup de Frigidaires et de télévisions* ». Et l'essor, en effet, reprit de plus belle une fois les plaies pansées.

Serge Gruzinski et Corinne Vandewalle vivent au quotidien les transformations rapides des modes de vie importées dans les fourgons de l'armée américaine : nouvelles façons de se vêtir, de se coiffer, nouvelles lectures et nouveaux rythmes propagés grâce à la déferlante des disques bon marché et des émissions culte. Le rock'n roll puis la vague yéyé marquent alors la véritable rupture générationnelle, soutenue par l'irruption massive de la télévision. Le livre s'interrompt à l'aube de la mythique année 1968, avant l'arrivée dans les foyers de l'informatique, du PC et du téléphone portable.

Ce travail en binôme condense ainsi l'histoire d'un siècle. Si les auteurs prennent plaisir à ressusciter le Nord de leur enfance, champ de leurs expériences, le microcosme qu'ils dépeignent n'en est pas moins représentatif d'autres lieux où des choses analogues se sont passées. On perçoit la dislocation du monde où ils sont nés, faisant



Autour du Cul de Four – La courée Demesteere. Roubaix, 1991, photo Daniel Labbé © Bibliothèque numérique de Roubaix

craquer les dimensions trop étroites du quartier, du village ou même de la ville, cet espace clos des aînés qui voient décliner jusqu'à leur langue – ici le « chti », qui dut attendre un célèbre film pour reprendre un peu de couleur.

Les enfants du Château-Vaissier offre ainsi plusieurs grilles de lecture. Le livre de Serge Gruzinski et Corinne Vandewalle est d'abord un témoignage qui permet aux anciens de se souvenir, et aux plus jeunes de comprendre le parcours d'une génération qu'ils ont parfois de la peine à situer, dont ils ont du mal à se représenter dans quelles conditions elle est devenue adulte. Mais le souci de faire œuvre d'historien prévaut, relayant la tradition des grands chroniqueurs de jadis (il suffit de remplacer le monarque et sa cour par la république et son peuple de province), ou des célèbres ouvrages de la série « *La vie quotidienne* ». La proximité temporelle permet sans doute de disposer de quantité de récits et de souvenirs – à commencer par les siens propres – mais, pour réduire les imprécisions ou les inexactitudes du témoignage, en dépit de l'honnêteté et de la sincérité des témoins, la méthode rigoureuse de l'historien s'impose. Le croisement de deux regards différents procède évidemment de cette recherche de l'objectivité.

Serge Gruzinski, évoquant sa découverte de l'Histoire à travers l'Antiquité, écrit : « *Rome, c'était un peu comme mes deux grands-pères, on savait qu'ils avaient existé et qu'on descendait d'eux sans en demander davantage, sans trop s'interroger sur les liens qui nous rattachaient à leur monde et leur génération* ». On ne saurait mieux dire le pourquoi de ce livre, un véritable plaisir de lecture.

George Sand en quinze romans

Cinquante ans après le volume Histoire de ma vie et autres textes autobiographiques, quinze romans de George Sand rejoignent la prestigieuse collection de la Pléiade. Cet événement réjouit les spécialistes, mais il triomphe surtout des imaginaires genrés qui associent l'écriture des femmes à l'écriture de soi, et il consacre un autre visage de l'écrivaine, plus représentatif de sa production.

par Laetitia Hanin

George Sand
Romans, I et II
 Édition publiée sous la direction
 de José-Luis Diaz avec la collaboration
 d'Olivier Bara et de Brigitte Diaz
 Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade »,
 2 vol., 1 936 p. et 1 520 p., 67 € et 63 €
 (jusqu'au 20 mars 2020)

Cette publication est aussi le signe que Sand continue d'être lue et étudiée malgré la dépréciation dont elle a été victime après sa mort, dans les circonstances que rappelle José-Luis Diaz en introduction. La réédition est en effet à replacer dans le contexte d'un mouvement plus vaste de renaissance des études sandiennes. À côté des colloques scientifiques et des numéros de revues qui maintiennent leur fréquence régulière depuis le bicentenaire de la naissance de l'autrice en 2004, on voit naître des thèses de doctorat et des publications « grand public » : la biographie de Martine Reid dans la collection « Folio biographies » (Gallimard, 2013), par exemple, ou le livre de [Michelle Perrot](#) *George Sand à Nohant. Une maison d'artiste* (Seuil, 2018). Alors que les chercheurs, rompus au commentaire de l'œuvre sandienne, redécouvrent les liens de l'autrice avec son temps (Sand et ses sociabilités artistiques, Sand et Dumas père et fils, Sand lue par les romanciers étrangers), on voit paraître des livres de curiosité enquêtant sur la vie quotidienne et intime de l'écrivaine, qui signalent une mythification de sa personne. On peut désormais se promener *Sur les pas de George Sand* (Gonzague Saint Bris, 2004), se délecter des *Carnets de cuisine de George Sand* (Muriel Lacroix et Pascal Pringarbe, 2013) ou encore détailler *Les plus beaux manuscrits de George Sand* (Régine Deforges, 2004).

Notre actualité sociale et politique favorise, semble-t-il, l'écrivaine. À l'heure où le féminisme occupe les devants de la scène médiatique, à l'heure des « *me too* » et des débats sur l'écriture inclusive, George Sand, figure majeure de l'histoire de la littérature et romancière préoccupée du sort que la société fait aux femmes, intéresse. Son exemple nourrit la réflexion et sert d'argument. À cette explication s'ajoute peut-être celle d'un regain d'intérêt pour le XIX^e siècle, ce siècle qui a inventé le roman, comme se plaît à le dire George Sand, et qui est aussi un siècle d'espoirs politiques et sociaux succédant à la Révolution française et précédant la révolution industrielle. Or, celle qui a imaginé *Mauprat*, *La mare au diable* et *La ville noire* incarne magistralement les espoirs de son temps.

Les quinze textes qui nous sont livrés ici en témoignent. Le choix des éditeurs n'était pas aisé : sélectionner quinze romans parmi près de soixante-dix relève de la gageure. José-Luis Diaz a pris le parti de « *donner une image à la fois incitative et cohérente des aspects multiples qu'a pris l'art de notre romancière* ». On trouve donc dans cette édition des textes écrits à des moments très différents de sa carrière – du premier roman publié, *Indiana* (1832), à l'un des derniers, *Nanon* (1872) – et représentatifs des différentes veines auxquelles elle s'est essayée. La veine sentimentale, qui traite des rapports entre les sexes dans la relation amoureuse, est représentée par *Indiana*, roman de la femme mal mariée, *Lélia*, *Lucrezia Floriani* et *Pauline*, romans qui problématisent le sort de la femme artiste ou intellectuelle dans la société à travers une héroïne qui ne parvient pas à conjuguer sa gloire d'actrice et sa vie affective, ainsi que par *Elle et Lui*.

On relit avec plaisir ces romans dont la facture a un cachet désuet, empruntée qu'elle est à la tradition du roman sentimental du XVIII^e siècle. Sand



George Sand par Nadar (vers 1860) © Gallica/BnF

GEORGE SAND EN QUINZE ROMANS

a lu Mme de Genlis, Mme de Souza, Mme de Krüdener, Mme de Staël, et s'est inspirée de leurs trames romanesques, de leurs histoires d'adultère, pour questionner l'inégalité des droits entre les sexes dans la société. « *L'amour est un*

contrat tout aussi bien que le mariage », rappelle la voix narrative à la « *foule de masques indifférents ou railleurs* » qui place le sentiment loin derrière les titres et les dots.

GEORGE SAND EN QUINZE ROMANS

À côté de ces romans qui questionnent le sort de la femme dans le mariage et celui de la femme artiste, on peut lire un roman de la courtisane, *Isidora*, qui met en jeu les préjugés de ce siècle misogyne qui fut celui de Sand. L'époque nourrit une véritable obsession pour cette figure qui remplit les œuvres de Balzac, de Sue, de Dumas, et qui traverse une bonne part de la littérature panoramique. Les littérateurs d'alors « prétendent ou répètent qu'il y a deux sortes de femmes, celles qu'on épouse pour le pot-au-feu et celles qu'on a pour son plaisir » : André Léo s'en plaint dans *Marianne*, Sand le montre dans *Isidora* et, en faisant connaître intimement un personnage de courtisane idéaliste et désabusée, déconstruit cet imaginaire du sexe féminin que son siècle a construit.

On redécouvre avec un égal plaisir les romans de la veine champêtre, *La mare au diable*, *François le Champi*, *La petite Fadette*, ces « bergeries » dont Sand retrace l'origine littéraire dans ses préfaces et qu'elle a remises au goût du jour. Cette trouvaille constitue l'une de ses originalités, et l'une de ses grandes réussites puisque la formule fera des émules tout au long du XIX^e siècle, en France comme à l'étranger. Seule une connaissance intime des campagnes du centre de la France pouvait donner lieu à une peinture aussi juste et touchante des paysans et de la vie aux champs. Ni *Les paysans* de Balzac (trop verbeux), ni *La terre* de Zola (trop symbolique) n'égalent la réussite de personnages tels que Germain, François ou Sylvinet. Les histoires d'amour, d'identité et de fraternité sandiennes remplissent à merveille l'objectif qu'elles se donnent de sensibiliser au sort des paysans et de convertir les lecteurs bourgeois et citadins à une morale plus proche de la nature.

On trouvera aussi, dans ces deux volumes, des romans plus franchement politiques. *Mauprat* et *Nanon* livrent, à trente ans d'intervalle, les idées démocratiques de leur autrice à travers une intrigue qui prend pour cadre la Révolution française. *La ville noire*, étonnant roman ouvrier, est l'un des premiers textes littéraires du XIX^e siècle à attirer l'attention sur le milieu industriel. Tonine et Sept-Épées y introduisent le lecteur dans l'usine du Val-d'Enfer, où les armuriers, couteliers et serruriers manient le fer dans des conditions hygiéniques et financières révoltantes, que les deux héros se chargeront de faire évoluer au fil des obstacles et des rencontres.

La romancière aux multiples ressources a aussi composé des romans sur l'art dont le lecteur trouvera ici deux échantillons : *Le château des désertes* et *Les maîtres sonneurs*. La petite communauté d'artistes qui a trouvé refuge dans le château des Désertes pour réfléchir à la façon de renouveler l'art de son temps et les sonneurs des différentes régions de France qui s'affrontent lors d'un concours de maîtres cornemuseux transmettent les idées artistiques de Sand : sur l'originalité et l'imitation, sur l'individuel et le collectif, sur le génie et le public, etc. On s'y émerveille des connaissances musicales de celle qui connut Liszt et Chopin, et de son talent de transposition : les deux romans réussissent le pari de communiquer aux lecteurs les émotions artistiques de leurs virtuoses.

Enfin, dans *Laura, voyage dans le cristal*, le lecteur peut découvrir un roman philosophique qui tend à montrer que l'idéal (amoureux, esthétique) peut se trouver dans la réalité puisque sa rencontre n'est qu'une question de regard porté sur le monde quotidien.

Cette édition montre ainsi parfaitement la diversité des genres pratiqués par Sand, et José-Luis Diaz rappelle que cette diversité a été l'un des garants du succès de l'autrice. La critique de son temps a pu faire cet éloge : « l'ensemble de ses œuvres représente, pour ainsi dire, l'histoire de notre littérature depuis une dizaine d'années ; on la suit dans toutes ses phases et l'on retrouve ses diverses influences par le cachet nouveau et particulier de chacun des ouvrages de M. Georges [sic] Sand ». Pour autant, comme le signale l'introduction, l'œuvre de Sand n'est pas exempte de retours de situations et de thèmes obsédants, de types récurrents, de clichés narratifs, et l'on peut y dessiner à l'envi des ensembles thématiques, narratifs ou idéologiques. Ainsi, ce que cette édition consacre véritablement, c'est un goût prononcé et une maîtrise innée du roman et de l'invention romanesque.

On espère que ces deux volumes, annoncés comme une « première salve », seront suivis d'autres et que les romans d'aventure (*Consuelo* et *La comtesse de Rudolstadt*, *L'homme de neige*, *Les beaux messieurs de Bois-Doré*), où la verve romanesque de Sand s'exprime le mieux, pourront à leur tour trouver place dans cette prestigieuse collection.

Retour à la vie

Cinquième roman traduit en français de l'écrivain autrichien Arno Geiger, *Le grand royaume des ombres insuffle au lecteur un mélange de douce amertume et de violence sourde qui l'emporte parfois aux confins du réel et pourtant, dans le même temps, au cœur de l'histoire de la Seconde Guerre mondiale.*

par Gabrielle Napoli

Arno Geiger

Le grand royaume des ombres

Trad. de l'allemand (Autriche)

par Olivier Le Lay

Gallimard, 481 p., 23 €

Blessé sur le front de l'Est après quatre années passées à combattre pour le III^e Reich, Veit Kolbe, conducteur de camion, rejoint Vienne et ses parents, dans l'ombre d'une sœur aimée et disparue trop tôt, Hilde. Rapidement, l'atmosphère est suffocante dans cet appartement viennois hanté par le souvenir de cette sœur morte. Les récriminations incessantes d'un père nazi dévoué au Parti et au « *donneur d'ordres* » n'arrangent rien et le personnage principal du roman d'Arno Geiger part à Mondsee, par la faveur d'un oncle gendarme en poste au bord du lac. C'est au même endroit, dans une nature fascinante de beauté, que se situe un camp de jeunes filles évacuées.

Le jeune homme se remet tant bien que mal de ses blessures, trouvant dans la nature autrichienne des motifs d'inspiration et de quiétude contrastant avec le surgissement brutal de souvenirs du front, qui occasionnent des crises d'angoisse aussi redoutables que redoutées. Au gré de ses rencontres, celle du Brésilien dans sa serre étant remarquable, Veit Kolbe se réconcilie avec son corps meurtri qu'il se réapproprie peu à peu. Il finit par accepter qu'il peut éprouver, par petites touches d'abord très fugaces, des moments de plaisir et de bonheur. La rencontre de Margot, qui occupe une chambre mitoyenne – cette jeune femme avec un petit enfant, dont l'époux est au front –, diffuse une lueur d'abord vacillante qui devient flamboyance au fur et à mesure que le roman se déploie. Alors qu'elle n'est qu'objet de discours, elle apparaît comme le personnage cen-

tral, qui progressivement, par sa grâce et sa douceur toujours érotisées, éloigne les ombres de ce sombre royaume et ramène Veit à la vie.

Arno Geiger, par la succession de chapitres relativement courts, donne la parole, par le biais de lettres essentiellement, ou de notes prises au fil des pensées (c'est le cas de Veit Kolbe), à différents personnages qui éclairent tour à tour la réalité d'une guerre qui n'en finit pas. Certains discours sont marqués par leur trivialité et leur ton moralisateur, ce sont les lettres des mères inquiètes au sujet de la vertu de leurs filles notamment ; d'autres, au contraire, laissent s'exprimer l'amour et le désir ; d'autres encore, l'inquiétude la plus vive, comme les lettres d'Oskar Meyer qui a choisi d'émigrer à Budapest, pensant sauver ainsi sa famille du sort funeste promis à ses semblables et à lui-même, qu'il veut considérer comme de folles rumeurs. Tous ces personnages, qu'ils s'expriment à la première personne ou qu'ils soient décrits par les épistoliers, rendent compte, parfois à leur insu, de ce point de bascule où la défaite est quasiment certaine, mais où elle n'a pas encore eu lieu, de ce moment d'équilibre instable du monde où la pourriture est déjà partout, mais où l'on ne peut pas encore s'en débarrasser.

Toute l'atmosphère du roman est marquée d'une forme d'étrangeté qui flirte avec l'irréalité alors même que la réalité de la guerre se fait entendre à chaque page, en sourdine mais inlassablement. La délicatesse et la subtilité d'Arno Geiger donnent au roman toute sa singularité. L'auteur parvient à faire entendre une large variété de sentiments et de sensations intimes, inscrits dans la Seconde Guerre mondiale, dans un récit qui ressemble parfois à un conte, avec son lot d'inquiétude et de magie. On est frappé par la profondeur du malaise de Veit qui ne se remet pas d'avoir vu sa jeunesse lui être volée par la guerre et un régime qu'il abhorre. Le sentiment de disparition



Arno Geiger © Francesca Mantovani/Gallimard

RETOUR À LA VIE

est omniprésent, depuis celle d'une sœur perdue à jamais jusqu'à celle de tout un pan de vie dont il est privé à jamais, disparition redoublée par celle d'une des jeunes filles du camp, laissant planer un mystère sourd.

Alors que ces discours se croisent sans jamais parvenir à véritablement atteindre leurs destinataires, les personnages étant murés dans des solitudes quasiment infranchissables, la nature et l'enfance sont des voies de rédemption par le

biais de l'amour et de l'amitié. C'est le vol d'une mésange qui rend à Margot son sourire, ce sont les premiers pas du petit enfant avec qui une filiation se tisse, par la multiplication d'expériences presque infimes, qui provoquent cet « *éblouissement* » de Veit. S'il a bien laissé « *indissolublement quelque chose* » de lui dans la guerre, tout comme la guerre a laissé en lui son empreinte, l'humanité est bel et bien là, nichée au fond de lui, et elle affleure quoi qu'il arrive.

Écologie de l'hiver

Chroniqueur pour The New Yorker depuis une trentaine d'années, Adam Gopnik est familier de l'assertion plaisamment érudite, au format court et enlevé. Si Hiver n'a pas été rédigé dans un cadre journalistique mais pour cinq conférences en 2010, l'auteur souligne en introduction les avoir « improvisées dans [s]on salon [...] avec le soutien enthousiaste du vin et de la caféine ».

par Eugénie Bourlet

Adam Gopnik

Hiver. Cinq fenêtres sur une saison

Trad. de l'anglais par Lori Saint-Martin
et Paul Gagné. Lux, 296 p., 18 €

Cela renforce encore le style de la chronique dans cet essai auquel la présence de Gopnik — son savoir, son expérience, son sens de l'absurde et son ironie, en somme sa personne et sa personnalité — imprime une marque décisive. Résolument subjective dans son contenu, la démarche d'Adam Gopnik, qu'il appelle « adamique », désigne néanmoins un geste reconnaissable, à même d'être approprié. En traversant l'hiver comme un kaléidoscope miroitant des représentations poétiques, picturales, musicales, sportives, gastronomiques, architecturales, il donne à la saison un sens et court au secours de sa mémoire, mémoire dont l'hiver est lui-même un symbole alors que l'été se fait amnésie.

Ce faisant, Adam Gopnik accomplit une démarche écologique, et même ontologique. « *Y a-t-il un bruit dans la forêt en l'absence de quelqu'un pour l'entendre ? Peut-être. Y a-t-il un été et un hiver sur Mars en l'absence de quelqu'un pour les nommer ? Je suis sûr que non* ». C'est parce qu'il inspire l'humain que l'hiver existe, et, en le perdant, c'est une capacité à représenter le monde que l'on perd en même temps. La digression d'*Hiver* passe par plusieurs étapes, « *cartographies affectives* » et modernes du rapport que nous avons créé avec lui. Puisque c'est cet acte humaniste qu'il nous importe de restituer, on peut, par inclination, insister davantage sur l'apparition de la saison comme objet d'inspiration « romantique » puis « radical » de l'esprit moderne que sur ses derniers aspects — « spirituel » et « récréatif ».

Pendant longtemps, l'hiver a été synonyme d'abandon, de morne retrait et de période de désolation, moment où la déesse grecque Déméter, de chagrin, rend la terre stérile lorsque sa fille part pour les Enfers. Il faut attendre le romantisme pour qu'une attitude nouvelle, libérée du dénuement propre à la saison hivernale, adienne. Moment coïncidant avec un bouleversement en apparence trivial qui révoque pourtant de manière irrémédiable la crainte des frimas : l'invention du chauffage central. Nous avons tendance à assimiler ce changement à une notion philosophique que les historiens se plaisent à appeler « le pittoresque » : d'objet qui suscite la crainte ou inspire un réconfort religieux, la nature devient une source de plaisir, une réalité dont on peut simplement profiter, qui nous réjouit. « *Je vous aime, aussi déplaisant puissiez-vous paraître* ». Désormais, les poètes se divisent entre ceux qui pratiquent le confort de l'observation derrière une fenêtre givrée et ceux qui se jettent dans le blizzard, s'imprégnant de l'immensité immaculée comme d'un sentiment de sublime.

Greffé à un élan nationaliste dans les pays du nord de l'Europe, l'hiver devient un modèle alternatif aux Lumières. Le peintre allemand Caspar David Friedrich illustre cette idée avec *Le chasseur dans la forêt*, où la neige de la forêt nordique menace d'écraser un petit soldat français. Sous l'impulsion du mouvement romantique, l'hiver convoque une imagination grandiose : « *Si, comme l'a dit Goya, le sommeil de la raison engendre des monstres, le sommeil de la nature engendre... Eh bien, il engendre l'engendrement, un espace imaginaire dans lequel des banquises se changent en navires fantômes, des congères en cathédrales et le coucher du soleil en partage de la mer Rouge* ». Peintres, compositeurs, écrivains et poètes se jettent dans le tourbillon de cette inspiration nouvelle. Entre Pouchkine, Goethe et Schubert, la plume cultivée et

ÉCOLOGIE DE L'HIVER

facétieuse d'Adam Gopnik rend hommage à l'œuvre de noms plus confidentiels, tels Anna Brownell Jameson, poète et féministe irlandaise immigrée au Canada en 1836. Russie, Canada, Japon... les pays de l'hémisphère Nord ont tous bientôt leurs chantres de la saison hivernale.

L'hiver romantique fait appel à deux images qui représentent la psyché humaine. La première est celle de l'iceberg, qui, sous l'impulsion de la psychanalyse, symbolise la lourde et sombre partie inconsciente immergée qui porte la pointe visible et lumineuse de la raison consciente. La seconde est celle du flocon de neige. Wilson Bentley, surnommé « Snowflake », photographe installé dans le Vermont, en a réalisé 5 321 photographies, à l'origine de cette « *magnifique forme étoilée et symétrique, la fleur des neiges* », qui orne aujourd'hui les cartes postales et les décorations de Noël. Qu'elle soit parfaitement harmonieuse ou accidentée, la forme des cristaux de neige symbolise l'individualité humaine, « *parce que chacun, au niveau microscopique, est distinct, différent de tous ceux qui sont tombés avant lui* ». À l'abri ou en danger, agréable ou effrayant, immense ou minuscule... l'art du romantisme a donné à l'hiver ses lettres de noblesse : « *Les romantiques ont vu les flocons, ils ont embrassé les glaciers et, en transformant notre esprit, ils ont refait notre monde. Un horrible désert est devenu une nouvelle province de l'imagination* ».

Après le romantisme hivernal, qui entérine la vision pleine d'une saison permise par un confort nouveau, vient l'embrassement physique et radical de l'hiver. Cette seconde étape achève d'installer notre perception moderne. Il s'agit, d'ailleurs, d'une période, d'un lieu à conquérir via un de ses pôles où règnent les neiges éternelles : « *pôle prométhéen, pôle de Frankenstein, des pôles en tant qu'ultime mise à l'épreuve de l'hubris humaine* ». Fictions de l'horreur et journaux intimes composent ces nouveaux récits de l'affrontement du froid, qu'on cite l'ouvrage de Mary Shelley ou l'Arthur Pym de Poe. L'envers de l'épopée magnifique se traduit dans la déconvenue et le ridicule. « *À bord des navires polaires, on finit toujours par dénombrer cinquante Madame Bovary qui ne supportent plus l'aspect des oreilles de leur amant* ». L'hiver souligne désormais une fuite en avant loin de la tranquillité et de l'indolence de la civilisation dans laquelle on la retrouve, paradoxalement, sous



Ivry (2009) © Jean-Luc Bertini

forme de piteuse caricature. *The Idea of the North*, documentaire sonore composé par Glenn Gould lors d'une expédition en Arctique, exprime que « *le vrai son du Nord n'est pas celui de l'individu courageux – c'est au contraire celui de toutes ces histoires réunies, juxtaposées* ». Le lieu hivernal imprime aux actions des hommes une dynamique à la fois courageuse, grandiose et comique, burlesque.

Les « fenêtres » suivantes de cette digression sur l'hiver rapprochent davantage la saison de notre environnement contemporain, selon des aspects favorisés par la sensibilité de son auteur. La troisième d'entre elles démystifie le rituel de Noël : « *fête qui concilie non seulement de nombreuses célébrations païennes, mais aussi les deux principaux types de fêtes qu'on retrouve dans le monde : celles du renversement et celles du renouveau* ». Moment qui à notre époque oscille entre capitalisme et charité dans une tension schizophrène. La quatrième s'attarde sur le mouvement des sports d'hiver. Adam Gopnik s'attarde sur le potentiel social de certains d'entre eux, comme le patinage artistique et la place centrale qu'il occupait hier dans les villes. Il ne cache pas la note préalable à cet avant-dernier chapitre : « *Occasion rêvée de parler du hockey !* », faisant de ce sport une histoire culturelle et sociale.

L'auteur achève le fil de sa propre remémoration de l'hiver par une extension de celle-ci à la saison elle-même. Penser à l'hiver, c'est se souvenir : « *L'hiver est notre moment de nostalgie, et la nostalgie n'est jamais que la langue vernaculaire de l'histoire, le démotique de la mémoire, l'argot du temps* ». Préserver cette saison menacée tient d'un acte mémoriel, d'un engagement qui conserverait le patrimoine de notre humanité en même temps qu'une partie de la nature.

De l'importance d'être sans importance

Constamment réédité depuis sa publication anglaise sous forme de livre, en 1892, The Diary of a Nobody vient d'être traduit en français par Gérard Joulé, également auteur d'une préface toute personnelle. Sans atteindre au statut d'authentique chef-d'œuvre, le Journal d'un homme sans importance signé par les frères Grossmith est néanmoins un classique du genre. Nombre des caractéristiques de l'humour anglais s'y retrouvent, et bien plus encore.

par Marc Porée

George et Weedon Grossmith
Journal d'un homme sans importance
 Trad. de l'anglais (Royaume-Uni)
 par Gerard Joulé. Noir sur Blanc, 224 p., 22 €

Les auteurs sont loin d'être des inconnus (*nobody*, en anglais). À eux deux, George et Weedon Grossmith sont des piliers du music hall anglais de l'époque ; sans eux, les célèbres opérettes signées Gilbert et Sullivan ne seraient pas ce qu'elles sont, à savoir des trésors de loufoquerie et de légèreté, immensément populaires. C'est ce qui explique du reste que les 26 livraisons dans *Punch ; or, The London Charivari*, entre le 28 mai 1888 et le 11 mai 1889, ne parurent pas à intervalles réguliers. C'est seulement entre deux commandes officielles que le duo auteur-dessinateur aura pu trouver le temps et le loisir de se consacrer à leur œuvre commune, la seule de son espèce soit dit en passant.

Au début, pourtant, le succès est lent à se dessiner. La réception est mitigée, voire hostile, et il faudra attendre 1910, avec la troisième édition de l'ouvrage, pour que les ventes commencent à frémir. Un premier pic sera atteint après la Première Guerre mondiale, comme s'il fallait un grand malheur pour prendre la pleine mesure des nombreux mérites de ce *slow-seller* s'il en est. Toutes choses égales par ailleurs, on se souvient que les Londoniens dévoraient les romans de Jane Austen ou bien encore d'Anthony Trollope, quintessence de l'anglicité, aux heures les plus sombres du Blitz. Par la suite, le livre connaîtra toutes sortes d'adaptations, pour la scène et l'écran, il sera devenu au fil du temps une véritable poule aux œufs d'or.

Devant un succès aussi durable, une première entrée par la sociologie littéraire s'impose. Qu'est-ce que les lecteurs anglais lui trouvent, sinon une médiocrité de bon aloi, héritière de l'honorable *voie moyenne* des Romains, doublée de sa réincarnation banlieusarde, sous les traits (gris) de l'employé de bureau et du commis ? Quelque chose, aussi, de la bêtise du rond-de-cuir (cher à Courteline, en France) qui consacre pourtant, qu'on le veuille ou non, l'avènement de la démocratie en littérature. Pooter est un Bartleby, un scribe donc, mais dépossédé de la révolte du personnage de Melville ; les avanies, les humiliations, les rebuffades, il « préfère » les subir plutôt que d'y résister sourdement. Pooter rêve (littéralement) d'ascension sociale, se dit épris de distinction, valeur qu'il trouve dans la classe sociale située au-dessus de lui, et qu'il admire, à l'instar des « Snobs » croqués par Thackeray. Il rappelle le personnage de petit employé créé par Gogol, dans son *Journal d'un fou*, qui pourrait avoir inspiré les frères Grossmith.

Au demeurant, y a-t-il plus banal, plus ordinaire, que le nom de Smith, à peine relevé par le préfixe Gross (vulgaire, en anglais) ? D'autant plus que la prétention sans nom de Pooter lui est plus profitable qu'elle ne le sera pour Leonard Bast, par exemple, autre personnage d'employé de bureau, dont les désirs d'émancipation artistique et sociale ne trouvent pas grâce aux yeux de son créateur, [E. M. Forster](#), l'auteur d'*Howards End* (1910). Banlieue et employés de bureau, encore et toujours, avec le triomphe de *Trois hommes dans un bateau*, que signe Jerome K. Jerome, autre représentant de cette littérature *middllebrow* (intermédiaire), et qui voit le jour un an à peine après la première livraison du *Journal*. Relire Jerome avec les frères Grossmith en tête, c'est relever la permanence de gags, certes plus

**DE L'IMPORTANCE
D'ÊTRE SANS IMPORTANCE**

explosifs chez le premier, mais dont l'inspiration virtuellement anarchiste procède du même terreau, qui n'est conformiste et rangé qu'en apparence. Et c'est ainsi que la trace laissée par le *Journal* est en mesure d'expliquer bien plus tard le surgissement, dans le domaine du rock et de la pop britannique, de cette génération de chanteurs originaires de l'Outer London, bien décidés, comme Robert Smith et David Bowie, à ne pas « *moisir ici* ».

Ce *Nobody* pourrait être un *Everyman*, à portée universelle. Mais un nom, Pooter, ne ressemblant à rien, le singularise, pour le meilleur, mais aussi pour le pire, l'exposant à toutes sortes de confusions orthographiques – Pewter, Porter – qui sont autant de blessures narcissiques. Calqué (en français) sur le titre du roman de Musil, *L'homme sans qualités*, l'homme sans importance s'en donne pourtant beaucoup. C'est même tout le sens de la charge initiale : ce texte improbable surfe sur la vague, qui est aussi une vogue, des journaux intimes en particulier et du diarisme en général. Sous prétexte qu'il n'est pas « important », qu'il n'est pas Samuel Pepys, l'auteur, au XVII^e siècle, d'un *Diary* comptant parmi les plus originaux de la longue histoire du genre, pourquoi Pooter se priverait-il de coucher sur les pages de son cahier les tribulations dénuées d'intérêt d'une existence routinière et (généralement) plate comme le dos de la main ? Au départ, donc, Pooter est ridicule.

Multipliant faux pas, bévues et impairs de toute sorte, le nigaud reçoit la monnaie de sa pièce, sous la forme de chutes et de coups pleuvant dru sur sa chère et fate personne. Mais, chemin faisant, quelque chose de l'ordre d'une vertu foncière (*sterling*, en anglais) finit par l'emporter. L'un dans l'autre, Pooter est *fair* ; mieux, on s'attache à sa *decency*, au sens où l'entendra George Orwell, l'auteur, soit dit en passant, de *Coming Up for Air* (1939), grand roman sur la banlieue. Honnête, scrupuleux et respectueux (à l'excès), dépourvu de la moindre malignité, il s'affirme partisan de vivre simplement et sans artifice, variante personnelle du proverbial « pour vivre heureux, vivons cachés ». Ce qui ne manque pas de lui sourire : aux innocents les mains pleines, donc.

L'esprit de dissidence, quant à lui, est porté dans le livre par Lupin, le fils prodigue, qui en fait voir

de toutes les couleurs à ses parents. Noceur, fainéant, insolent, indiscipliné en diable, ce chenanpan, ce fieffé garnement, a quelque chose du *rogue*, personnage récurrent du théâtre et du roman anglais. L'insoumission du fils tranche ainsi avec le dogmatisme sentencieux du père, comme dans les comédies classiques ou les farces d'antan. Providentiellement, Lupin est celui par qui arrive le scandale, mais aussi la surprise, les rebondissements, inoculant l'antidote à l'esprit de sérieux. Les voisins de Pooter, Gowing et Cummings se livrent, eux, à un formidable numéro de duettistes, réglé comme du papier musique : l'un part (*to go*) et l'autre arrive (*to come*), à moins que ce ne soit l'inverse, renforçant la mécanique implacable du rire. Laurel et Hardy ne sont pas loin, Vladimir & Estragon non plus. Avec eux, c'est l'inspiration scénique et théâtrale, de nature quasiment dionysiaque, qui bouscule le *Journal*, l'emportant dans un tourbillon sans fin de jeux, d'imitations et de séances spirites, autre grande occupation du temps. Le *Journal* ne prend vie, après tout, que le soir venu, une fois rentré du travail, en présence des amis, autour d'un verre de porto ou de champagne (bon marché, le champagne, mais peu importe le flacon, etc.). Les vacances de Mr Pooter, en quelque sorte !

Et puis il y a les illustrations en noir et blanc, créées par Weedon, le frère de George, remuant personnage par ailleurs. Trempée dans une encre tantôt sèche, tantôt charbonneuse, sa plume acérée croque les traits du visage, ou brosse des silhouettes quichottesques, avec une parfaite économie de moyens. Cultivant tout à la fois la charge et la réserve, l'outrance et la poésie, ses vignettes ne contribuent pas peu au plaisir si particulier qu'on retire de la lecture de ce *Journal*. Un plaisir difficile à définir autrement que par la négative, dans un premier temps du moins. Non, vous ne vous tiendrez pas les côtes en en tournant les pages ; non encore, contrairement à la déclaration à l'emporte-pièce prêtée à Evelyn Waugh, reprise sur le bandeau, ce n'est pas le « *livre le plus drôle du monde* ». Mais qui aurait à cœur de dénoncer une publicité aussi effrontément mensongère quand, oui, trois fois oui, c'est une impression autrement plus rare et précieuse qui vous gagne, finalement ? Les Anglais la désigneraient d'un mot d'origine latine, *elation*, soit l'exaltation de l'âme et du corps, se dilatant sous l'effet de l'euphorie ou de la griserie. Si légère est cette ivresse qu'on ferme les yeux sur le *happy end*, hélas trop victorien, et qu'on se convainc, en dernière analyse, que tout est « sans importance ».

Homère agrandi

Sous la direction d'Hélène Monsacré, quelques grands hellénistes, parmi lesquels Pierre Judet de La Combe, ont rassemblé, traduit ou réédité en un volume non seulement l'Iliade et l'Odyssée, mais, ce qui était inédit en français, l'ensemble des textes attribués, dès l'Antiquité, à Homère. La figure de l'aède est soudain renouvelée par cet agrandissement du corpus. Elle en sort agrandie, elle aussi : plus feuilletée, plus mobile, historique et complexe. Et l'on remercie les auteurs d'avoir fait le pari de s'engager ainsi du côté de la légende des attributions homériques, peut-être impropres, mais historiquement si riches et pour la plupart inconnues des non-spécialistes.

par Claire Paulian

Tout Homère

Sous la direction d'Hélène Monsacré

Albin Michel/Les Belles Lettres, 1 296 p., 35 €

Que trouve-t-on dans ce volume aux multiples entrées, aux multiples parcours ? Il y a d'abord le massif traditionnel de l'*Iliade* et l'*Odyssée* : traditionnel certes, mais renouvelé déjà, car l'*Iliade* est donnée à lire dans la nouvelle et très belle traduction de [Pierre Judet de La Combe](#) – quand l'*Odyssée* est donnée dans la célèbre traduction de Victor Bérard. Ce sont, en second lieu, les hymnes dits homériques, moins connus. Composés entre le VII^e et le V^e siècle avant notre ère, ils célèbrent Aphrodite, Apollon, Déméter ou la Lune (*Célébrez la lune éternelle aux larges ailes !*). Ils font quelques centaines ou quelques vers, leur ton est à la fois plein de révérence et parfois empreint d'humour – un intrus parmi eux (à Arès) daterait en fait du V^e siècle de notre ère.

Plus dépaysants encore, viennent ensuite les « Divertissements homériques ». Une *Vie* rédigée au premier siècle de notre ère – donnée à lire fin de volume, parmi d'autres « *Vies* » étonnantes – prétend que l'aède composa ces pièces pour des enfants dont il était le précepteur. Est-ce vrai, est-ce faux ? Aristote assure que l'attribution de textes parodiques à Homère, en tout cas, est fondée : il y voit un effet de son talent polymorphe. Un siècle plus tard, on en doutait. Quoi qu'il en soit, on rit de bon cœur à la lecture des aventures fragmentaires de Margitès le crétin (ou le couillon), si plaisamment présentées par Pierre

Judet de La Combe – et d'autant plus lorsque les lacunes d'un fragment empêchent de savoir si tel personnage est plutôt une femme ou plutôt un homme. On rit également en lisant la rabelaisienne « Guerre des rats et des grenouilles », qui eut un vif succès à la Renaissance, et encore plus lorsque, au cœur de la bataille, une note précise : « *Il manque ici quelques vers* ». Les lacunes, dans ces textes burlesques, acquièrent une puissance comique et poétique.

Mais, en plus de nous donner accès à la diversité des œuvres attribuées dès l'Antiquité à Homère et aux *Vies* qui racontent sa biographie, les auteurs du volume nous font également découvrir ce qui reste du vaste cycle épique et oral dans lequel s'inséraient l'*Iliade* et l'*Odyssée*. Ce qui reste, ce sont des noms d'auteurs (ou de groupes d'auteurs) appartenant à des villes différentes, des titres (dont certains ont été, un temps, attribués eux aussi à Homère), des allusions, de brèves citations insérées en commentaire d'autres œuvres (*En tout cas lorsque Ménélas entrevit les seins d'Hélène / dénudée, il laissa tomber son épée, je crois*), et les synthèses de Proclus, grammairien du V^e siècle de notre ère. C'est peu, certes, et la rapide valorisation de l'*Iliade* et de l'*Odyssée* explique peut-être qu'une moindre attention ait été portée à la transmission des autres épopées du cycle. C'est néanmoins suffisant pour comprendre que celui-ci fourmillait d'histoires et de prolongements inattendus : il s'achevait, sans doute, par la mort d'Ulysse, tué par Télégonos, le fils qu'il avait eu de Circé.



HOMÈRE AGRANDI

Au registre, encore, du partage d'érudition, on ne peut que se réjouir du petit chapitre consacré à la présentation de quelques scholies à Homère, ces commentaires intralinéaires ou marginaux que l'on trouve dans la tradition manuscrite. Ici, Michel Casevitz a choisi de présenter les scholies qui accompagnent, au premier chant de l'*Illiade*, le passage où Athéna, mandatée par Héra, « *la déesse aux bras blancs* », saisit Achille par sa blonde chevelure, afin d'entraver sa colère et d'empêcher qu'il ne tue Agamemnon : « *les yeux de la déesse prirent une apparence terrifiante* ». Ces scholies se trouvent dans trois manuscrits principaux, datés des X^e et XI^e siècles. À les lire, on ne devient certes pas soi-même spécialiste de la réception d'Homère chez les scholiastes, mais on a l'impression d'entrer un peu dans l'atelier du philologue. De même lorsqu'on suit, un peu plus loin, l'abondant commentaire étymologique qu'Eustathe, évêque de Thessalonique, consacra,

au XII^e siècle, à l'adjectif « *xanthos* », blond, qui décrit la chevelure d'Achille.

Un volume accessible, maniable, varié et intitulé *Tout Homère* ne pouvait pas, bien sûr, faire l'impasse sur la fameuse « question homérique » : Homère est-il le nom d'un événement auctorial majeur, inégalé, total, datable à quelques décennies près, ou l'aboutissement d'une construction culturelle – et politique – désormais cristallisée en une figure originelle ? La question comporte bien sûr nombre d'enjeux. En l'abordant en fin de volume, dans l'entretien avec Heinz Wismann qui fait office de postface et se recentre sur l'*Illiade* et l'*Odyssée*, Hélène Monsacré et ses collaborateurs nous auront d'abord permis d'apprécier, chacun à sa manière, la richesse foisonnante, diverse, des textes et de la tradition dits homériques. C'est, un peu avant Noël, et pour fêter le centenaire des Belles Lettres, un magnifique cadeau.

Entretien avec Andrew Ridker

Les altruistes, premier roman d'Andrew Ridker, raconte la chute d'un patriarche à Saint-Louis, déshérité par sa femme mourante et renié par ses enfants. En attendant Nadeau a pu rencontrer ce jeune auteur américain qui s'inscrit en faux contre l'héritage de Saul Bellow et de Philip Roth.

propos recueillis par Steven Sampson

Andrew Ridker

Les altruistes

Trad. de l'anglais (États-Unis)

par Olivier Deparis

Rivages, 464 p., 23 €

Vous avez écrit ce roman tout suite après la fin de vos études.

En 2014, je venais d'avoir mon diplôme à la Washington University à Saint-Louis, et j'ai déménagé à New York. Mes amis se dispersaient : certains partaient pour des postes lucratifs dans la finance, d'autres pour des carrières plus altruistes, dont l'enseignement. Il me semblait que chacun des deux groupes était en porte-à-faux : je portais un jugement sévère sur mes amis de Wall Street ; alors que les autres me racontaient que leur employeurs manquaient d'argent ou que leurs élèves étaient indisciplinés ou qu'eux-mêmes ne se sentaient pas bien préparés. Donc j'ai conçu ce personnage (Maggie), habitant dans mon quartier, dont la vue depuis sa fenêtre était celle que j'avais de mon appartement.

Vous viviez dans quelle ville ?

Dans le Queens. Donc j'ai créé une sorte d'alter ego du point de vue des détails ; j'avais écrit soixante pages lorsque je me suis rendu compte qu'elle ne pouvait soutenir toute seule ce projet. J'ai commencé à développer son frère, son père et sa mère, et j'avais alors affaire à un roman de famille. Que faire de tous ces personnages ? quelle serait l'intrigue ? D'où cette idée d'une histoire tournant autour d'un héritage tronqué où le père court après l'argent de ses enfants.

D'autres romans de famille vous ont-il influencé ?

Les corrections (de Jonathan Franzen) est l'un des premiers livres pour adultes que j'ai lus en dehors de la classe. Un autre livre important a été *De la beauté* de Zadie Smith – bien qu'il y ait là deux familles –, pour sa façon de traiter le thème de la politique sur le campus ainsi que les questions de race et de classe.

Quant à Franzen, en ce qui concerne l'histoire de l'héritage, votre roman ressemble à Phénomènes naturels, si ce n'est, plus généralement, aux Corrections.

Pour la confluence d'idées, de la politique et de la critique sociale, tout cela enraciné dans une histoire très humaine. Et puis pour ses personnages peu aimables, qui ne cessent d'échouer et qu'on apprécie à cause de leurs problèmes. Sinon, j'aime beaucoup les grands écrivains juifs de l'après-guerre, Philip Roth et Saul Bellow. Lorrie Moore aussi fait partie de mes préférés, avec Edith Wharton : toutes ces comédies de manières, avec leur côté ironique et mordant allié à un élément de commentaire social.

Comme Franzen, vous affectionnez les personnages acariâtres.

Je n'ai jamais compris ce débat sur l'amabilité des personnages. Même dans la vraie vie, lorsqu'on rencontre un saint, on est un peu méfiant : il nous renvoie une mauvaise image de nous-mêmes. Un roman doit être – pardonnez la formule ! – un « endroit sûr » (« *safe space* », selon le langage du politiquement correct américain), où il est admis que rien n'est réel, où aucune personne réelle n'est blessée. Il me semble que certains lecteurs confondent lecture et réalité. J'ai toujours été attiré par des gens qui révèlent leur face affreuse ou égoïste, ça me soulage, ça crée un sentiment d'intimité, comme si on était libéré de la honte. En ce qui concerne Franzen, la



ENTRETIEN AVEC ANDREW RIDKER

honte et la culpabilité jouent un rôle important dans son œuvre.

Arthur est un peu égoïste, non ?

Oui ! Tout en constituant un hommage aux héros figurant chez Roth, [Bellow](#) et Updike, il les interroge. J'adore ces livres-là, j'ai grandi avec, je les empruntais dans la bibliothèque de mes parents. En même temps, ces personnages narcissiques et destructeurs ont mal vieilli. Pour ma génération, même si on apprécie la prose et les idées, on y trouve un certain aveuglement sur les questions de race ou de genre. Donc j'ai cherché à dépouiller ce héros de son autorité, de son pouvoir et de son argent. Concernant Herzog (héros éponyme du roman de Bellow), je me demandais : que se passerait-il si sa femme et ses enfants avaient chacun un chapitre qui leur était consacré ? De cette manière, on verrait l'incidence de ses actes sur eux.

Lequel des romans de Roth vous a le plus influencé ?

La tache, pour la manière dont le monde politique en dehors du cadre du roman – le politiquement correct et le scandale de Monica Lewinsky – infiltre le livre. Et puis le fait que Coleman Silk, professeur autrefois adulé, a injustement perdu son poste : la grande figure d'autorité réduite à recoller les morceaux de sa vie a influé sur le portrait d'Arthur.

Bellow et Roth font aussi subir des humiliations à leurs héros.

C'est vrai, mais leurs personnages demeurent héroïques, aspect que j'ai cherché à retenir tout en créant des points de vue multiples, un arrangement polyphonique. Aujourd'hui, quand je lis *Herzog*, je voudrais savoir ce que sa femme pense, ou même ce que pense Valentine (son meilleur ami et amant de sa femme), afin de sortir de la tête du héros, pour respirer, voir les choses sous un autre angle, obtenir un panorama de 360°, au lieu de rester confiné. Là aussi, c'est peut-être l'influence de Franzen, ainsi que de Zadie Smith, d'Eugenides et de tous ceux qui passent d'une perspective à l'autre.

Le titre fait écho à Franzen, même dans son ambiguïté.

En fonction du personnage, ce titre paraît plus ou moins ironique : Maggie s'affiche altruiste en public mais est égoïste en privé, tandis qu'Arthur, après avoir débuté comme elle, s'est transformé en cynique et en anti-philanthrope. Quant à Francine, elle a sacrifié sa carrière pour sa famille : son rôle de mère et de thérapeute la rend généreuse pour son entourage.

Le patronyme du héros, « Alter », ressemble au titre.

Aucun personnage ne partage ma biographie, mais ils sont tous des versions alternatives, idée résumée dans ce préfixe (alter-), ce dernier renvoyant également à l'altruisme. Et, enfin — c'est assez obscur —, j'ai pensé à l'histoire d'Abraham et d'Isaac, que de nombreux garçons juifs au Talmud Tora trouvent troublante : on se demande : « Mon père me sacrifierait-il ? » L'enjeu concerne la psychologie entre les jeunes hommes et leurs pères — un fils sacrifié sur un autel (« altar », paronyme d'Alter). Arthur sacrifie-t-il ses enfants ? Ou est-ce l'inverse ?

Enfant, vous vous êtes imaginé sacrifié par votre père ?

Lorsqu'on est jeune adolescent au Talmud Tora et qu'on apprend cette histoire pour la première fois, elle fait peur : on la rapporte à soi-même. Même si on ne croit pas en Dieu — c'est mon cas —, on se dit : « que se passerait-il si Dieu venait demander à mon père "Sacrifie ton fils" ? » Cette histoire m'a beaucoup marqué. Je sais que le dernier roman de [Jonathan Safran Foer](#) y puise son titre. En en discutant avec d'autres personnes, je me rends compte que beaucoup d'entre eux ont trouvé difficile ce passage.

Peut-on encore parler du « roman juif américain » quand presque rien ne reste de la judéité ?

C'est une excellente question ! Chaque artiste juif de la génération des milléniaux — s'il est séparé par au moins une ou deux générations de l'expérience des immigrants européens — doit l'affronter. Dans le contexte de l'ethnicité américaine, on est considéré comme blanc, même si historiquement on était une minorité vulnérable. Moi-même, je me sens ambivalent : sommes-nous blancs ? Peut-on avoir une culture sans religion ? L'assimilation est-elle une bonne ou une mauvaise chose ? [Un essai de Vivian Gornick](#) m'a interpellé, elle y prétend que la fiction juive américaine est morte depuis Roth et Bellow. Et

ENTRETIEN AVEC ANDREW RIDKER

ceci du fait qu'elle se nourrissait d'un sentiment d'exclusion, qui déclenchait colère et énergie. Peut-on encore se considérer comme un écrivain juif, ou serait-on juste un auteur assimilé exhalant un parfum un peu exotique ? Personnellement, je ne pense pas que cela dépende des pratiques ou des croyances, ni du degré d'éloignement de la génération des immigrants. Je crois plutôt à une évolution, que j'espère explorer dans ma carrière. J'ai grandi à Brookline dans le Massachusetts, après j'ai fait mes études à la Washington University — des environnements très juifs, ainsi qu'à New York, où j'habite actuellement —, et ce n'est qu'en intégrant le programme d'écriture créative à l'université d'Iowa que j'ai reçu l'étiquette « écrivain juif ». Cela renvoie à une citation, peut-être de Bernard Malamud : « *Si vous ne vous sentez pas juif, ne vous inquiétez pas, quelqu'un vous le rappellera un jour.* » Donc, oui, je me sens ambivalent, et l'ambivalence peut être créatrice.

À la différence de Franzen, vous n'avez pas grandi à Saint-Louis ; pourtant vous décrivez bien la ville. Que représente-t-elle pour vous ?

Saint-Louis a été le premier endroit où j'ai vécu adulte : j'avais du recul, mes antennes étaient redressées, j'ai remarqué les différences, alors que chez soi on prend tout pour acquis. J'ai été frappé par la disparité entre le Midwest et la côte Est : cette dernière a beau avoir une certaine diversité ainsi qu'une richesse en matière d'art et de culture, on y rencontre aussi un côté snob et arrogant. Tandis que dans le Midwest, même si c'est plus homogène et que les opportunités artistiques sont moins excitantes, on trouve une certaine gentillesse et de la sincérité, un sentiment de communauté et de chaleur. À part ça, pour un livre qui traite du rêve américain, Saint-Louis porte une valeur métaphorique : située au milieu du pays, la ville est intrinsèquement américaine. Côte pratique, l'intrigue concernant la maison n'aurait pas été possible à New York : acheter là-bas leur coûterait trop cher. Cela me plaisait bien, l'image d'une maison entourée par une clôture en lattes et dont l'hypothèque était remboursée. C'était la plateforme idéale pour interroger les valeurs américaines.

Sauf que l'hypothèque n'était pas remboursée.

Les milléniaux sont la première génération à ne pas gagner plus que leurs parents, à peut-être ne pas pouvoir acheter une maison. Jusqu'alors, il y

avait la promesse que chaque génération gagnerait plus que la précédente, qu'elle aurait plus de confort, d'éducation et d'avantages. Aucun de mes amis n'évoque la possibilité d'être propriétaire, ce serait une chimère. On nous avait promis quelque chose qui ne s'est pas réalisé : la maison hypothéquée en est la parfaite représentation.

Jeffrey Eugenides m'a confirmé l'importance dans son œuvre de la figure de la maison.

Je n'y avais pas pensé, mais c'est vrai que, lors de ma première lecture de *Virgin Suicides* à la fac, ce qui m'a frappé, à part le lyrisme et le style, c'est le regard des jeunes adolescents de la banlieue, regard qui englobe la maison : les filles y sont retenues, la maison acquiert alors une valeur totémique. Cela arrive lorsqu'on grandit en banlieue : on va chez des copains pour jouer et on se demande : « tu vas dans quelle maison ? » ou : « chez qui vas-tu dormir ce soir ? ». Tout est situé dans la maison. Je me souviens de la première fois où j'ai dormi chez un copain quand j'étais enfant : on voit les habitudes des autres, s'ils mangent autre chose pour le petit-déjeuner, s'ils regardent la télévision lors du petit-déjeuner au lieu de discuter, ou s'ils sont silencieux. C'est à ce moment-là qu'on se rend compte que la famille qui nous accueille n'est pas la nôtre, que chaque famille a sa propre culture. Le réceptacle de cette culture familiale, c'est la maison.

Jeune comme vous êtes, comment avez-vous compris le désir d'un vieux professeur juif pour une Allemande de trente ans sa cadette ?

Depuis l'âge de huit ans, j'ai le sentiment d'en avoir cinquante : ma famille se moque de moi. Il y a des moments où j'ai le sentiment d'appartenir à ma génération, et d'autres où je me sens un peu aliéné. Je ne suis pas sur Twitter, je ne m'investis pas beaucoup dans la technologie, je ne m'intéresse pas aux nouvelles applis ou aux dernières avancées technologiques. En ce qui concerne Arthur, il a une aventure qui devient sérieuse avec une collègue allemande. Lui a soixante ans, elle à peu près trente. Ce phénomène de l'homme âgé sortant avec une jeune est répandu : les histoires entre professeurs et étudiantes, on en a déjà vu ; ce qui m'importait ici, c'était plutôt d'explorer une relation entre deux adultes consentants. Il me semblait que la jeunesse d'Ulrike aurait attiré Arthur : lui ne se sentait pas vieux, et puis elle était libre et ne dépendait pas de lui, n'étant ni étudiante, ni sa collègue dans le même domaine. Il n'y avait aucun décalage de pouvoir, juste celui de l'âge.

Alan Sillitoe l'enragé

Introuvable depuis de longues années, la traduction de Samedi soir dimanche matin reparait aux éditions de L'Échappée. Le premier roman de l'écrivain britannique et « angry young man » Alan Sillitoe (1928-2010), dans le monde ouvrier de Nottingham.

par Linda Lê

Alan Sillitoe

Samedi soir dimanche matin

Trad. de l'anglais par Henri Delgove

L'Échappée, coll. « Lampe-Tempête »,
283 p., 20 €

Dans *L'homme révolté*, objet d'une des grandes lectures d'Alan Sillitoe, Albert Camus écrit qu'au contraire du ressentiment, sécrétion néfaste, en vase clos, la révolte « fracture l'être et l'aide à déborder ». Le révolté refuse qu'on touche à ce qu'il est. « *Il lutte, dit Camus, pour l'intégrité d'une partie de son être. Il ne cherche pas d'abord à conquérir, mais à imposer.* »

Comme Charles Lumley, le héros de *Hurry on down* de John Wain, un autre de ces écrivains que l'Angleterre de l'après-guerre a regroupés sous le nom d'*Angry Young Men*, Arthur Seaton, l'ouvrier de *Samedi soir dimanche matin*, semble prisonnier de son milieu, sans espoir et peut-être sans volonté d'en sortir. La révolte de ces enragés est sans issue, assurément vouée à l'échec, bien qu'ils fassent tout pour briser les carcans.

Premier roman d'un rebelle qui ne s'est engagé dans la Royal Air Force que pour comprendre qu'il refuserait toujours de se laisser embrigader, *Samedi soir dimanche matin* est un de ces livres qui, en France, ont subi le sort des œuvres que tout le monde croit avoir lues, alors qu'elles sont tombées dans une espèce de purgatoire. La traduction de *Samedi soir dimanche matin*, due à Henri Delgove, était devenue introuvable, jusqu'à ce que les éditions de L'Échappée, triomphant de toutes sortes d'obstacles éditoriaux, la republie aujourd'hui dans la collection « Lampe-Tempête », la bien nommée.

Arthur Seaton travaille dans une usine de Nottingham où sa seule distraction est de jouer, comme un gamin, des tours pendables à quelques vieilles

briques qui ne se méfient pas assez de lui. Son défi quotidien consiste à réussir à abattre quatre cents cylindres en trois heures « *pour pouvoir passer un moment agréable en flânerie camouflée, en affectant d'être fort occupé* ». Il avait commencé tôt dans ce métier, débutant à quinze ans comme garçon chargé de porter des échantillons de pièces d'une section des ateliers à l'autre, « *ou de faire des courses en ville sur un vélo à coffre* ».

Comme tout est bancal dans sa vie et qu'il tient à rester sans attaches, il a une liaison avec la femme d'un de ses amis. Il est antiféministe, préfère les femmes mariées, passe la semaine à attendre le samedi où, avec sa paie, il prend une cuite jusqu'à rouler en bas des escaliers. Les pubs, l'adultère, les avortements clandestins, la certitude qu'il ne faut se marier que lorsqu'on ne peut plus y couper : dans un langage populaire que traduit parfaitement l'adaptation cinématographique réalisée par Karel Reisz en 1960, Albert Finney, alias Arthur Seaton, joue le rôle d'un réfractaire, tantôt nonchalant, tantôt sarcastique. Et le lecteur de se demander si l'irréductible ne va pas rentrer dans le rang : le passage du samedi soir au dimanche matin n'est pas seulement le moment de la soûlerie, c'est aussi l'heure du réveil brutal et de la prise de conscience d'un saut dans le vide.

Les personnages d'Alan Sillitoe, ces orphelins d'idéal, prennent souvent le chemin de la délinquance juvénile, manière de s'injecter une bonne dose de pessimisme sans ressentiment, mais avec l'envie de semer la zizanie dans une société étouffante, qu'ils ne sont pas loin de comparer à une camisole de force. Dans « La solitude du coureur de fond », nouvelle du recueil éponyme, un jeune homme, envoyé dans un camp de redressement, monologue, crachant son venin contre ceux qui le tiennent captif et voudraient qu'il mène « *une vie honnête* ». Il s'entraîne chaque jour à l'aube, le ventre vide, car il est supposé gagner la coupe du meilleur coureur. Il



ALAN SILLITOE L'ENRAGÉ

*Albert Finney dans « Saturday night sunday morning »
de Karel Reisz (1960)*

trotte tous les matins en remâchant des pensées de révolte.

Dans *La fille du chiffonnier*, autre recueil de nouvelles, le jeune malfaiteur, qui opère la nuit en entraînant son amoureuse de dix-sept ans, se rappelle que son premier vol remonte à la maternelle. Il avait cinq ans. Il fut, dit-il, précoce pour découvrir que l'argent et les ennuis vont de pair. En réalité, tous ces méfaits, mis en scène comme un jeu, vont mener à une fin tragique.

Samedi soir dimanche matin dit la passion de vivre, contrariée, de ces « jeunes gens en colère » freinés dans leur fureur d'exister. Réédité aujourd'hui, ce roman prend un nouveau sens. Ces *outlaws* qui narguent une société oppressive, prête à exclure des marginaux, n'incarnent pas seulement l'homme révolté, ils sont de la mauvaise graine dont on fait les meilleurs livres.

Le visage d'Anna Akhmatova

« Le visage d'Anna Akhmatova est la seule chose magnifique qui nous reste au monde » : ce sont les paroles du poète Iossif Brodsky, juste après la mort d'Anna Akhmatova (5 mars 1966). En refusant d'émigrer, à l'instar de Mandelstam et de Pasternak, Akhmatova avait maintenu la Russie au cœur de l'URSS. Tous trois ont voulu et su la maintenir. Avec d'autres, parfois moins connus qu'eux, mais pour qui la Russie ne pouvait continuer hors de ses frontières. Et Soljénitsyne ? dira-t-on. Soljénitsyne fut contraint à l'exil. Ses pages les plus fortes (pour ne citer que L'archipel du Goulag) furent bien écrites sur sa terre natale, estampillée URSS. Blok, Essénine, Maïakovski se tournèrent vers le désespoir et la mort. D'autres vers l'humour ou le silence. Il fallait qu'Akhmatova tînt bon.

par Christian Mouze

Lydia Tchoukovskaïa
Entretiens avec Anna Akhmatova
 Édition, présentation et notes
 de Sophie Benech
 Le Bruit du temps, 1 248 p., 39 €

D'emblée, il faut saluer le travail passionnant et de passion certaine de Sophie Benech pour la présentation, les notes, la traduction des *Entretiens* inédits et la révision d'une première traduction du texte de Lydia Tchoukovskaïa, parue aux éditions Albin Michel en 1980. Celle-ci n'allait pas au-delà de 1962, nous privant de beaucoup de choses, comme la rencontre Akhmatova-Brodsky.

Grâce à ce minutieux travail de révision, de composition et d'enrichissement (dont l'apport d'extraits des *Cahiers de Tachkent*, la ville où Anna Akhmatova, Lydia Tchoukovskaïa et une grande partie de l'intelligentsia russe étaient réfugiées pendant la Seconde Guerre mondiale), les *Entretiens* se présentent comme la vivante fresque d'une Russie intellectuelle suspectée, cachée, forcée, ballottée par les événements. Ils se lisent tel un roman policier inversé où les victimes traquées semblent être des coupables, où le crime va chercher son mobile dans la loi ; et où l'on voit le trésor de la langue russe, celle d'Avvakoum et de Pouchkine, caché et sauvé, au pire de l'histoire russe, dans l'écriture, qui se rend un temps souterraine mais reste obstinément vivante, d'Anna Akhmatova.

Il fallait qu'Akhmatova tînt bon pour que la langue de Pouchkine tînt et que la voix de celle-là protégât celle-ci du hold-up bolchevique : « *Je suis votre voix* », écrivait-elle en 1922 dans *Anno Domini MCMXXI*, le dernier livre qu'elle ait pu, à la faveur de la NEP, composer et publier librement dans son pays.

Il fallait aussi un témoin et l'aide de sa mémoire : ce fut Lydia Tchoukovskaïa (1907-1996), fille de Kornéï Tchoukovski, critique, traducteur, écrivain pour enfants, dont le journal fut publié en deux volumes aux éditions Fayard en 1997-1998. La comparaison des journaux du père et de la fille (si l'on considère les *Entretiens* comme un journal centré sur une personne) montre Lydia plus combative que son père, honnête homme perdu en URSS où Akhmatova maintenait non loin de lui une secrète direction intellectuelle et morale. Il le savait mais il gardait la chambre de sa prudence.

Lydia, elle, s'élança. L'arrestation et l'exécution de son mari, un physicien, au cours de la terrible année 1937, l'ont décidée. « *Tragédie chez Lydia* », écrit laconiquement Tchoukovski dans son *Journal* à la date du 29 août. Devant cette tragédie, la retenue n'est pas pour sa fille. Le 9 novembre 1938, elle se décide à pousser la porte d'Anna Akhmatova, comme pour respirer l'air qui lui manque. Les deux femmes vont affronter ensemble leurs épreuves respectives (Liova, le fils d'Anna Akhmatova est arrêté, déporté dans un camp) et partager celle de tout le pays en s'appliquant à témoigner.



LE VISAGE D'ANNA AKHMATOVA

On assiste alors à un étonnant jeu de construction pérenne et de destruction provisoire : Akhmatova écrivant puis brûlant aussitôt ses poèmes, Lydia les ayant appris par cœur. Table, feuilles, allumettes et cendrier constituent les éléments d'un office secret de la mémoire. C'est encore la même émotion à la lecture des *Entretiens*, quand toutes deux, dans la période plus apaisée qui fait suite à la mort de Staline (5 mars 1953) et au Rapport secret du XX^e Congrès (1956), traquent les mots échappés de leur mémoire, reconstituent ensemble avec patience (des mois pouvant séparer deux vers à réunir) les poèmes qu'elles peuvent enfin écrire et au moins garder prudemment, à défaut de pouvoir les publier. Ainsi se reconstruit et se complète, à deux mémoires et quatre mains, l'œuvre poétique d'Anna Akhmatova telle qu'aujourd'hui nous pouvons la lire.

Deux vestales de la langue russe. Deux conspiratrices de la vérité : elles gardent et transportent prudemment les textes encore interdits à la publication, mais plus ou moins tolérés, selon les périodes et les calculs ou bien les fléchissements de la bureaucratie, dans le cercle restreint d'une intelligentsia renaissante. Parfois même, elles s'endurcissent à choisir et à proposer aux éditions d'État quelques mots revenus de leurs cendres. Des revues souvent de second ordre recueillent ces fragments.

Le quotidien plus que difficile, la guerre et une séparation (aux origines non dévoilées, Lydia faisant comme toujours preuve d'effacement et de tact) qui dure près de dix ans (1943-1952) semblent n'avoir rien abîmé du lien profond des deux femmes. Quand elles se retrouvent, en juin 1952, Lydia note : « *Dix ans... Seul le regard est resté le même. Et la voix.* » Que faut-il de plus ? Le regard et la voix sont le poète. Elles se taisent d'abord l'une en face de l'autre, longuement, mais d'un silence empli des mots cachés qui les avaient toujours unies et qu'elles vont devoir retrouver ensemble.

Grâce à elles, la langue russe n'a jamais été une émigrée. Son trésor restait bien gardé en Russie même, fût-ce sous les mains sanglantes de l'URSS. L'émigration par ailleurs, Anna s'en est toujours méfiée et n'a jamais voulu, même indirectement, y être associée. Elle s'insurgeait (c'est peu dire) contre l'expression « émigré de l'intérieur » dont on voulait la marquer. Pour elle, un

insupportable mensonge, un déni de sa vie et de son œuvre. Un contresens.

Anna Akhmatova porte fièrement son monde : la Russie de la terre russe imprégnée de Terreur. Une Russie certes devenue terre des chacals. Mais qu'aurait-elle besoin d'une Russie sans terre qui n'a pas connu la Terreur ? À cet égard, il faut lire les pages des *Entretiens* (à la date du 25 février 1965) où elle raconte son voyage en Italie : « *Ils s'attendaient tous à ce que je reste là-bas, à ce que je demande l'asile politique, et quand ils se sont rendu compte que cela ne m'avait même pas traversé l'esprit...* » Elle préfère de beaucoup partager harengs et vodka dans sa chambre d'hôtel avec Alexandre Tvardovski, le directeur libéral de *Novy mir*, et l'officiel Alexeï Sourkov, secrétaire de l'Union des Écrivains.

En 1976, Sourkov qui, en dépit de son orthodoxie politique, aimait la poésie d'Akhmatova, préface-ra un choix substantiel de poèmes (mais sans le *Requiem* qui circulait d'ailleurs de main en main) dans la prestigieuse collection « Bibliothèque du Poète » où l'amateur peut repérer quelques titres étonnants, il est vrai à tirage plus limité. On y voit en quelque sorte l'URSS héritière et responsable, bon gré mal gré, de toute la culture russe qu'elle tente à sa façon orthodoxe et athée d'assumer. Une URSS vacillante et s'interrogeant secrètement sur elle-même.

Ainsi, à l'ère stalinienne des arrestations de masse dans les campagnes, les villes, les structures d'État et le Parti, rien n'échappant à la Terreur, pas même ses propres exécutants qu'elle renouvelait, succède après la mort du *Moustachu* (comme le désignent entre elles Anna et Lydia) le temps d'une vérité inachevée, ravalée, contrôlée, freinée : accélérations et coups de frein ne cessant de se contredire. Le jeu sanglant voulant garder ses règles et ses objectifs, cette fois sans avoir (trop) recours au sang : la quadrature même du cercle. On montrait et on dérobaît. On dénonçait sans vraiment renoncer. L'URSS haletante se retrouvait percluse de contradictions politiques et culturelles, et cherchait une autre légitimité que celle, abandonnée, de la Terreur.

On cherchait tout bonnement une forme. Quel aspect définitif lui donner ? Mais ne cessait d'agir, selon le mot de Pasternak, « *l'élément mystérieux et caché du contenu* ». Cet élément est, entre autres, l'œuvre d'Anna Akhmatova, joyau de la terre russe retournée et gardée sous la tente du *Requiem*.

R.I.P. don Quichotte

Andrés Trapiello est connu notamment pour avoir traduit Don Quichotte en espagnol – notre euphorie à l'avènement d'un nouveau Pierre Ménard doit être tempérée par la précision suivante : il s'agit du castillan moderne. Andrés Trapiello a tenté une autre pirouette ménardienne en s'inspirant, pour son espagnol, de la version française signée Aline Schulman : façon de rendre hommage à Borges, pour qui le Quichotte original semblait être une mauvaise traduction de l'anglais.

par Pierre Senges

Andrés Trapiello

À la mort de don Quichotte

Trad. de l'espagnol par Alice Déon

La Table Ronde, coll. « La Petite Vermillon »

496 p., 8,90 €

Andrés Trapiello

Suite et fin des aventures de Sancho Panza

Trad. de l'espagnol par Serge Mestre

La Table Ronde, coll. « Quai Voltaire »

464 p., 24 €

Depuis le jour de sa première sortie calamiteuse, don Quichotte n'a cessé de faire des petits, s'engendrant lui-même en suivant les procédés d'une reproduction asexuée – peut-être alors parthéno-génétique, ou bien par division cellulaire, telle une amibe du Siècle d'or. On le sait, avant la deuxième partie du *Quichotte*, don Quichotte avait suscité un autre don Quichotte, double vérial, plagiaire à la triste figure, l'œuvre d'un certain Avellaneda, assez malin ou naïf pour vouloir profiter d'un succès d'édition – on pourrait faire remonter à cet Avellaneda certaines pratiques éditoriales et littéraires d'aujourd'hui. Dans la deuxième partie de *Don Quichotte*, don Quichotte se confronte au pseudo Quichotte du pseudo Avellaneda : ça se passe dans une auberge sous la forme d'une lecture, voilà pourquoi, au lieu d'une bataille d'ombres cliquetantes et de bruits de vaisselle, le duel donne lieu à une critique du faux Quichotte par le vrai (il trouve qu'il manque singulièrement de style). Des années plus tard, Nicolas Gogol voudra affronter un second Gogol à Pétersbourg, mais c'est une autre histoire.

Depuis Avellaneda, *Don Quichotte* a inspiré d'autres avatars, sous forme de suites – comment dit-on en castillan moderne ? *sequels*, *reboot*, *spin-off*, *cross over* ou variations sur un même thème – et des adaptations, comme le *Quichotte* chauffé à blanc d'Orson Welles. [Éric Pessan](#) proposait il n'y a pas longtemps son *Quichotte* ; Kathy Acker, trente ans plus tôt, en faisait une femme ; [Salman Rushdie](#) fait maintenant cavalier le sien en Chevrolet ; à son tour, Andrés Trapiello propose une suite aux aventures, prenant la parole à l'endroit où Cervantès s'était tu. Comme on peut le constater, la plupart ne semblent pas respecter les dernières volontés de Sidi Ahmed Benengeli, à savoir laisser « *reposer dans sa tombe la carcasse fourbue et décomposée de don Quichotte* ». Presque tous comptent bien outrepasser l'avertissement de Borges à propos de « *ces livres parasites qui situent le Christ sur un boulevard, Hamlet sur la Canebière ou Don Quichotte à Wall Street* ».

En période de pénurie, il faut sans doute se réjouir de toute cette abondance – « *quand j'entends ces histoires, je ne tiens plus dans ma peau* », avoue d'ailleurs un personnage dans la première partie des aventures de l'ingénieur hidalgo. Certes, la toute première phrase du premier chapitre de *À la mort de don Quichotte* (2005) donne plutôt envie de rejoindre à nouveau sa peau pour s'y blottir : « *À l'instant où elle entendit ce soupir si profond, la gouvernante, retournée à la cuisine préparer une soupe aux légumes, lâcha ses casseroles et courut, affolée, rejoindre les autres* » – mais quel auteur castillan ne tremble pas au moment de composer son incipit ? Bienveillant, gourmand et bonne pâte, entièrement disposé à se laisser entraîner par le romanesque, le lecteur poursuit sa promenade et

R.I.P DON QUICHOTTE

découvre ceci en page 14 : « *Cette nuit-là, Sancho Panza se dit que la vie était étrangement faite, car de toutes les nuits passées avec don Quichotte, dans des auberges, des châteaux ou à la belle étoile, c'était la première fois que lui, d'habitude si prompt à s'endormir, passait une nuit blanche, alors que son maître, qui avait passé toutes ses nuits, ou presque, à veiller [...] dormait comme un bienheureux* ». Puis ceci, page 29 : « *Aussi, le jour même de sa mort, l'histoire du chevalier en réveilla-t-elle cent autres, en faction à ses côtés, n'attendant que ça, d'être racontées, et qui sans lui seraient restées éternellement dans leurs limbes.* » Puis page 142 : « *Et là, pardessus la grande table de cuisine qui les séparait, virevoltant d'une paire de lèvres à l'autre, les sous-entendus dansèrent la sarabande, s'embrasant en l'air telles des flammèches et incendiant les joues.* » Plus loin encore : « *Antonia eût même juré que les battements agités de son cœur effrayaient les pigeons. Mais non.* » Page 345, l'auteur n'a toujours pas renoncé à son style, ce qui est au moins une preuve de persévérance : « *Toute la grâce de ses dix-neuf ans s'échappait comme un bouquet de roses de son décolleté et ses yeux brillaient d'un tel éclat qu'il n'était pas facile de rester à ses côtés sans être ébloui.* » Le livre nous offre également, page 45, une « *date immarcescible* » (il s'agit du 5 juin 1614) : sans doute le jour où l'éléphant irréfutable de Vialatte se rend au marécage définitif de Manganelli.

Bien sûr, il est trop facile de soupçonner Andrés Trapiello d'avoir emprunté quelques-unes de ses meilleures tournures au Prosper Brouillon d'Éric Chevillard (« *le son lugubre des pelletées de terre sur le cercueil ne parvenait pas à couvrir le tremblement des étoiles du soir à peine sorties de leurs repaires* »). Ceci dit en passant, l'auteur signale au chapitre IV que don Quichotte avait promis à son écuyer le gouvernement d'un archipel : cet archipel n'existe que dans la version française d'Aline Schulman, Cervantès parlant d'une île ; les noms « Tiretoïdela », « Chevili-gneux » et « Sidi Ahmed » proviennent de la même source (traduction publiée au Seuil en 1997).

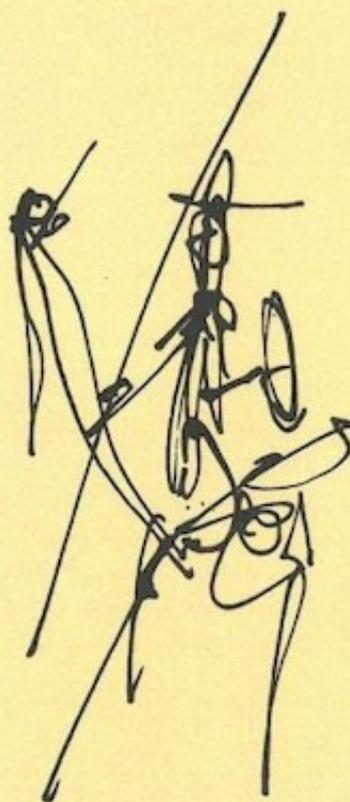
Il a fallu mille deux cents pages à Cervantès pour faire mourir son don Quichotte, le temps de quelques fugues et d'un dernier testament ; Andrés Trapiello a lui aussi visiblement un peu de mal à escamoter son chevalier, même s'il promet dès le titre de raconter un après tout aussi pica-

resque. Ainsi, don Quichotte ne cesse de trépasser au cours des premiers chapitres : page 9, page 20, page 24, page 30 (« *Don Quichotte mourut par une journée d'une chaleur écrasante* »), page 31 (« *Don Quichotte mourut ce matin-là* »), page 46 (« *Don Quichotte mourut dans une chambre* »), et page 49 (« *Après cela, don Quichotte ne dit plus rien, il s'éteignit en deux jours* »).

Ces reprises d'un même motif pourraient permettre des variations, selon divers points de vue ; mais l'auteur préfère renoncer à la virtuosité facile de Mankiewicz pour faire preuve, plus courageusement, d'un art de la redite et de la confusion – et si Quichotte agonise tantôt en neuf jours, tantôt en trois, tantôt en deux, tantôt en l'absence du médecin, tantôt sous son regard ; si sa mort est constatée par le barbier au premier chapitre, par la nièce au deuxième, à nouveau par le barbier (mais avec le médecin) au chapitre V ; si Sancho Panza entre dans la chambre du défunt et tombe à genoux tout en restant recroquevillé dans un coin ; si on sait et on ne sait pas de quoi souffre Quichotte ; si sa mort ne prend personne de court page 15 (« *ils s'étaient fait à l'idée* ») et étonne tout le monde page 24 (« *personne n'eût pu imaginer don Quichotte malade* ») ; s'il fait les cent pas du matin au soir tout en passant la journée prostré au lit, s'il distribue son argent à tout-va mais doit en emprunter à tout le monde, et s'il donne par moments l'impression d'être une sorte de chat de Schrödinger à la fois mort et vivant, c'est sans doute parce que « *dans cette histoire, on n'a pas besoin de savoir comment les choses sont arrivées, elles s'enchaînent telles les cerises, peu importe l'ordre, elles arrivent comme ça, comme dans la vie, et une fois qu'elles sont arrivées, on ne peut plus revenir en arrière* ».

Certes, mais on peut s'arrêter là ; c'est ce que ferait le lecteur paresseux – comme le chroniqueur abattu, d'autant qu'il a toujours eu du mal à enchaîner les cerises. Ce n'est pas ce qu'a fait Emmanuel Hecht, des *Échos*, puisqu'il nomme ce roman « *une prouesse* », avant de faire cette confidence : « *il n'y a pas d'autre mot* ». Preuve qu'on peut dire beaucoup avec un vocabulaire réduit.

Allons, encore un petit effort : au chapitre IV, Andrés Trapiello déclare ceci à propos de don Quichotte : « *Les histoires de chevaliers errants et tout le tintamarre dont il a beaucoup été question ne furent qu'un prétexte* » : hypothèse sobriement provocatrice dont on pourrait tirer un



R.I.P DON QUICHOTTE

livre entier, ou bien un paragraphe. Au lieu de ça, l'auteur s'impose un devoir plus humble : consacrer l'essentiel de son chapitre à une paraphrase du *Quichotte* : la première sortie, l'autodafé, la deuxième sortie (« *des personnages sans histoire apparaissaient si soudainement qu'ils disparaissaient avec une histoire* »), les premières batailles, les coups donnés et les coups reçus. « *Les aventures liées à cette brève sortie devinrent très célèbres, surtout celle des moulins à vent* », précise Trapiello, pour ceux qui auraient confondu jusque-là don Quichotte avec Sherlock Holmes. On le sait, toute paraphrase est potentiellement une amélioration ; l'idée d'une faveur probable a sans doute incité Andrés Trapiello à tenter sa chance – après tout, c'est humain, et même si ça ne l'était pas, ce serait pardonnable.

Comparer le don Quichotte de Trapiello à celui de Cervantès est une révélation : Cervantès écrit par exemple : « *Comme j'aime beaucoup lire, même les bouts de papier que je trouve dans la rue, je me laissais aller à mon penchant et pris un des cahiers que le garçon s'appropriait à vendre.* » Écrites distraitement, ces trois lignes ne sont là que pour justifier l'improbable achat d'un manuscrit. Trapiello écrit en revanche : « *Cervantès avait une passion pour tout ce qui touchait aux papiers. S'il en trouvait un par terre, il préfé-*

rait s'arrêter et le ramasser en pleine rue que de ne pas le lire. » À notre époque du livre numérique, cet éloge du papier est une audace dénuée de toute nostalgie ; par ailleurs, parler de ce qui touche au papier souligne avec tact la matérialité de la chose, ce que Cervantès néglige. De plus, Trapiello prend soin de signaler que l'amateur de papier s'arrête puis le ramasse avant de le lire : le lecteur d'aujourd'hui ne peut qu'être sensible à cette logique locomotive ; il faut noter enfin avec quelle subtilité le mot *rue* est doublé par les mots *par terre*, qui manquaient à l'original. Et là où Cervantès écrit : « *Au nom de Dulcinée du Toboso, je restai frappé de stupeur* », Trapiello choisit d'écrire : « *Le cœur de Cervantès, à la seule mention de ce nom, se mit à battre à tout rompre* » – on en déduit que le progrès en art existe.

Pour le reste, le livre fait défiler l'ensemble des personnages des deux parties de *Don Quichotte*, y compris le duc et la duchesse ; Trapiello prouve qu'il sait son *Quichotte*, et semble avoir choisi l'exhaustivité comme un critère d'excellence ; au chapitre XX, un débat s'engage comme de bien entendu entre partisans du Quichotte de Cervantès et partisans du Quichotte d'Avellaneda ; de tout cela résulte un surcroît de pages consciencieusement remplies : la dramaturgie s'y dilue comme elle le fait au cours de ces séries télévisées en cent vingt épisodes – ce qui est naturel, s'agissant d'une suite.

Résistance de la littérature américaine

Si le prix Femina qui lui a été attribué en 2017 a enfin mis l'œuvre de John Edgar Wideman en lumière en France, Mémoires d'Amérique, le premier recueil de nouvelles à paraître dans notre pays, nous assure qu'il est l'un des grands écrivains de notre époque.

par Hugo Pradelle

John Edgar Wideman
Mémoires d'Amérique
 Trad. de l'anglais (États-Unis)
 par Catherine Richard-Mas
 Gallimard, 272 p., 21 €

John Edgar Wideman est un écrivain qui résiste. Parce qu'il déploie une conception en partie politique de la littérature, par les sujets qu'il aborde, par la violence de son œuvre. Parce que c'est un écrivain ardu aussi, qui ne fait pas de cadeau au lecteur et le confronte à l'opacité, à l'épaisseur de la fiction. Parce que c'est un écrivain qui pense, effectivement, le geste d'écrire dans l'existence. Car tout l'enjeu de l'œuvre de Wideman se trouve dans l'intrication entre l'existence – ce qui est propre, intime, traumatique –, des enjeux politiques et moraux et la forme de la littérature elle-même. Tous ses textes se lisent ainsi, comme en profondeur, à la manière dont un forêt traverse des couches de terrain. Il faut que le lecteur admette une lecture plurielle, dynamique, enchevêtrée, perturbante.

La forme brève – des cinq recueils de Wideman, *Mémoires d'Amérique* est le premier traduit en français – accentue la sophistication du dispositif narratif qui, à chaque texte, se rejoue, se reconfigure et se combine, faisant de ce livre une sorte de condensé de son travail. On y retrouve tous les thèmes centraux de son œuvre : la question raciale, bien évidemment, l'histoire, la dimension autobiographique, la honte, la distinction sociale et un discours sur l'écriture elle-même. On y perçoit aussi la variété tonale de l'écrivain, la virtuosité des dispositifs narratifs qu'il invente, la manière dont les formes se répondent et se chevauchent pour produire un discours nettement plus continu qu'il n'y paraît. C'est que ces nouvelles ne se lisent que les unes avec les autres, dans une sorte de superposition permanente. On y trouve des échos, des reprises, des contrepoints.

Tout s'y tient. Malgré une première impression de quelque chose d'hétéroclite, comme si certains discours ne pouvaient se rencontrer, Wideman parvient à composer un recueil d'une forte cohérence. Il impose une véritable lecture d'ensemble où chaque texte, quelles que soient sa forme, sa longueur, son thème ou son ton, semble répondre aux autres. C'est une sonate qui rencontre le free jazz.

À une époque où l'univocité des discours et l'emporte-pièce prédominent, où les fractures raciales aux États-Unis s'accroissent, où la question de l'identité est omniprésente, il faut lire Wideman : pour se défaire de clichés sur la littérature afro-américaine, pour se confronter aux contradictions profondes des discours identitaires, pour réaliser, à proprement parler, la violence sociale et mentale qui submerge les individus, pour se rappeler que la fiction, l'écrit, le travail de la langue, demeurent essentiels. Wideman résiste aux facilités et oblige ses lecteurs à un effort, à une concentration continue. Il propose de traiter dans un même élan l'individu et le collectif, la mémoire et le présent, l'histoire et la fiction, le vrai et le faux, le blanc et le noir...

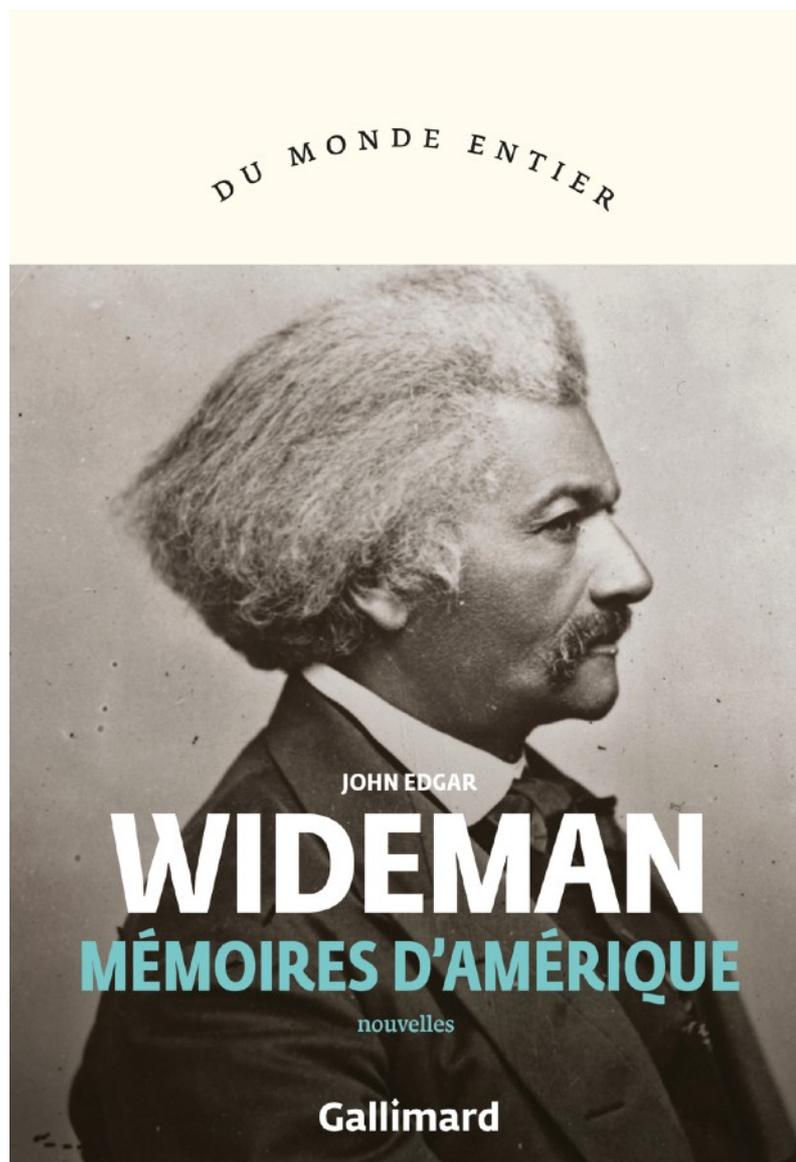
Ces *Mémoires d'Amérique* (on ne glosa pas sur cette traduction d'*American Histories*) constituent tout autant une histoire matricielle qu'une introspection extraordinairement franche. Les sujets s'entrecroisent : on passe de Nat Turner qui soliloque avant d'être tué à une rencontre fictive et symbolique entre Frederick Douglass et John Brown mettant en perspective la nécessité de la violence politique et symbolique ; de divagations critiques à partir de *Downton Abbey* ou du film de Hong-jin Na *The Murderer* à un professeur noir de *creative writing* discutant d'un texte d'une étudiante blanche qui met en scène une noire ; d'un mari infidèle qui subit des tests sanguins à une réflexion sur la manière dont des enfants se débrouillent du crime de leur père... On pourrait trouver là une forme de juxtaposition, une

**RÉSISTANCE DE LA
LITTÉRATURE AMÉRICAINE**

certaine incohérence, un bric-à-brac. Il n'en est rien ! Car ce qui se joue dans ces textes, plus que la stricte question raciale ou politique – essentielle bien sûr –, c'est la manière dont Wideman ne les aborde justement pas sous le strict rapport thématique mais en pensant comment cela se joue dans la littérature. C'est là le trait de génie de l'écrivain que de penser complètement à partir de la littérature, dans le rapport même que la fiction rend possible pour exprimer la complexité, la simultanéité de la pensée, en admettant ses contradictions.

Alors oui, il s'y exprime une violence, des injustices, une trajectoire personnelle, une injonction politique, oui, on peut y lire le portrait morcelé d'une certaine Amérique (on se souvient des pages du *Projet Fanon* sur le 11-Septembre, sans doute parmi les plus fortes), une contre-histoire en quelque sorte... Mais on fera mieux d'y réaliser quel éloge de la fiction, du labeur de l'écrivain, les textes de Wideman représentent. Comment il met en scène, avec une variété inouïe de procédés, la nature même du geste de l'écriture, métabolisant dans le tissu du récit les possibles et l'activité d'écrire elle-même. Wideman résiste, il ne dénonce pas univoquement, il s'engage, lui, dans ses textes. Il ne faut pas lire ses récits courts selon une optique strictement politique, mais bien comme une réflexion très forte sur le rôle, la place, la valeur de la fiction. La violence, les contradictions des êtres, la combinaison de l'individu et de la société, l'inscription du sujet dans le temps, dans une certaine histoire, ne prennent leur sens que dans la performance de l'écriture, dans ce qu'elle distord du réel et de soi simultanément.

Parvenir à cet équilibre, exprimer la violence contemporaine, ses ramifications historiques, mettre en lumière l'injustice des rapports raciaux aux États-Unis tout en admettant une singularité, intégrer à la grande histoire sa dimension subjective, multiplier les focales, varier les tons, les formes, tout cela est impressionnant. Le faire en produisant une langue littéraire véritable, pleine d'invention, de syncopes, de rythmes étranges où l'argot, la musique et les concepts intellectuels se combinent, c'est une autre paire de manches, pour le dire trivialement ! C'est là que se loge la puissance remarquable de Wideman – probablement l'un des très grands auteurs contemporains –, dans la



faculté de réunir les idées complexes avec la matière même de la langue. Il fait partie de ces écrivains qui parviennent à produire des dispositifs narratifs exceptionnellement riches, à réinventer la langue, à mettre le doigt sur les contradictions, intérieures et contextuelles, de notre époque. À l'instar de J. M. Coetzee, avec qui il partage un remarquable équilibre entre l'idée et la forme narrative, qui comme lui réclame un lecteur exigeant, il introduit des audaces qui peuvent déstabiliser mais qui ne sont jamais vaines, car elles font se déplier le monde, non pas dans ce qu'il est strictement, mais pour ce qu'il produit en nous. Wideman est un écrivain qui introduit une tension dans le réel, dans les rapports que l'on entretient avec lui, qui ne juge pas, mais ordonne ses effets et ses désordres dans la forme même de la littérature. Ce n'est pas rien ! Et cette résistance, n'est-ce pas la fonction même de la littérature aujourd'hui ?

Hic et punk

Dans son troisième livre, In/Fractus, Angela Lugrin montre toutes les facettes de sa personnalité par le biais des nombreux rôles qu'elle endosse dans sa vie de tous les jours. La voici, tour à tour et en même temps (et sans intention de hiérarchiser), professeure de lettres, épouse, mère, fille et sœur, mais encore chanteuse et accordéoniste d'un groupe punk (Julie Colère) et, « last but not least », écrivaine.

par Jean-Pierre Logereau

Angela Lugrin

In/Fractus

Isabelle Sauvage, 140 p., 18 €

L'orthographe du titre crée d'emblée la surprise amusée du lecteur : *In/Fractus*. On se demande intrigué ce qu'est cet « r » délibérément « logé à la mauvaise place ». Dès la première page, on comprend qu'il s'agit d'une sorte de compte rendu, avec indication précise de l'heure à l'« entrée » de chacune des séquences qui le composent. Ces dernières sont de longueur très inégale, cela peut aller d'une douzaine de lignes à une dizaine de pages. Mais le lecteur constate dès les premiers mots qu'il ne s'agit pas d'un froid relevé d'événements anodins, mais bien d'un journal, et même d'un journal très intime. Si, en général, un journal intime n'est pas écrit pour être publié, celui d'Angela Lugrin en revanche est conçu dès le départ pour être lu.

Constitué d'une trentaine d'étapes, de moments vécus comme les stations d'un chemin de réminiscence et de réflexion, *In/Fractus* est un hymne dont l'ambition est la révélation, l'annonce « *urbi et orbi* », d'un amour entre sœur et frère pensé comme la pierre angulaire de l'équilibre psycho-affectif sur lequel l'auteure s'est construite depuis l'enfance.

Il est donc beaucoup question de « frère » dans ce livre. D'un frère, du frère unique de l'auteure/narratrice. Carl, plus âgé, plus grand, plus fort (« *un colosse* », « *un géant* »), est un homme au parcours peu banal. Il commence d'abord des études de médecine mais, arrivé en quatrième année, il décide, au décès de son grand-père, de lui succéder comme pêcheur professionnel basé

au port de Rives sur le lac Léman... Après une dizaine d'années de cette activité, il revient à Paris auprès de sa sœur et de sa famille pour terminer ses études de médecine et devenir médecin urgentiste. Une nuit, après une intervention, il est victime d'un infarctus dont il réchappe « *miraculeusement* » grâce à la chaîne d'entraide diligente de ses confrères.

L'auteure a reçu, pendant cette nuit-là, quelques messages sur son téléphone qu'elle a négligé d'ouvrir afin, pensait-elle, de pouvoir, une fois bien reposée, mieux affronter sa journée de cours dans son collège du 20^e arrondissement de Paris dans le quartier de Ménilmontant où elle enseigne les lettres.

« À l'aube grise », elle apprend par le premier texto la mauvaise nouvelle et se voit projetée, éperdue, sans parole, dans un monde de deuil et d'affliction où elle se fige et se minéralise. Craignant le pire, elle ouvre le deuxième texto arrivé pendant la nuit et reçoit avec autant de force et de violence, mais revivifiantes cette fois, l'assurance que son frère va bien et qu'il se repose à l'hôpital Lariboisière.

La succession rapide de ces chocs, qu'elle « *encaisse* » comme de véritables secousses telluriques, provoque en elle un ébranlement de tout son être, entraînant des fêlures et des fractures (*In/fractus* ?) par lesquelles, provenant des mondes qu'elle s'est créés et qu'elle habitait jusque-là dans un bonheur qui allait de soi, vont s'épancher les souvenirs d'enfance, d'adolescence et de la maturité comme s'écoulaient les gouttes d'un miel lourd issues des alvéoles disjointes. C'est ainsi que le lecteur va recevoir ses confidences, voire ses confessions, sur ce qui était sa vie jusqu'alors.

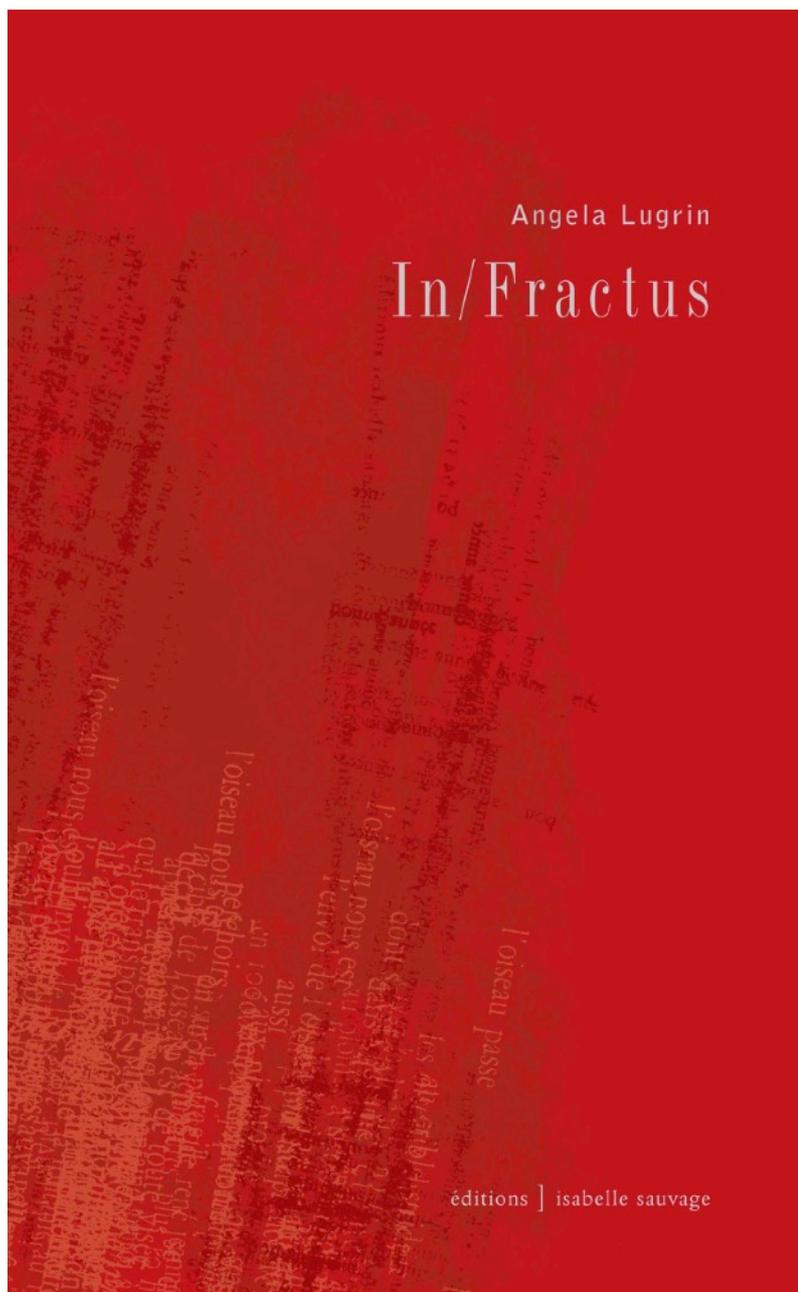
HIC ET PUNK

Le livre d'Angela Lugrin est la relation des événements qui se déroulent pendant les 24 heures qui suivent l'infarctus de Carl : de 6h30, au réveil de la narratrice à *l'aube grise*, jusqu'à son lever le lendemain matin à la même heure. Cependant, le récit événementiel se réduit à quelques données temporelles et géographiques. L'essentiel est constitué par un travail de remémoration, de prise de conscience et de réflexion généré par l'angoisse du lendemain et la montée des souvenirs que cette blessure à vif éveille.

Au fil des souvenirs, au gré des associations d'idées, dans un style d'apparence très simple mais profondément travaillé, poli, serti, Angela Lugrin écrit en son nom personnel. C'est un exemple abouti de ce qu'on nomme « l'écriture de soi » ou « l'écriture de l'intime ». Elle « *s'écrit* », selon le néologisme qu'elle impose. De manière impudique, mais non sans pudeur, elle transmue en « écrit » sa vie de tous les jours, ses relations avec sa famille, ses deux filles, ses parents, son mari et ses élèves. Elle en profite pour confesser ce qu'elle est, ce qu'elle pense, aime et déteste, ce qui constitue son système de valeurs, ses goûts, sa culture, ses sentiments et ses jugements.

Chemin faisant, Angela Lugrin en vient à faire un éloge vibrant de ce qui est pour elle d'une importance fondamentale, la musique rock, dont elle est une adepte fervente et radicale, et de sa « *punkitude* » assumée, qu'elle partage avec son frère, son mari et les autres musiciens de son groupe. On trouve, en relation avec ce thème, un bel hommage rendu aux « *laissés pour compte de la rue* » et à « *Stick* », un ami punk, toujours présent à ses concerts ; de belles pages encore consacrées au héros qu'évoque [Pascal Quignard](#), Boutès, marin qui prit part à l'expédition des Argonautes et qui, à l'appel des sirènes, plongea dans les flots et donc dans leur musique sauvage.

De confiance en confession, la narratrice ne laisse rien de côté. Toute sa vie est questionnée, jaugée, évaluée. Ses écrivains favoris (entre autres, au fil des pages et des souvenirs, Rimbaud, Michel de Ghelderode, Molière, Calaferte, Racine, Duras, Rousseau, Bonnefoy, Bataille, Céline...), dont elle s'est nourrie, sont convoqués comme compagnons de route et témoins de ce qu'elle accepte ou repousse mais aussi de ce qu'elle ressent et comprend de la vie.



Angela Lugrin

In/Fractus

éditions | isabelle sauvage

C'est un livre surprenant, attachant, qui frappe fort, questionne le lecteur, entrouvre des portes et débride la pensée. Mais c'est, avant tout, un hymne émouvant à l'amour fraternel : « *Ce soir, les larmes qui s'écoulent des yeux gonflés de mon frère dans son lit d'hôpital et le rire qui cherche à émerger des miens sont une cellule noire où nous nous secourons l'un l'autre. Ses larmes produisent en moi une injonction de joie, elles me permettent de ne pas céder à la mélancolie. Quand mon rire et ses larmes se rencontrent, il y a l'idée d'un lieu connu de nous seuls, repli nébuleux, qui me sauve dans le même temps qu'il me condamne peut-être à ne savoir aimer que lui...* »

De la place Tahrir à Mai-68

Il est souvent des objets éphémères qui surgissent de l'actualité et sur lesquels, soudain, apparaît l'évidente nécessité de mener l'enquête. Ils demeurent, avouons-le, le plus fréquemment rêves de recherches. Parfois, comme ce fut le cas de Béatrice Fraenkel, juste après les attentats du 11 septembre 2001, sur les écrits new-yorkais, on fonce. Quand l'Égypte s'est soulevée en 2011, Zoé Carle a foncé.

par Philippe Artières

Zoé Carle

Poétique du slogan révolutionnaire

Presses de la Sorbonne Nouvelle, 330 p., 25 €

Suivant d'abord en spectatrice lointaine la révolution égyptienne qui débuta en janvier 2011, elle plonge dans l'événement dès septembre en allant au Caire. Elle y reste deux ans. Là, elle entreprend d'étudier avec la plus grande attention ce que Louis-Jean Calvet, trente-cinq ans plus tôt, en 1976, dans l'après 68, avait nommé les « productions révolutionnaires ». Zoé Carle a ainsi constitué un énorme corpus de graffitis, slogans, pancartes, récitations de poésies des contestataires. Ce geste est doublement salutaire : politiquement, il constitue la collecte des archives d'une révolution en train de se faire ; scientifiquement, la construction d'un objet sensible passionnant.

C'est en effet en anthropologue d'un genre nouveau que Zoé Carle a mené cette enquête : elle a procédé à ses propres relevés des écrits exposés sur le terrain égyptien et elle a complété cette collecte d'un ensemble de documents (vidéos, photos ou encore imprimés) informant à la fois d'autres slogans mais aussi leur archivage en recueil notamment. L'originalité de l'approche de cette chercheuse est d'être parvenue à associer une dimension ethnologique et une lecture littéraire et esthétique. Cette « poétique du slogan révolutionnaire » située, élaborée à partir de ce matériau inédit, révèle une formidable littérature d'un sujet pluriel et collectif dont elle suit la « vie » dans des récits contemporains, l'impossible archivage parfois et la mort souvent. Si l'ouvrage fera date, malgré disons-le d'emblée une réalisation matérielle très inférieure à sa qualité intellectuelle en dépit de très bonnes reproductions de

photographies, c'est que Zoé Carle soumet ses hypothèses égyptiennes dans un second temps à une histoire contemporaine des slogans et en particulier à ceux de 68 en France. Se nourrissant des travaux à la fois de la linguistique, de l'histoire et de la théorie littéraires, de la sociologie pragmatique ou encore des sciences politiques, l'auteure propose ainsi une nouvelle théorie de cette forme brève qui revêt l'allure aussi bien d'un chant, d'un graffiti, d'une banderole, d'une performance, d'une citation... et avec elle aussi une autre pensée de la chose politique.

Le livre de Zoé Carle, construit en six chapitres, n'est pas pour autant un traité de poétique aride mais le récit d'une recherche, d'une pensée au travail, qui, à la manière de Ryszard Kapuscinski en ouverture de son magistral portrait du Shah (1982), rapporte cette confrontation permanente à l'événement puis à ses traces. La révolution égyptienne est ainsi le théâtre d'une extraordinaire explosion de mots dont Carle ne fait pas l'économie de l'analyse lexicale : si « *Dégage !* », « *Dégage, j'ai mal à la main* », « *Dégage, ma femme me manque. Marié depuis 21 jours* », « *Dégage, ma femme est enceinte et elle va accoucher mais le bébé ne veut pas te voir* »... ces variations à l'adresse du président Moubarak sont analysées, ce sont aussi des slogans moins connus, plus mineurs pourrait-on dire, comme « *Nous n'aurons pas peur, nous ne courberons pas l'échine, nous détestons la voix basse* », « *Élève, élève, élève ta voix, celui qui chante ne mourra pas* »... ou encore les slogans islamistes que la chercheuse passe au crible de son étude. Zoé Carle ne cède jamais à la fascination ni à la compilation. Elle enregistre, mesure, met en relation.

Dans le premier chapitre de l'ouvrage, elle relate l'enquête au jour le jour, citant de longs extraits

DE LA PLACE TAHRIR À MAI-68

de son journal de terrain, associant ainsi le lecteur à la construction de ce regard, à la manière dont il se fixe ici sur l'infime écrit pour ensuite plus loin tenter un long panorama dans la foule qui suit le « *chanteur de slogans* ». Si ce regard produit une cartographie, avec ses scènes de production, de circulation mais aussi d'archivage, il met aussi en évidence une temporalité singulière, un « *rythme révolutionnaire* » — reprenant de manière très féconde la perspective développée par le philosophe Pascal Michon. Sont ainsi remarquables les pages que consacre Carle au rythme des slogans qui « *est à la fois la marque et la condition de possibilité d'un sujet collectif en gestation dans les interstices laissés par la vacance momentanée du pouvoir* ». L'auteure confronte cette temporalité du soulèvement et le temps de la littérature, avec la mise en récit de ces énoncés révolutionnaires. *La Commune* de Louise Michel, les *Récits de notre quartier* de Naguib Mahfouz (1975) ou encore le *Vogliamo tutto* [Nous voulons tout] de Nanni Balestrini sont ainsi convoqués.

Zoé Carle entend en effet, on l'a dit, mettre en lumière une poésie moderne dont le cas égyptien serait une manifestation. Aussi, un deuxième moment a pour objectif de qualifier poétiquement « *cette forme brève moderne* » qu'est le slogan. Un détour par l'histoire s'impose, par le XIX^e siècle, qui n'est plus seulement celui des communards mais celui de Marx, par le XX^e siècle aussi de Lénine et de Breton. Mai-juin 68 marque une rupture et libère le slogan de la propagande, ce que Calvet, à qui Carle rend hommage, entérine théoriquement en l'autonomisant comme objet d'étude à l'intersection des analyses politiques, poétiques et littéraires et en le reconnaissant comme outil de « *subtils processus de subjectivation politique, par la mise en forme d'une langue commune polémique, qui ne s'interdit pourtant pas le recours aux jeux de mots et à une poésie singulière* ». Dans cette tentative de définition, Carle se fait plus précise encore, ajoutant à la proposition de Jaume Ayats — « *une locution proférée collectivement dans le cadre d'autonomie linguistique, d'une transmission minimale "d'information", mais représentant la constitution et la force d'un groupe* » — d'une part une dimension pragmatique et d'autre part un aspect stylistique. Elle consacre en ce sens un développement très convaincant à l'œuvre du poète Ghérasim Luca — sur qui on a pu voir une exposition au MNAM du Centre Pompidou en 2018 — et au



« *Dégage ma fiancée me manque* », Place Tahrir, Le Caire (janvier 2011) © Ghazala Irshad

détournement de cette forme pauvre qu'il opère à des fins poétiques et métaphysiques. Carle y voit historiquement « *la première reconnaissance de la forme du slogan par la littérature intentionnelle, avant les expérimentations d'Antoine Volodine et de Maria Soudaïeva* ».

La dernière partie de ce très dense volume montre comment, une fois le slogan reconnu comme forme autonome, il est possible de suivre la biographie de chacun d'entre eux : de sa naissance (son élaboration) à sa disparition ou à sa mise en archives. Considérés comme des objets vivants, agissants, les slogans des Égyptiens en 2012 mais aussi ceux des indépendantistes corses, des contestataires de 68 en France ou au Mexique se nourrissent de différentes rhétoriques (humour, tragique...) pour, dans le meilleur des cas, devenir signes. C'est alors que le slogan circule, est repris, enregistré, et patrimonialisé. Zoé Carle en fait la démonstration à partir d'un contre-exemple, celui d'un slogan dans la mémoire de mai-juin 68 : « *À bas le gouvernement gaulliste anti-populaire du chômage et de la misère* » passé à la postérité comme ratage. L'auteure s'intéresse enfin aux initiatives d'archivages des slogans, telles que les « *bibliothèques numériques de la révolution égyptienne* » et à leurs effets sur les slogans. À ses yeux, ces archivages offrent la possibilité de cycles de vie différents pour les slogans ; leur mort n'est pas dans les boîtes d'archives ou dans les disques, mais dans les phénomènes de récupération marchande ou encore de banalisation. Mais c'est en Égypte que Zoé Carle clôt provisoirement son chantier avec l'étude du devenir de la rue Mohammed Mahmoud et de l'utilisation par le marché de l'art contemporain, à des fins humanitaires (les droits des femmes en Égypte), du « *capital révolutionnaire* » de cette rue du Caire. En somme, par la mort d'un double effacement.

Avoir vingt ans en 1963

C'est Dominique Noguez qui a voulu publier cette correspondance avec Michel Taillefer, que tous deux avaient conservée avec le fétichisme que représente la volonté de garder la trace de ses propres années d'apprentissage et d'une amitié nouée dès la khâgne du lycée Louis-le-Grand. Ces jeunes gens d'autrefois – mais mes contemporains exacts – se montrent dans la tension de la protection que leur confère leur statut de normaliens et l'angoisse solipsiste de provinciaux qui ont échappé à leur Sud-Ouest, Biarritz et Toulouse, dont ils parlent avec sensibilité.

par Maité Bouyssy

Dominique Noguez et Michel Taillefer
Deux khâgneux sous De Gaulle.
Correspondance 1963-1973
Plein Jour, 496 p., 22 €

Leur monde est aboli certes, non seulement du fait du décès des protagonistes, Michel Taillefer en 2011, [Dominique Noguez cette année](#), mais aussi par la cinquantaine d'années nous séparant de ces jeunesses qui ont un parfum sépia. Leur apprentissage du monde a quelque chose de frais et de naïf, dit sur le ton des désabusés enfermés dans leur solipsisme ; en banalisant, on dira qu'il en va de même de tous ceux qui vinrent « à la capitale » dès la khâgne pour passer par l'École normale de la rue d'Ulm, le Graal du temps, la savonnette à vilain des impétrants du monde des lettres. Noguez finira d'ailleurs par confesser son recours à l'adolescence comme remède existentiel : « Désormais, j'ai 17 ans à vie », dit-il lorsqu'il découvrit la mort de [Jacques Vaché](#) et le mythe qu'en firent les surréalistes.

Cette correspondance privée, largement exposée dans sa matérialité – les tampons de la poste faisant méticuleusement foi –, révèle des logiques inévitables, les tracas du quotidien, des renvois de courrier quand l'un ou l'autre est encore dans sa province ou qu'il craint de ne pas jouir d'une bonne thurne (la chambre des normaliens logés) rue d'Ulm. Leur soupape est l'ironie, la pointe et le sarcasme, la confiance partagée, et les repas pris au restaurant, ce qui attente à leur économie budgétaire. Noguez a précisé en de brèves notes les éclaircissements nécessaires à qui n'est point du sérail ni de leur classe d'âge.

Au départ est une commune étrangeté au monde, peu de confiance en soi, des mouvements paniques, tel celui qui conduisit Taillefer, théâtralement et par pulsion « irrésistible », à rendre une copie blanche à Victor-Lucien Tapié en licence (assistant avec lui, l'année suivante, à un séminaire d'histoire, je sentais son angoisse suinter de toute sa personne) ; Noguez, lui, a toujours voulu publier et il s'en préoccupait fort, et il y réussit, ce qui était plus rare que de nos jours tant la société et la vie intellectuelle étaient pyramidales.

On entrevoit l'esquisse de morceaux de bravoure sur leur Sud-Ouest d'origine, des terres de gens de lettres, les orages de l'Océan vu de Biarritz pour Noguez, et de la province le Toulouse de Taillefer. Noël 1966, Noguez y va de sa complainte : « *Donc, il pleut ; le père Noël est cette année tout pluie, tout vent et toute lumière grise. Certes, il a, me dit-on, des faiblesses de soleil pâle et de petit froid sec, mais je m'en rends rarement compte, car il se trouve qu'en ces moments-là, je dors. En revanche, je vois des nuits polaires avec des blancheurs de lune, des buées de silence, et le matin de Noël, de retour d'une noce qui avait traîné toute la nuit, j'ai entendu des chouettes qui se répondaient d'un arbre à l'autre* ». Ce à quoi Taillefer peut opposer la province où le Concorde ne fait que tourner en rond : « *Toulouse est toujours telle qu'en elle-même la province la change : malgré le soleil et le printemps, mortelle* ».

En réalité, leurs intelligences, leurs capacités de travail et de synthèse restant en déshérence faute de passion pour les examens de la faculté et « *la vieille putain Agrégation* » qui les enverraient répétiteurs ici ou là, si ce n'est inspecteurs

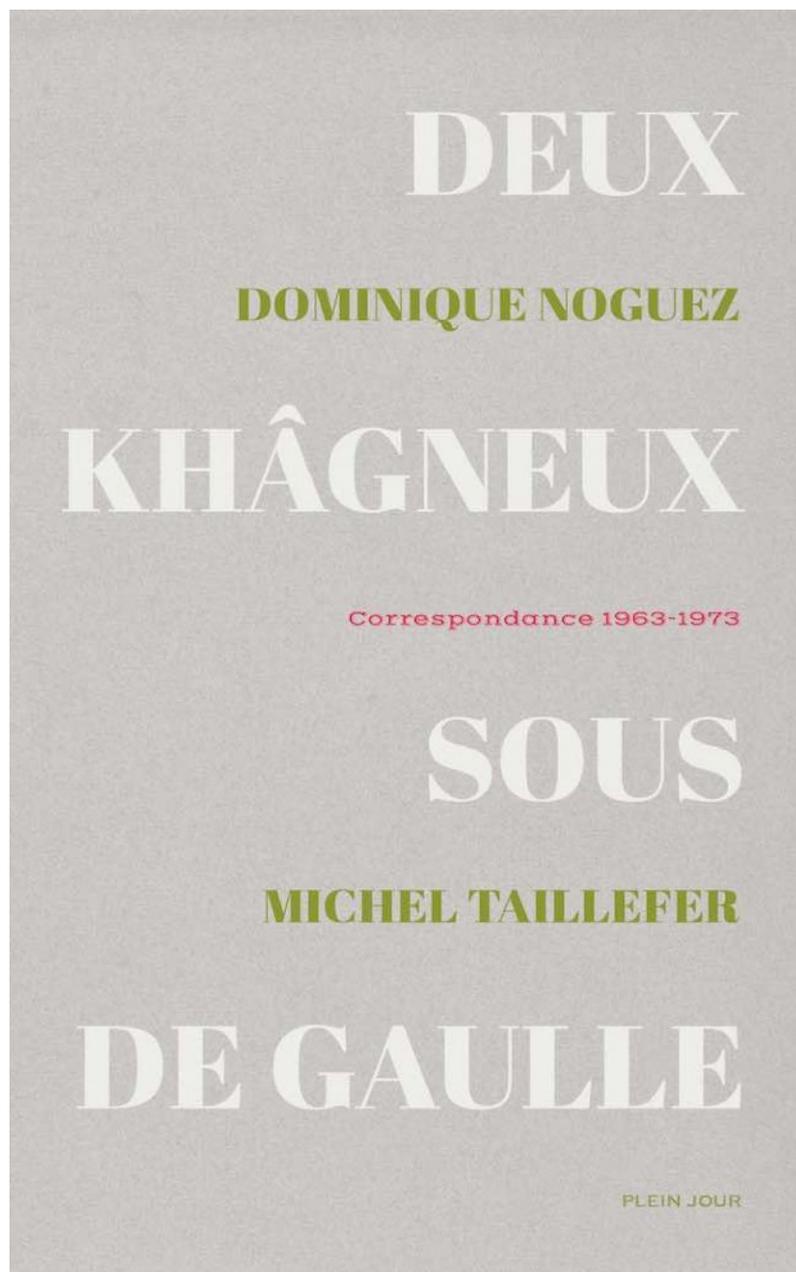
AVOIR VINGT ANS EN 1963

primaires selon leur vision très romantique du ratage complet, ils regardaient caustiquement leurs condisciples qu'ils enverraient bien manigancer en des congrès radicaux. Ils n'en bifurquent que mieux vers la culture non académique, Gide en surplomb (pour Noguez). Plus proches de Rimbaud que de Marx, ces apprentis hussards, « *jeunes gens doués, sensibles et cultivés* », pour leur retourner le compliment fait à Giudicelli à la sortie de son roman *Le jeune homme à la licorne*, découvrent d'abord les classiques anticonformistes, Thackeray (*Le Livre des snobs*), Paul Morand (*L'homme pressé*), Villiers (*Contes cruels*), Marcel Arland et évidemment Oskar Panizza qui fut un des succès de la petite collection Pauvert.

Adeptes d'une petite mondanité, rêvant d'Italie et au plus de voyages européens, ce sont les salles obscures qui les formèrent, d'autant que la Cinémathèque était rue d'Ulm, dois-je ajouter. Cette passion dépasse la découverte d'Olmi ou de Pasolini ou le *Masculin féminin* de Godard. Taillefer en amateur plus qu'éclairé fréquentera ensuite la Cinémathèque de Toulouse et Raymond Borde son organisateur ; et Noguez consacra sa thèse d'esthétique – conforme à sa qualité de philosophe – au cinéma underground et expérimental canadien dont nul ne savait encore quoi que ce fût en Europe.

Ils ne furent politiquement émus que par Mai 68 et, devenus fidèles à une gauche raisonnable et rocardienne, on les voit marivauder sur les procurations de Noguez parti au Québec en coopération; ce dernier sut ensuite mener la campagne pour Taillefer, non moins désireux d'échapper au service militaire. Notons qu'au Canada Noguez était très attentif à sa réception de *La Quinzaine littéraire* afin de garder un lien avec le Paris des lettres et de préparer ses cours, bien avant toute rencontre avec Maurice Nadeau qui l'édita en 1993 (*Trente-six photos que je croyais avoir prises à Séville*).

Ce qui peut énerver – ou charmer – le lecteur, ce sont les contradictions qui émanent de ces textes, parfois maniérés, mais toujours courts, ce que veut le genre épistolaire, aussi sincère que l'instant de l'écriture l'implique, et où le confident, cet autre soi-même (est-il dit), ne pèse par sur le document. Ce qui plaira à tous, c'est la modestie indéfectible de Taillefer et la causticité des deux. Le document s'avère aussi



fort genré ; à la même époque, les normaliennes ne se présumaient aucunement femmes de lettres par destination et le partage d'une cafetière ne supposait pas plus d'émoi que de confidences à la postérité; on peut aussi rappeler « qu'en ce temps-là » les femmes de ménage faisaient les chambres et les lits des garçons, (le personnel d'entretien s'appelle les « sioux » en langue normalienne, je suppose que l'on pensait à leur discrétion, à leur invisibilité). Évidemment, il n'en était point question pour les filles de Sèvres ou de Fontenay.

Ainsi partirent-ils à la conquête du monde, le leur, l'un solide universitaire toulousain, d'une rigueur et d'une amitié indéfectibles, l'autre, dans le monde des lettres qu'il parcourut en tous sens et les sens en quête de raisons toujours nouvelles.

Syrie, la voie des femmes

Il est des lectures à peine soutenables et pourtant nécessaires. Les témoignages de femmes recueillis par la romancière syrienne Samar Yazbek en font partie. Ayant elle-même participé à la révolution syrienne de 2011, et vivant maintenant en exil, elle a eu l'idée, comme elle le raconte dans son introduction, au hasard de la rencontre d'une famille syrienne dans un train, quelque part en Europe, de ces entretiens avec dix-neuf femmes engagées d'une manière ou d'une autre dans ce qu'elle appelle « le processus de révolte ».

par Sonia Dayan-Herzbrun

Samar Yazbek

19 femmes

Trad. de l'arabe (Syrie)

par Emma Aubin-Boltanski
et Nibras Chehayed

Postface de Catherine Coquio

Stock, coll. « La Cosmopolite », 300 p., 22,50 €

Samar Yazbek voulait ainsi lutter contre l'oubli, l'amnésie personnelle et collective qui menace les exilés, surtout quand ils ont été victimes d'un traumatisme à la mesure de ce qu'ont vécu les Syriennes et les Syriens. Ce livre est aussi pour elle « *une façon de résister* », en rappelant l'esprit de la révolution et son usurpation. Ces dix-neuf femmes dont Samar Yazbek a choisi de restituer les propos forment, comme elle l'écrit, « *un panorama mémoriel* » : celui de la Syrie dans sa diversité et son unité ; celui également des divers lieux d'exil, où la plupart d'entre elles ont trouvé un refuge douloureux, alors que certaines tentent encore de rester dans ce qui s'est appelé la Syrie.

Les histoires bouleversantes de ces femmes se succèdent, chacune commençant par se présenter et dire où elle était et ce qu'elle faisait « *quand la révolution a éclaté* » et la manière dont elle a rejoint l'insurrection. On les imagine dans le chœur d'une tragédie antique. Les plus hésitantes à s'engager ont été celles qui, déjà politisées dans une organisation souvent clandestine, se sont difficilement reconnues dans un mouvement spontané sans référence aux vieilles idéologies.

« *La vitesse avec laquelle le slogan exigeant la chute du régime est apparu m'a effrayée. J'hésitais à m'impliquer dans un mouvement que je ne*

comprendais pas », confie ainsi à Samar Yazbek Douha Achour, une journaliste qui, dès le début des années 1980, a été membre du Parti de l'action communiste, ce qui lui a valu d'être emprisonnée et maltraitée alors même qu'elle était enceinte. Elle a été contrainte d'accoucher dans des conditions qui ont altéré définitivement sa santé. C'est précisément parce qu'elle connaissait « *la vraie nature du régime des Assad* », les problèmes de la société syrienne, et l'opposition de la communauté internationale pour laquelle « *l'instauration de la démocratie ne pouvait que porter préjudice aux intérêts des États occidentaux* » que la révolution lui faisait peur. Néanmoins, elle éprouve le besoin de s'impliquer et, comme d'autres femmes, finit par travailler dans le secours humanitaire et l'enseignement.

Les jeunes et très jeunes femmes dont [Samar Yazbek](#) nous fait entendre la voix n'ont pas d'emblée cette lucidité politique et cette capacité d'analyse. Mais toutes font preuve d'un courage et d'un enthousiasme exceptionnels. Le plus souvent, c'est la brutalité extrême de la répression des premières manifestations qui les pousse à agir, en dépit des craintes, voire de l'opposition de leur entourage, et malgré la pression sociale. Leur engagement va les révéler à elles-mêmes.

Dima, une graphiste de 37 ans, se décide ainsi à se rendre seule à la cérémonie de condoléances d'une petite fille tuée par un sniper alors qu'elle sortait de l'école. Personne ne la connaît dans le quartier de Midan, au centre de Damas, où, avec d'autres, elle manifeste dans la liesse : « *nous chantions, dansions, scandions des slogans* », raconte-t-elle à Samar Yazbek. Des amitiés se nouent, entre jeunes femmes de toutes les confessions, qui organisent un *sit-in* pour demander la

SYRIE, LA VOIE DES FEMMES

libération des prisonniers. Au fil des rassemblements, elle prend conscience de son désir de liberté, de dignité, d'un État de droit, comme citoyenne mais aussi comme femme, et va désormais se consacrer à la révolution, avec des activités civiles et militaires. Dima nous apprend l'existence de groupes armés créés par des femmes qui « *ont appris à se battre, à manier les armes et à réaliser les gestes des premiers secours* ». Cependant, attaquées par une faction de l'Armée libre qui leur a volé leurs armes, elles ont dû renoncer. Au passage, on découvre qu'il y a également des femmes et même des femmes tortionnaires dans les milices armées islamistes.

Quand les factions armées font leur apparition dans ce qui était à l'origine un élan pacifique contre l'autoritarisme du clan Assad, les tentatives pour écarter les femmes du mouvement se multiplient. Les récits recueillis par Samar Yazbek mettent l'accent sur ce moment de l'apparition des armes surgies on ne sait d'où, comme un « *piège tendu par les autorités* », pense Rama, alors directrice d'école à Homs, pour qui « *la militarisation de la révolution était le dernier joker du régime : en cas de lutte armée, les insurgés ne pourraient jamais faire le poids face à l'armée régulière* ». Avec les armes arrivent la confessionnalisation – c'est-à-dire la décomposition de la Syrie – ainsi que les violences sexuelles quand les femmes des différents bords commencent à être enlevées et abusées par les miliciens du camp adverse. Les témoignages de ces femmes, dont on ne cesse d'admirer le courage et la lucidité, montrent bien que jusqu'en 2012 les différences religieuses n'empêchaient pas la cohabitation, les amitiés, les mariages et l'adhésion à un même projet politique. Amina Kholani, que l'on pourrait rattacher au courant du féminisme islamique, évoque ainsi des funérailles de victimes auxquelles elle a participé en avril 2011, le jour du Vendredi saint. « *D'une seule voix nous criions : musulmans et chrétiens nous voulons l'unité nationale.* »

Mais des manœuvres conduites aussi bien par l'« *État profond* » que par les factions, l'un se distinguant difficilement des autres, ont précipité ces divisions en un « *ample désastre sectaire* ». Sous le prétexte du respect de règles religieuses, les préjugés et les interdits patriarcaux ont entravé l'activité des femmes ou les ont obligées à passer des compromis. L'intellectuelle Mouna Freij, élue au Conseil local de la révolution de

Raqa, est contrainte, pour continuer à circuler de revêtir une *abaya*, alors même que « *par respect de la tradition et des habitudes* », dit-elle, elle porte un voile, mais avec un jean et une veste courte.

Rares sont celles qui ont choisi de porter les armes. Du reste, elles en ont vite été dépossédées. Journalistes, vidéastes, certaines ont souhaité donner à entendre et à voir ce qui se passait, avec l'illusion que si le monde savait la vérité l'horreur prendrait fin. Sara regrette maintenant « *d'avoir filmé tous ces lambeaux de chair humaine* » : « *J'ai le sentiment que j'ai contribué à transformer notre image en produit de consommation* ». Mais aucune ne regrette d'avoir mis toute son énergie, au-delà du concevable, à tenter de réparer les désastres de la violence sans nom du régime, puis de ce qui s'est de plus en plus apparenté à une guerre de tous contre tous. Elles se sont acharnées à soigner les blessés, à trouver des bribes de nourriture pour les affamés, à envelopper d'un linceul les cadavres ou leurs débris.

Elles expriment un souci particulier pour les femmes, plus démunies encore que les hommes : avec la disparition des produits d'hygiène élémentaire, le quotidien devient un calvaire. « *Le plus dur, c'était quand nous avions nos règles, parce que nous n'avions ni serviettes hygiéniques, ni eau ni savon pour nous laver* », raconte Dima. Elles tâchent aussi de faire face aux traumatismes que subissent les enfants soumis aux sièges, aux bombardements, vivant dans la terreur des massacres. « *S'ils nous tuent, je préfère qu'ils me tirent dessus. Dis-leur de ne pas m'égorger* », dit une fillette à Sara, alors quelles sont entassées à plus de cinquante dans un sous-sol et qu'au-dessus d'elles des soldats et des forces de sécurité quadrillent le quartier, arrêtant, tabassant, égorgeant. Dans l'Occident repu, le soutien psychologique va de soi, et pour beaucoup moins. En Syrie, ce sont des femmes qui inventent des centres où, quand elles peuvent brancher leur ordinateur, elles montrent des dessins animés et font entendre des chansons.

Tout cesse quand surviennent les attaques chimiques. Les avions larguent du gaz sarin qui tue, brûle, étouffe, aveugle. Il y a aussi les arrestations, puis la prison, les tortures effroyables, les viols. Sans crainte de rompre un tabou, parce qu'il faut dire, pour faire savoir et pour se délivrer par la parole, les Syriennes décrivent avec précision ce que les bourreaux ont fait subir à leurs corps. On a souvent du mal à poursuivre la



SYRIE, LA VOIE DES FEMMES

« Le masque est tombé » Le journal al-Baath, détourné pour dénoncer les mensonges du régime syrien.
© Jaber al-Azmeh/Creative Memory

lecture, et pourtant il le faut. Le chemin de l'exil, quand elles s'y résignent, est lui-même un long calvaire. Il faut se frayer une route entre les milices du régime et les factions armées puis se fier à des passeurs dont beaucoup sont des escrocs. Amal a dû emprunter plus d'une dizaine de fois des embarcations de fortune, au risque de périr noyée, avant de parvenir enfin à débarquer en Grèce.

Ces dix-neuf femmes sont des survivantes, avec la sidération, l'angoisse, le désespoir des survivantes. Où trouver encore du sens quand on a vécu ce qu'elles ont vécu ? Quand l'aviation russe, en 2015, a déversé à Douma des bombes à fragmentation sur une école élémentaire de filles, Faten, directrice d'école, a prodigué les premiers secours à des fillettes amputées ou éventrées, dont certaines avaient encore leur cartable sur le dos. Puis elle est rentrée chez elle les vêtements couverts de sang. « *Je riais comme une hystérique. Tout me paraissait absurde et vain.* » « *Je me demande tout le temps, ajoute-t-elle, pourquoi je suis toujours en vie.* » Roula se dit au bord de la dépression et de la folie : « *Je ne sais plus si je*

suis toujours une femme ou autre chose. Je ne sens plus rien. Ni colère, ni amour, ni haine, ni bonheur, je ne désire rien, absolument rien. » Et Zayn, atrocement torturée et qui a tout de même réussi à quitter Alep, fait le même terrible constat. « *Encore une fois j'avais survécu. Et je me suis dit : "Je m'en suis sortie ! Quel malheur !"* ».

Si l'on réussit à maîtriser ses émotions, on se dit que le livre de Samar Yazbek, plein d'images de chair humaine en lambeaux, de corps brûlés, démembrés, violés, noyés, mais plein aussi de cet héroïsme des petites choses par lequel la vie et la dignité se maintiennent, aidera les historiens à donner sens à ce qui s'est produit en Syrie entre 2011 et aujourd'hui. Mais comment ne pas éprouver de la honte à n'avoir pas su, une fois de plus, empêcher l'inqualifiable de se produire ? Platon définissait les êtres humains comme des bipèdes sans plumes. Il semble que, pour nos politiques, certains bipèdes sans plumes soient moins humains que d'autres. « *Si c'est un homme* », écrivait Primo Levi.

Corriger notre lecture du monde

Proposant « une autre histoire des grandes découvertes » par la sortie du récit européen, *L'exploration du monde ne convainc guère, ni par le ton, ni par la méthode.*

par Dominique Goy-Blanquet

Romain Bertrand (dir.)

L'exploration du monde.

Une autre histoire des grandes découvertes

Seuil, 497 p., 27 €

Le ton militant de l'introduction de *L'exploration du monde* fatigue un peu avant même de prendre la route. Le directeur de l'ouvrage, l'historien [Romain Bertrand](#), a toutes sortes de comptes à régler : avec l'Europe dominante, les théoriciens du progrès, les bases idéologiques de l'histoire des « grandes découvertes » qu'il compare à l'invention de la Renaissance par Burkhardt, les « messieurs des villes en souliers vernis », les grands « découvreurs », auprès desquels il est temps de redonner leur place aux humbles auxiliaires indigènes. Toutefois, il conclut sur une note plus conciliante : le volume entend seulement ajouter quelques pages inédites ou ignorées à ce grand récit – 500 pages, quand même. Agrémentées de nombreuses illustrations qui sont à elles seules un voyage raffiné.

L'historiographie des dernières décennies a largement ouvert la voie du rejet de l'eurocentrisme sous toutes ses formes. [Serge Gruzinski](#), par exemple, auteur ici de l'article sur les ambitions planétaires des conquistadors au Mexique, l'avait déjà prise en montrant dans *L'Aigle et le Dragon* l'envers du décor visité par nos « héros » européens et en attaquant l'histoire téléologique des envahisseurs. Autre artisan de l'histoire globale, [Patrick Boucheron](#) relit le *Devisement* de Marco Polo et nous le confirme : le Vénitien est bien allé en Chine.

Les épisodes du volume sont classés par ordre chronologique. Mieux vaut les consommer en doses individuelles, car ils offrent presque autant d'amorces de romans, visites rendues insolites par le décentrement du regard, voyageurs d'origines, de religions, mœurs, professions, buts et costumes divers, qui ont laissé des récits plus ou

moins détaillés de leurs aventures. Il y en a pour tous les goûts, des émissaires mamelouks, un espion bourguignon, une botaniste d'Amsterdam, un esclave haoussa, un marin cartographe ottoman, la caravane d'un sultan du Mali, l'armée des Francs, un eunuque chinois, la compagne de Commerson qui, comme dans les chansons de marins, se déguise en homme pour le suivre dans l'expédition de Bougainville, et bien d'autres. Les périple décrits, une centaine, s'étendent de 645 à 1938, de la Chine au Brésil, du moine bouddhiste Xuanzang à l'anthropologue Claude Lévi-Strauss. Pourquoi les navigations irlandaises en sont exclues, on ne le saura pas. Trop eurocentriques, elles aussi ?

Pourtant, on croise pas mal de célébrités européennes, commanditaires ou explorateurs, Théodoric roi des Ostrogoths, les frères d'Hauteville, Erik le Rouge, Roger II de Sicile, Philippe le Bel, les conquérants Hernan Cortès, Pizarre, Samuel de Champlain, mais aussi les inévitables Bartolomeu Dias, Christophe Colomb, Vasco da Gama, Amerigo Vespucci, Giovanni Caboto le parrain de la tour Cabot à Terre-Neuve, Magellan, John Rolfe le colon qui épousa Pocahontas, Tasman le Néerlandais, le Danois Bering, Stanley et Livingstone, le capitaine Cook, Jules Verne, Ella Maillart, René Caillié l'homme de Tombouctou, Albert Kahn dont on peut aujourd'hui visiter le musée d'images et les jardins reconstitués à Saint-Cloud...

Les différents auteurs du volume retracent autant que faire se peut, à la lumière des textes qui ont survécu, les itinéraires des voyageurs, leurs mobiles et les effets de leur passage, les échanges diplomatiques entre divers continents, les enseignements qu'on peut en tirer en matière géographique, politique, religieuse. Ces parcours ne sont pas tous des découvertes : les Vikings scandinaves, puis les Normands, empruntaient des routes commerciales et des voies d'eau connues. Des réseaux existèrent à des moments précis, « *reliant entre eux des espaces*



CORRIGER NOTRE LECTURE DU MONDE

géographiquement très éloignés les uns des autres », souligne Annliese Nef à propos des cinq mille noms recensés par le géographe Al-Idrisi, inventeur du premier planisphère, dans un recueil offert à Roger II en 1154. Une chancellerie trilingue arabe-grec-latin vient d'être installée en Sicile. Au moment où les Hauteville découvrent le monde islamique et doivent inventer un statut pour la population majoritairement musulmane, l'Andalou leur décrit minutieusement l'étendue du monde connu en y intégrant leur Occident latin, accordant la même importance à toutes les parties de l'oïkoumène. La Sicile, on le sait, sera le laboratoire de Frédéric II Hohenstaufen, aux confins de trois empires, trois cultures.

Certains épisodes bien connus sont revus sous un angle neuf, comme l'alliance stratégique et commerciale conclue au grand scandale des monarchies chrétiennes entre François I^{er} et Soliman le Magnifique. Frédéric Tinguely expose un autre côté du tableau, la campagne contre la Perse que mène parallèlement le sultan, et d'autres protagonistes comme le naturaliste Pierre Gilles à qui l'ambassade offre l'occasion inespérée de disséquer un éléphant, ce qui lui permet de démontrer que, contrairement à l'opinion des Anciens, l'animal possède les articulations nécessaires pour plier les pattes. L'histoire émouvante de Pocahontas, érigée en symbole du ralliement indien à la civilisation occidentale, permet à Gilles Havard de déconstruire les fan-

Muhammad ibn Muhammad al-Idrīsī, Livre de l'amusement pour qui désire parcourir les différentes parties du monde. Fin XIIIe-début XIVe siècle. Assemblage de soixante-huit cartes représentant chacune la dixième section d'un climat, Arabe 2221, BNF, Département des Manuscrits, Paris

tasmes de la mythologie coloniale américaine. Bernard Heyberger suit d'Alep à Versailles Hanna Dyâb, un maronite à qui Antoine Galland doit quelques-uns des contes des *Mille et Une Nuits*, venu à Paris comme domestique d'un voyageur antiquaire car il espérait obtenir un poste d'expert en langues orientales au service de Louis XIV.

L'authenticité des récits n'est pas toujours fiable : tous les voyageurs médiévaux trichent, rappelle François-Xavier Fauvelle, c'est-à-dire qu'il leur arrive de décrire des lieux où ils n'ont jamais mis les pieds en se fiant aux histoires qu'ils ont pu recueillir en route. Sans surprise, comme souvent dans les recueils consacrés à ce type d'explorations, les sujets d'émerveillement et leurs descriptions détaillées alternent avec les résistances, l'hostilité à des mœurs jugées païennes ou barbares, les missions civilisatrices ou prédatrices ou les deux, les enjeux politiques, les rencontres brutales entre populations qui s'ignorent ou se haïssent. Le dernier article, sur la leçon d'écriture qui tourne court entre Lévi-Strauss et Júlio, le chef des Nambikwara, s'achève sur une note modérément optimiste : « *Le malentendu, spectaculaire, est toutefois entré dans l'histoire comme l'amorce d'une anthropologie enfin inversée.* » Elle résume le ton et les espoirs de cette enquête collective.

Une histoire de l'Angola moderne

Depuis bientôt trente ans, les éditions Chandeigne réalisent un travail remarquable pour la diffusion en français des littératures de langue portugaise et de la recherche sur les espaces lusophones. Avec ce nouvel opus, elles comblent un vide, puisqu'il n'existait aucune synthèse historique en langue française sur l'Angola. Grâce à cette traduction de A Short History of Modern Angola, paru aux éditions Hurst en 2015, le travail de David Birmingham, professeur émérite de l'université du Kent à Canterbury, pionnier de l'écriture de l'histoire angolaise et de l'histoire sociale de l'Afrique depuis les années 1960, est accessible pour la première fois à un large public francophone.

par Didier Péclard

David Birmingham

Histoire de l'Angola de 1820 à nos jours

Trad. de l'anglais par Gérard Siary

Chandeigne, coll. « Bibliothèque Lusitane »

296 p., 20 €

Écrire une synthèse historique couvrant deux siècles d'histoire d'un territoire aussi vaste que l'Angola moderne sans tomber dans la caricature et la simplification à outrance, voilà qui tenait forcément de la gageure. Il fallait donc tout le métier d'historien et les talents de conteur de David Birmingham pour que cela devienne possible, lui qui nous brosse ce beau panorama de l'histoire moderne de l'Angola avec le recul qu'offre plus d'un demi-siècle de recherches consacrées à l'Angola, à l'Afrique australe [1], au Portugal [2], mais aussi à la Suisse [3].

Ancienne colonie portugaise, l'Angola a accédé tardivement (1975) à l'indépendance, au prix d'une longue guerre de décolonisation (1961-1974) qui a non seulement opposé l'armée coloniale portugaise aux nationalistes angolais, mais a également été marquée par la lutte entre les trois courants du nationalisme angolais [4] pour l'hégémonie sur la nation angolaise et le contrôle du futur État indépendant. Dès l'indépendance, cette lutte fratricide se transforme en une violente guerre civile qui opposera pendant plus de 25 ans le MPLA, au pouvoir depuis 1975, et l'Unita du « rebelle » Jonas Savimbi. C'est d'ailleurs la mort au combat de ce dernier, en

février 2002, qui permettra de mettre un terme à la guerre.

Depuis la fin de la guerre civile en 2002, le pays a connu une période de boom économique sans précédent, surfant sur la vague haussière des prix du pétrole dans les années 2000, avant de connaître un premier coup de frein dès 2008, puis d'entrer dans une grave crise économique et financière avec la chute des prix du cours du brut dès 2014. C'est durant ces années de boom et d'internationalisation galopante de l'économie angolaise que les inégalités sociales, déjà massives, se sont renforcées, et que des fortunes colossales se sont constituées, comme en témoigne l'ascension fulgurante d'Isabel dos Santos, fille aînée de José Eduardo dos Santos, président de l'Angola de 1979 à 2017, et première femme milliardaire d'Afrique selon le magazine *Forbes* – la « princesse », comme on la désigne en Angola. En 2017, José Eduardo dos Santos, communément appelé « Zédu », a dû céder la présidence à João Lourenço, un ancien jeune loup de son parti, le MPLA. Depuis son élection, celui-ci n'a eu de cesse de se retourner contre son ancien mentor et sa famille, allant jusqu'à faire inculper et emprisonner José Filomeno dos Santos, fils aîné de « Zédu », pour gestion déloyale et détournement de fonds alors qu'il dirigeait le Fonds souverain créé en 2013 pour soutenir la diversification d'une économie entièrement dépendante de la manne pétrolière. La princesse déchuë, quant à elle, est contrainte de gérer ses entreprises et son patrimoine depuis l'étranger pour éviter semblable déconvenue.

UNE HISTOIRE DE L'ANGOLA MODERNE

Il n'est guère étonnant dès lors que l'Angola ait surtout fait parler de lui pour son lourd passé guerrier, pour ses ressources naturelles ou ses énormes richesses et leur destin souvent très « privatisé ». Le grand mérite du livre de David Birmingham est de mettre en perspective ces dynamiques récentes et de montrer que l'histoire des terroirs historiques qui forment l'Angola moderne, à l'interface entre l'Afrique centrale, l'« Atlantique noir » [5] et l'Afrique australe, est bien plus complexe. Le livre montre aussi à quel point cette complexité sociale, historique et politique est essentielle à la compréhension de la trajectoire actuelle du pays.

Le récit débute en 1820, au moment où la couronne portugaise est sur le point de « perdre » le Brésil, ce qui donnera à la présence portugaise en Afrique australe et occidentale une importance renouvelée – même si le « contrôle » qu'exerce le Portugal sur l'Angola reste très limité jusqu'à la fin du XIX^e siècle. C'est la question du commerce qui est au centre de la première partie de l'ouvrage. Un commerce dominé bien sûr par la traite atlantique des esclaves jusqu'à son abolition progressive dans la première moitié du XIX^e siècle, traite dont l'auteur montre qu'elle se prolonge en réalité sous différentes formes d'esclavage jusqu'au milieu du XX^e siècle : travail forcé, puis travail « sous contrat » qui nourriront l'économie coloniale grâce aux plantations de coton et de café au centre-nord de l'Angola, ou encore de cacao sur les îles des São Tomé et Príncipe.

C'est aussi le commerce atlantique qui façonnera durablement la structure sociale de l'Angola. À Luanda, l'ouvrage retrace, à l'aide de plusieurs portraits saisissants, le développement d'une élite marchande, intellectuelle et politique, culturellement et biologiquement métissée. Cette élite créole contrôlera politiquement, économiquement et culturellement l'Angola jusqu'au premier quart du XX^e siècle ; et son déclassement racial, culturel, puis politique et économique sera une des matrices du nationalisme angolais tel qu'il se développera à Luanda dans les années 1950. Si les effets du métissage et de la créolisation culturelle se font moins sentir à l'intérieur de l'Angola, Birmingham insiste à juste titre sur l'importance des intermédiaires angolais dans l'histoire de l'insertion du nord (chapitre 3) et du centre du pays (chapitre 4) dans le monde colonial. Là aussi, c'est d'abord dans le commerce que ces in-

termédiaires se font une place de choix. Mais, à partir de la fin du XIX^e siècle, c'est principalement au sein des missions chrétiennes (catholiques et protestantes) qu'émergent plusieurs groupes « d'évolués » qui, eux aussi, joueront un rôle central autant dans la structuration du nationalisme angolais que dans les profondes divisions qui se traduiront par la création de trois mouvements concurrents et se prolongeront dans la guerre civile.

L'importance des métissages et de la créolité dans la fabrique de la société angolaise a pour conséquence notable que, jusqu'au début du XX^e siècle, la race et la couleur de peau ne sont pas les critères essentiels qui déterminent le statut social au sein du monde colonial. L'insertion dans les différents commerces de longue distance qui font et défont les richesses des grandes familles angolaises, l'adoption précoce de la langue portugaise comme *lingua franca* des élites, ou encore le niveau de formation scolaire, sont des marqueurs identitaires plus importants, et ce sont eux qui définissent les contours de l'exclusion sociale. Mais, comme le montre bien l'ouvrage, ces dynamiques changent profondément avec la conquête effective par les troupes coloniales. Celle-ci se fait progressivement, au prix d'un effort militaire colossal, entre 1890 et la fin des années 1910, et elle permet le peuplement progressif de l'Angola par des colons blancs, qui culminera dans l'après-Seconde Guerre mondiale lorsque plusieurs centaines de milliers de Portugais, principalement issus du nord rural et paupérisé de la métropole, seront envoyés en Angola. Ce « blanchiment » progressif, orchestré par la dictature d'António Salazar et l'« État nouveau » qu'il met en place dès les années 1930, aura pour conséquences principales la racialisation des relations sociales, la « mise au travail » brutale d'une partie de la paysannerie par l'institution du travail « sous contrat », l'exclusion croissante des anciennes élites créoles vers les marges du système colonial, et l'apparition de nouvelles élites, notamment formées dans les missions chrétiennes, qui deviennent une des rares voies d'ascension sociale, même si celle-ci reste toute relative jusque dans les années 1960.

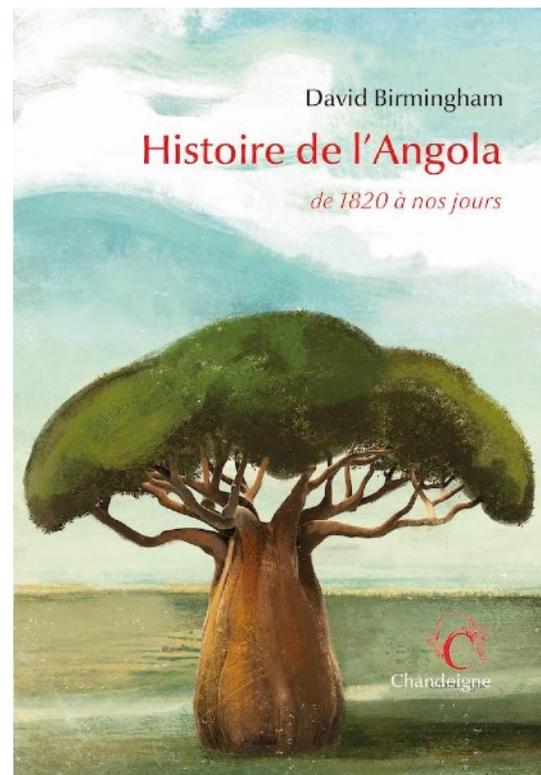
Les tensions que génère ce système colonial et le refus obstiné du régime salazariste d'entrevoir une décolonisation négociée culminent en 1961 avec le déclenchement de la guerre anticoloniale. Elles se prolongent après 1975 dans la guerre civile qui, nourrie par la logique de la guerre froide puis par les ressources naturelles (pétrole

UNE HISTOIRE DE L'ANGOLA MODERNE

et diamants) dont regorge le pays, oppose des visions concurrentes de la nation, des représentations antagoniques de ce que devrait être l'Angola indépendant, tout en étant aussi le résultat de l'appétit pour le pouvoir de ses principaux protagonistes. Même si le livre finit sur une note d'espoir avec le changement récent à la tête de l'État, les chapitres consacrés à la deuxième moitié du XX^e siècle mettent en lumière les profondes divisions héritées de l'histoire coloniale et postcoloniale du pays.

Le mérite principal de David Birmingham dans cet ouvrage réside sans conteste dans sa capacité unique à raconter l'histoire de l'Angola non pas de façon abstraite mais à la hauteur des yeux de ses protagonistes. Il en résulte un récit vif, saisissant, remarquablement bien écrit. Les nombreux portraits et anecdotes dont est émaillé le livre en rendent la lecture agréable tout en conférant au récit un air de « vécu ». En témoigne le portrait, basé sur une courte autobiographie, d'un jeune Angolais du centre du pays, enrôlé dans une plantation locale, puis envoyé à São Tomé avant de rejoindre les côtes du Cameroun en se laissant dériver à bord d'un frêle esquif. Un portrait qui jette d'ailleurs une lumière plutôt positive sur le travail dans les plantations de café et de cacao, et que Birmingham s'empresse de nuancer en se basant sur le fameux rapport Cadbury qui dénonçait, dans les années 1950, les conditions de travail dans les plantations portugaises comme une forme moderne d'esclavage. On retrouve cette passion du récit dans les portraits de femmes, notamment des nombreuses femmes ordinaires qui ont organisé la « survie » du peuple angolais dans les années de guerre civile, portraits à partir desquels l'auteur raconte une version encore trop peu connue de cette histoire.

Un bel ouvrage, donc, qui mérite une diffusion large et qui permettra de mieux faire connaître un pays dont il est si peu question dans l'espace francophone. Le lecteur exigeant pourra regretter le choix de ne pas inclure de notes de bas de page, qui, s'il facilite la lecture, ne permet pas de creuser tel ou tel aspect. Si la bibliographie compense en partie ce manque, elle est très sommaire, et des indications bibliographiques plus précises, par exemple à la fin de chaque chapitre, auraient permis de mieux mettre en valeur les sources (pour la plupart secondaires) dont est tiré le livre. Enfin, on peut regretter parfois que la forme choisie pour le récit prenne le pas sur l'analyse sociolo-



gique, laquelle aurait pu permettre un approfondissement de certains thèmes clé. Mais cela se serait peut-être fait au détriment de la lisibilité du livre, un critère essentiel pour un ouvrage dont on espère qu'il donnera envie à certains de ses lecteurs de pousser plus loin la recherche.

1. David Birmingham, *Frontline Nationalism in Angola and Mozambique*, Londres, James Currey, 1992 ; *Empire in Africa. Angola and Its Neighbours*, Ohio University Press, 2006.
2. David Birmingham, *A Concise History of Portugal*, Cambridge University Press, 1993.
3. David Birmingham, *Château d'Oex. Mille ans d'histoire suisse*, Payot, 2005.
4. Il s'agit du Front national de libération de l'Angola (FNLA), le premier mouvement nationaliste fondé par Holden Roberto parmi les populations bakongo du nord de l'Angola ; du Mouvement populaire de libération de l'Angola (MPLA), qui se formalise en tant que mouvement politique au tout début des années 1960 et qui, sous la houlette de son premier dirigeant, Agostinho Neto, prend le pouvoir au moment de l'indépendance le 11 novembre 1975 ; et de l'Union nationale pour l'indépendance totale de l'Angola, mouvement fondé par Jonas Savimbi en 1966.
5. Paul Gilroy, *L'Atlantique noir. Modernité et double conscience*, Amsterdam, 2017 (1993 pour l'édition originale en anglais).

Un Juif « de foi allemande »

Professeur d'histoire en lycée, Willy Cohn se fit remarquer de son vivant comme spécialiste de la Sicile au Moyen Âge et, bien plus récemment et à titre posthume, comme diariste quasi « obsessionnel », ainsi que le dit son préfacier. Ce n'est pas tout son journal (quelque 120 cahiers, soit 10 000 pages manuscrites), mais la période allant de 1933, année de l'accès au pouvoir des nazis, jusqu'à sa mort en 1941 qui a été choisie pour la présente traduction. Durant toutes ces années, Cohn hésite à émigrer. En 1937, il fait un voyage à Paris, puis en Palestine. De retour à Breslau, il comprend trop tard que le piège s'est refermé et il s'emploiera à consigner méthodiquement le lent parcours de la communauté juive vers sa décimation.

par Sonia Combe

Willy Cohn

Nul droit, nulle part.

Journal de Breslau 1933-1941

Présentation, annotation et édition
de Norbert Conrads

Trad. de l'allemand par Tilman Chazal

Mémorial de la Shoah/Calmann-Lévy

392 p., 26,90 €

Willy Cohn s'est alors réfugié dans la rédaction d'une histoire des Juifs de Silésie, commencée 500 ans plus tôt et, un peu à la manière d'un [Victor Klemperer](#) [1], dans celle de son journal. Bien qu'il fût croyant et qu'il fréquentât régulièrement la synagogue tandis que Klemperer, formellement converti au protestantisme, n'était pas croyant, la comparaison – souvent faite – avec l'auteur de *LTI* vient très vite à l'esprit. Mais pas seulement en raison de leur compulsion commune à écrire. Si l'on devait reprendre le bon mot de Kurt Tucholsky, on pourrait dire de Willy Cohn (1888-1941) comme de Victor Klemperer (1881-1960) qu'ils furent des représentants de ces « *Juifs de foi allemande* » qu'une assimilation rapide avait poussés à participer avec enthousiasme à la Première Guerre mondiale. Cohn avait combattu et reçut pour cela la croix de fer instituée en 1813 par le roi de Prusse. Il se différencie encore de Klemperer car il n'est pas comme ce dernier opposé au sionisme. Il éprouve même quelque fierté que son fils aîné ait déjà fait son *alya*.

« Juif de foi allemande », Cohn l'est à un point troublant. Le 26 février 1933, à la suite du dis-

cours de Göring à Breslau (alors troisième ville allemande, aujourd'hui Wrocław en Pologne) qui appelle directement au meurtre des Juifs, il note : « *Il n'en reste pas moins très difficile de se dépouiller entièrement de son amour pour l'Allemagne* ». Quelques mois plus tard, en septembre de la même année, il écrira : « *J'aime tellement l'Allemagne que cet amour ne peut être ébranlé par tous les désagréments que nous connaissons. [...] Il faut être suffisamment loyal pour se soumettre également à un gouvernement qui vient d'un tout autre camp* ».

De cet amour cependant il connaît les limites, et il refuse la forme exacerbée de « foi allemande » que professe l'Association des Juifs nationaux-allemands fondée en 1921 par l'avocat Max Naumann. Profondément hostile au sionisme, ce dernier prônait la disparition des Juifs par l'assimilation. En 1935, lorsque la loi interdit le mariage « mixte » en Allemagne, l'association sera dissoute et Naumann arrêté.

Conquis par *Erets Israël*, comme il appelle la Palestine où il se rend en 1937, il n'y restera pas, pour des raisons familiales : sa femme ne supporte pas le pays et deux enfants encore jeunes les attendent à Breslau (il fera toutefois pour son fils une demande d'adhésion au kibboutz qui sera rejetée). Juif allemand jusqu'au bout des ongles, à Jérusalem il observe avec une certaine condescendance ces « *Juifs orientaux* » pour lesquels il a une certaine « *affection parce qu'ils sont plus proches que nous du judaïsme. S'ils rejettent ici le judaïsme allemand, c'est parce que ce dernier sur le plan humain ne les a pas bien traités* ».



Willy Cohn dans sa classe (1931) © Collection privée

UN JUIF « DE FOI ALLEMANDE »

Quoi qu'il en soit, il pense que « *l'acquisition d'un certain degré de civilisation* » leur sera difficile... Bien qu'il ait publié une biographie de Karl Marx, il n'apprécie pas les Juifs d'Union soviétique qui ont pris à son goût trop de place dans la politique. À trop se faire remarquer, n'alimenterait-on pas les discours anti-sémites des nazis ?

Son abnégation en faveur de la patrie est encore intacte en janvier 1938 lorsqu'il écrit : « *Cela fait cinq ans aujourd'hui que le III^e Reich a été mis en place. Pour nous, Juifs, ces cinq années ont indubitablement apporté beaucoup d'épreuves, mais je suis suffisamment objectif pour reconnaître ce qu'elles ont signifié pour*

UN JUIF « DE FOI ALLEMANDE »

l'Allemagne et son redressement. » Lors de l'*Anschluss*, en mars 1938, on le retrouve soutenant pratiquement l'annexion de l'Autriche et il ne manque pas de regretter à quel point la jeunesse juive autrichienne est peu nationaliste. « *Notre peuple ne cesse de refaire les mêmes erreurs et le paie cher.* » Peu après, il qualifiera d' « *acte de lâcheté qui résulte d'une soif de vengeance mal comprise* » l'attentat commis par un jeune Juif polonais contre un secrétaire de l'ambassade d'Allemagne à Paris (Herschel Grynszpan tira sur Ernst vom Rath pour venger ses parents qui avaient été expulsés d'Allemagne), attentat qui servira de prétexte au pogrome dit de la nuit de Cristal, le 9 novembre 1938. Il faudra cet événement pour que sa « foi allemande » perde (un peu) de son intensité. La situation se dégrade à vive allure pour les Juifs de Breslau. Les plus chanceux et les plus décidés font le choix de l'émigration. Nombreux, surtout parmi les personnes âgées, font celui du suicide.

Désormais, Willy Cohn consignera les gestes de solidarité qui lui seront témoignés par tel ancien élève, tel pasteur, tel archiviste ou historien au cours de ses recherches sur le judaïsme silésien, une occupation qui lui sert de bouée de sauvetage quand même s'asseoir sur un banc au cours d'une promenade lui est interdit. À défaut d'être nombreux, de tels actes de solidarité existent. Cohn restera en contact avec le grand rabbin Leo Baeck (1873-1956), qui survivra à sa déportation à Theresienstadt. Celui-ci a fait ses études notamment à Breslau et a toujours refusé d'émigrer alors même qu'il y était encouragé. En aucun cas il ne voulait abandonner la communauté juive. Il refusa de désertir et se disait effaré devant « *la défaillance des rabbins allemands* ».

Pour Cohn, il est déjà trop tard. Il ne pourra faire davantage que pousser sa fille encore adolescente à émigrer, tandis qu'il reste avec sa femme et leurs plus jeunes enfants. Lorsque la guerre éclate, il ne subsiste plus aucun espoir d'échapper à un sort qu'il commence à entrevoir. Les marques de patriotisme sont moins fréquentes, quoiqu'elles puissent ça et là rejaillir. Ainsi, peu après l'entrée de la Wehrmacht en Pologne en septembre 1939 : « *Nous Juifs sommes soumis à un couvre-feu à partir de 20 heures ce soir. Peut-être est-ce bien ainsi : on ne pourra pas reprocher aux Juifs des manigances à la faveur de la nuit. Cela n'en est pas moins*

offensant ! Une offense de plus, et pourtant je répondrais présent si l'Allemagne avait besoin de moi. Je considère malgré tout que le pays est dans son bon droit. »

Il en arrive à trouver de temps en temps « *mesurés* » et « *sensés* » les discours du Führer : « *Il y a toujours quelque chose d'entraînant lorsqu'on l'entend parler ainsi* ». Le 4 juin 1940, il note que ses sympathies dans le conflit vont encore à l'Allemagne, qui se bat, pense-t-il, pour son espace vital. Mais il prévoit que la guerre sera impitoyable : « *Les Anglais ne se laisseront pas déposséder si facilement de l'hégémonie mondiale.* » L'année précédant sa déportation, il écrit (le 30 mai 1940) qu'il lit *Mein Kampf* : « *C'est un livre auquel il convient impérativement de s'intéresser. Sur beaucoup de points, il me semble ne pas avoir tort dans sa caractérisation du judaïsme.* »

Sa dernière année, Willy Cohn la passera dans les archives diocésaines. On le laissera aussi travailler à son histoire des Juifs de Silésie dans les archives de la cathédrale, malgré le port de l'étoile jaune, introduit le 19 septembre 1941. Mais il relève que les gens ont plutôt l'air gêné dans la rue... Trois semaines plus tard, il admettra : « *On dirait que les Allemands se sont fixés en cette période de guerre comme objectif impératif notre extermination.* » Le 17 novembre 1941, il n'achèvera pas la dernière phrase de son journal. Expulsés de leur logement et déportés, Willy Cohn et sa famille disparaîtront à jamais.

Éditer un tel témoignage, comme l'a fait l'historien allemand Norbert Conrads, est un acte utile et courageux. Quoiqu'il puisse en bien des endroits choquer aujourd'hui, il a le mérite de remettre en mémoire cette part du judaïsme allemand que les événements tendraient à nous faire oublier. L'écrivain exilé [Erich Maria Remarque](#), à qui on demandait un jour s'il aimait encore l'Allemagne, aurait répondu : « *Pourquoi ? Je ne suis pas un Juif !* »

1. **Le philologue Victor Klemperer survécut sous le III^e Reich, grâce à son mariage avec une « Aryenne » et, lui aussi diariste impénitent, il se consacra dans son journal à l'étude de la contamination de l'Allemand par le langage nazi. Intitulée *Lingua Tertii Imperii – LTI* (langue du III^e Reich) –, cette étude fut publiée dès 1946 en zone d'occupation soviétique (Allemagne orientale et future RDA).**

Faire de l'histoire, curieux métier

Dans la continuité de ses travaux consacrés au concept de génération, Jean-François Sirinelli dirige avec Yann Potin un ouvrage collectif immense, à l'ambition formidable : réécrire l'histoire des historiennes et des historiens français à l'aune de l'angle générationnel, en mêlant aux énoncés savants plus classiques une anthologie abondante d'ego-histoires. Générations historiennes célèbre le métier d'historien, mais invite aussi à interroger ses cadres institutionnels et historiques, mettant en lumière les possibilités critiques du discours historien.

par Pierre Tenne

Yann Potin et Jean-François Sirinelli (dir.)
Générations historiennes. XIX^e-XXI^e siècle
 CNRS Éditions, 800 p., 29 €

Soit cinquante-huit historiennes et historiens à qui l'on demande de concevoir ensemble une nouvelle histoire de l'histoire du point de vue du concept si complexe de génération. Leur travail, *Générations historiennes*, pose une question simple : que se passe-t-il dès lors qu'on impose un angle à notre regard ? Le relatif arbitraire de la démarche fait-il émerger une nouvelle histoire tue par les précédents ouvrages plus classiques [1] ? Ou peut-être déforme-t-il inutilement un récit historique déjà établi et qui n'avait nul besoin d'une telle reprise ?

Cette entreprise collective ambitieuse fait face à une difficulté d'ampleur, bien comprise par Yann Potin et Jean-François Sirinelli, qui rappellent les potentielles limites du livre et de son approche dès l'introduction : notamment l'arbitraire des découpages générationnels et le manque de cohérence des rapprochements qu'ils induisent. À leur crédit, la construction de l'ouvrage en trois parties rend largement compte de ces obstacles, grâce à une polyphonie savamment orchestrée des plumes et des voix. Grâce aussi et surtout à l'équilibre entre écriture intime (ego-histoires) et contributions plus classiquement chronologiques et thématiques. La deuxième partie, laissant librement la parole à des ego-histoires d'historiens et d'historiennes né.e.s entre 1942 et 1983, contribue à faire de l'ouvrage moins une synthèse exclusivement universitaire consacrée à l'historiographie qu'un concert d'intimités historiennes

parlant d'elles-mêmes, disant assez l'impossibilité de circonscrire ces deux siècles de générations en un fil univoque d'événements. En laissant la parole à tant d'auteurs, *Générations historiennes* réussit le tour de force de mettre en forme, en forme vivante, l'historicité problématique d'une corporation qui, avant cet ouvrage, ne s'était jamais donnée à lire d'une façon si unie.

L'ancrage collectif de ce projet démesuré est ainsi sa première force et fait du livre un témoignage important sur la question souvent peu accessible de la perception qu'ont les historiennes et les historiens de leur métier, de leurs pratiques, de leurs institutions et de leurs histoires. Au-delà du caractère inédit d'une telle démarche, l'angle générationnel trouve peu à peu sa pertinence, notamment par l'obligation qu'il impose aux auteurs de sortir des sillons canoniques tracés par les précédentes historiographies. L'exemple particulièrement saillant de la séparation générationnelle entre Lucien Febvre et Marc Bloch, nés respectivement en 1878 et 1886, mène *Générations historiennes* à ne pouvoir traiter d'un seul bloc chronologique l'apparition des Annales, mettant au contraire l'accent sur les temps relativement disjoints des carrières de leurs deux fondateurs.

L'impossibilité de traiter d'un bloc les Annales invite à une contextualisation éloquentes de la révolution scientifique qu'elles ont constituée, ici analysée dans un récit qui nuance son impact immédiat et sa postérité, faisant apparaître plutôt la permanence des écoles méthodiques et positivistes dans l'écriture de l'histoire au XX^e siècle. L'arbitraire des séparations générationnelles en décennies grossières (une décennie représentant une génération) apparaît dès lors moins comme un trucage artificiel des chronologies que comme

FAIRE DE L'HISTOIRE, CURIEUX MÉTIER

une contrainte quasi oulipienne, obligeant à une réinvention souvent inédite des déroulements temporels. De la même manière, les ego-histoires organisées par date de naissance des rédacteurs et rédactrices font émerger des éléments communs – tels les embûches rencontrées par plusieurs générations d'historiennes qui, confrontées à un milieu très masculin, formalisèrent ou non le genre comme objet d'histoire ([Claude Gauvard](#), [Élisabeth Crouzet-Pavan](#), Michelle Zancarini-Fournel, Bibia Pavard).

Cette compilation d'ego-histoires fait également naître de stimulantes divergences. Si l'un accentue l'histoire intime et partagée de lectures historiennes ([Roger Chartier](#)), l'autre relie sa biographie aux événements politiques et culturels de sa « *génération d'après* » Mai 68 ([Philippe Artières](#)) ; et lorsque [Antoine Lilti](#) insiste sur l'élargissement qu'il vécut des curiosités d'historiens, Vincent Milliot préfère s'attarder sur les renouveaux de l'histoire sociale. En faisant pénétrer dans l'atelier et les consciences des universitaires, *Génération historiennes* fournit un témoignage évident de la pluralité des voix et des démarches qui produit le récit scientifique du passé comme un tout cohérent, malgré tant de disparités. Car derrière les grands mouvements théoriques et les jeux institutionnels, affleure une intimité vécue du métier d'historien.ne qui est d'abord affaire concrète, comme le rappelle l'insistance récurrente sur l'apparition d'internet et des ordinateurs dans le travail historique et ses importantes conséquences. Les hasards des rencontres et des opportunités professionnelles rappellent aussi la matérialité banale dans laquelle vivent historiens et historiennes, avec ou contre les institutions dont ils et elles dépendent.

Cette collection de témoignages et de travaux souffre bien évidemment d'angles morts et de choix éditoriaux qui pourront susciter de nombreuses critiques, bien secondaires au regard de l'objectif pleinement atteint d'un ouvrage qui se veut humblement novateur et parvient à faire jouer à tant de contributeurs différents d'étonnantes règles du jeu. Ainsi de la borne inférieure de la chronologie choisie, peu explicitée dans l'introduction, et qui suggère une émancipation arbitraire des héritages monarchique et ecclésiastique de l'Ancien Régime, peu rappelés dans l'ouvrage. Au registre des anecdotes éloquentes, la non-mention du caractère exclusivement français de ces générations historiennes souligne as-

sez le legs encore pesant de ces siècles passés où l'histoire française se pensait comme universellement avant-gardiste – legs par ailleurs déconstruit dans de nombreuses contributions du livre. Ces remarques ne permettent évidemment pas d'invalider le projet dans son ensemble, mais invitent à des lectures possibles de l'ouvrage plus stimulantes pour qui n'est pas engagé dans des études avancées d'histoire et ne constitue donc pas la « cible » privilégiée d'une telle anthologie, d'approche complexe pour un lectorat moins averti.

Moins anecdotique est la confrontation entre les premiers chapitres retraçant les générations passées sous la plume d'historiennes et d'historiens d'aujourd'hui et les ego-histoires qui leur succèdent. Malgré la diversité des approches, la présentation des générations séparant la Révolution française des baby-boomers témoigne du rôle impérieux que jouèrent logiquement les institutions étatiques dans la construction de la corporation, au point que de nombreux passages peuvent se lire autant comme une histoire des départements universitaires et de certaines écoles (écoles françaises de Rome et d'Athènes, écoles normales supérieures, école des Chartes) que comme une histoire des historiens. Certains auteurs le confessent d'ailleurs en montrant la difficulté croissante d'intégrer dans leur définition de l'historien d'autres mondes sociaux, si ce n'est comme pendant négatif du champ universitaire : ainsi de l'enseignement secondaire, apparaissant pour les historiennes de la première moitié du XX^e siècle comme un mouvoir où leurs carrières vont s'éteindre du fait du poids de la domination masculine sur l'enseignement supérieur.

Cette professionnalisation du métier d'historien est évidemment parallèle à celle que connaît l'ensemble des disciplines littéraires au cours de la même période. Mais *Génération historiennes* permet de mesurer l'intensité singulière du processus pour la science historique, en faisant notamment émerger par l'écriture chorale un imaginaire professionnel souvent laissé dans l'ombre. Les affinités électives entre la discipline et le développement de l'État contemporain tend, à travers ce prisme générationnel, à confirmer une forte dimension « officielle » et républicaine du discours historique. Les ego-histoires peuvent redoubler cette impression de lecture en ce qu'elles montrent le poids immense des sociabilités professionnelles, indissociables des parcours intellectuels, dans les biographies de chacun et



Marc Ferro (né en 1924)
© Jean-Luc Bertini

FAIRE DE L'HISTOIRE, CURIEUX MÉTIER

chacune – qui n'en restent pas moins de beaux témoignages de parcours intellectuels libres.

Cette fusion des biographies avec les institutions que les historiens animent et qui les dirigent (ou réciproquement) n'est nulle part plus visible que dans la place centrale donnée pour chaque génération à l'agrégation, y compris lorsqu'elle n'existait pas ou se trouvait suspendue. Le poids donné au concours donne une clef de compréhension de cette histoire des historiens que des ouvrages plus classiques taisent souvent. Imagine-t-on une histoire des musiciens qui soit d'abord celle des concours de conservatoires ? Les générations successives de philosophes ou de littéraires peuvent-elles se raconter avec ce même primat du *cursus honorum* qui gommerait les parcours plus atypiques qui surent régénérer ces disciplines (Barthes, Debord, et tant d'autres) ? Le métier d'historien, dont le terrain principal réside dans des archives tenues elles aussi par l'administration d'État, apparaît bien plus polarisé par ses propres institutions que d'autres domaines intellectuels, malgré des liens privilégiés et de longue haleine avec les mondes politique et journalistique, liens bien rappelés dans le livre.

On pourrait y trouver une confirmation d'une digression de Pierre Bourdieu dans son cours au Collège de France *Sur l'État*, qui voyait dans l'État l'impensable et l'impensé des historiennes et des historiens. Mais *Généralisations historiennes* ouvre cette perspective institutionnelle, en don-

nant les moyens de ne pas se limiter à un simple jugement de valeur sur cette organisation de l'écriture de l'histoire. En premier lieu par l'attachement à la subjectivité de chaque chapitre, qui rappelle en creux que, malgré la profusion d'auteur.e.s, d'autres n'ont pas été convoqués qui auraient pu nuancer ce tableau.

D'autre part, le livre parvient à objectiver la profondeur qui réside dans ces parcours partageant un même imaginaire universitaire et intellectuel fortement encadré, en dessinant, génération après génération, la construction d'une méthode intellectuelle collective qui parvient à une rare rigueur critique et épistémologique. De ce point de vue, *Généralisations historiennes* met en forme, consciemment ou non, les impensés du curieux métier d'historien tout en revitalisant ses possibles. Une telle célébration de l'écriture du passé, engagée dans son temps, mènera certainement de nombreuses générations nouvelles à puiser dans cet ouvrage la compréhension de celles et ceux qui font l'histoire.

1. Le livre de Christian Delacroix, François Dosse et Patrick Garcia, *Les courants historiques en France (XIX^e-XX^e siècle)* (Armand Colin, 1999) était la plus récente entreprise historiographique comparable à *Généralisations historiennes* par son ambition et son ampleur. Il a été suivi d'un manuel quelques années plus tard, *Historiographies. Concepts et débats*.

Un atlas des langues

Jean Sellier est auteur, ou coauteur avec André Sellier, de sept atlas des peuples du monde. Il reprend ici la formule en l'appliquant au plus grand nombre des 6 000 langues parlées sur la planète. Il ne s'attache pas à décrire leur fonctionnement, leur lexique ou leur grammaire. L'objectif de cette Histoire des langues et des peuples qui les parlent est de reconstituer le contexte de leur apparition, s'il est connu, et de leur évolution.

par **Élisabeth Chamblain**

Jean Sellier

Une histoire des langues

et des peuples qui les parlent

La Découverte, 600 p., 32 €

L'ouvrage de Jean Sellier, de près de 600 pages, très clair, est organisé selon deux axes, l'un historique, l'autre géographique. L'axe historique est composé de trois parties : « Avant l'écriture », « Avant l'imprimerie », « Les langues modernes ». Dans chacune de ces parties, une exploration des divers continents. Des encadrés stimulent notre curiosité. Des cartes et des tableaux aident à saisir l'état actuel des connaissances.

Ce livre est à butiner avec gourmandise pour tous les amoureux des langues et des gens qui les parlent, sans être des spécialistes de linguistique pour autant. Est laissée de côté la question de l'origine des langues, impossible à traiter. En revanche, sont exposés de façon simple et éclairante les débats qui opposent les scientifiques sur les familles de langues. Et l'un des nombreux tableaux de l'ouvrage récapitule toutes celles que l'on peut répertorier en 2015.

On apprend par exemple que la famille la plus diversifiée est la nigéro-congolaise qui comprend 1 524 langues et 450 millions de locuteurs en Afrique, suivie par la famille austronésienne qui comprend 1 222 langues et 325 millions de locuteurs en Asie du Sud-Est insulaire et en Océanie. L'histoire de la classification des langues va de pair avec celle de la notion de race entre 1850 et 1950. Celle-ci affecte la conception de l'indo-européen mais aussi la classification des langues du nord et du nord-est de l'Afrique. Sont mis en avant le travail acharné et le courage académique de nombreux linguistes qui font avancer les

connaissances en osant mettre en cause l'idéologie et la doxa régnantes.

Les résultats les plus récents des recherches en génétique des populations, principalement fondées sur l'analyse de l'ADN, sont utilisés par les linguistes. Ainsi a-t-on abouti à la conclusion que « *les Malgaches descendaient d'un petit groupe (dont une trentaine de femmes) débarqué au VIII^{ème} siècle, accidentellement, semble-t-il. Quant à l'origine géographique de ce groupe, c'est la linguistique qui en témoigne : le malgache s'apparente aux langues barito, aujourd'hui parlées dans le sud-est de Bornéo.* » En revanche, rien de nouveau ou de concluant sur l'origine du basque.

Il est expliqué que la datation des premières écritures dépend de ce que l'on entend par écriture : mots ou phrases. De même, si l'on peut s'accorder sur le fait que l'alphabet est apparu au sein de populations de langues sémitiques du Nord-Ouest, au II^e millénaire avant notre ère, cela ne dispense pas de s'interroger sur l'absence de notation des voyelles.

Le coréen et le japonais sont-ils parents ? Pourquoi les écoliers finlandais ont-ils moins de problèmes d'orthographe lexicale que ceux d'autres pays européens ? Avez-vous entendu parler des championnats de bertsolarisme qui ont lieu tous les quatre ans dans le Pays basque espagnol ? Les langues à tons, présentes non seulement en Asie mais aussi en Afrique et au Mexique, sont-elles plus anciennes que les autres ? Quelle est la différence entre l'hindi et l'ourdou ? En quelle langue s'exprimait publiquement Evo Morales, premier président « indigène » de Bolivie ? Que saisissent les Chinois sur le clavier de leur ordinateur ? En piochant, au hasard ou avec détermination dans cet ouvrage, le lecteur pourra trouver des réponses à ses questions mais aussi trouver matière à en formuler de nouvelles.

La religion kantienne

Une édition de poche nous offre une traduction rigoureuse et une annotation méticuleuse (703 notes !) d'un des textes tardifs de Kant les plus fameux. Allons, le XXI^e siècle ne commence pas si mal. Mais pourquoi le fils d'une mère piétiste qui, au sortir de l'enfance, ne met plus jamais les pieds dans un temple, décide-t-il de se lancer dans un projet aussi délicat depuis la mort de Frédéric II ? C'est que, outre l'environnement politique prussien et européen, la religion appartient de plein droit à la philosophie. Celle-ci se pose trois questions essentielles : que puis-je savoir ? (métaphysique) ; que dois-je faire ? (morale) ; que m'est-il permis d'espérer ? (religion). Elles se réunissent en une seule : qu'est-ce que l'homme ? (anthropologie).

par Jean Goldzink

Emmanuel Kant

La religion comprise dans les limites de la seule raison

Trad. de l'allemand et présenté

par Jean-Pierre Fussler

GF Flammarion, 528 p., 12,50 €

Il s'agit par conséquent de réfléchir sur « *l'union possible de la religion avec la raison pratique la plus pure* » (lettre de Kant). En effet, le « *mal radical* » lié à une nature humaine finie engage la liberté et embrasse à plein la politique. Les récits religieux symbolisent à leur manière la difficulté de la liberté, c'est-à-dire présentent de façon indirecte mais parlante, pour une humanité à la fois raisonnable et sensible, le devoir d'une lutte éthique collective contre le mal.

Il en découle que, désormais, « *l'éthique est l'essence rationnelle de la religion* » (Fussler), à travers la Conscience, qui renvoie à Dieu, entendu analogiquement, dit Kant, comme « *législateur de tous les êtres raisonnables du monde* ». Cet « *être saint, différent de nous-mêmes* » mais intimement présent en nous, n'exige pas du tout l'obéissance à des ordres absolus et arbitraires. Il faut refuser une morale théologique, un catéchisme religieux. Au demeurant, la loi morale s'impose à Dieu. Bref, « *Dieu est la raison éthico-pratique se donnant elle-même la loi* ». Pas de morale sans « *liberté transcendante qui est autonomie et autocratie* ». Par conséquent, « *il n'est pas impossible d'envisager une religion sans Dieu* » [1].

Dans ces conditions, une éducation morale devient nécessaire, pour rendre effectivement *pratique* un devoir de vertu pourtant présent en toute conscience humaine, en tant qu'ensemble d'obligations envers soi-même et autrui (et non pas envers Dieu). Mais cette présence n'équivaut pas à un inné, elle appelle lutte et éclaircissement : « *libre je suis, car je dois être, donc je pense* ». On bute alors sur un « *mystère* » : « *La raison, en tant que théorique (spéculative), ne peut pas ressaisir le fondement de son usage pratique constitutif en tant que raison pure.* » [2] Il importe donc de toucher le cœur, pour rendre « *joyeux* » l'accomplissement du devoir moral, sans verser dans « *l'effusion et la mollesse* » sentimentales. Ces dernières, typiques du courant de la sensibilité préromantique, favorisent en effet des élans fugaces et confus, au lieu de tremper le caractère.

Le philosophe ne doit pas non plus lire la Bible d'un autre point de vue que rationnel, éthique ; donc, non d'un point de vue littéral ni même historique (il n'y a pas lieu de chercher ce que pensaient et visaient les rédacteurs, etc.).

Les complexes rapports entre Raison (pure et pratique), Conscience, Affects, Liberté, Volonté, Éducation, Dieu (comme concept régulateur d'une religion universalisable car issue « *de la seule raison* » en lutte avec le Mal), Religions positives (figures messianiques, textes divinisés, symboles, rites sacralisés, catéchismes moraux obligatoires), ne sauraient esquiver la question cruciale des relations État-religion, d'une actualité brûlante après les révolutions américaine et

LA RELIGION KANTIENNE

française, les textes retentissants de Bayle, Locke, Voltaire, Rousseau.

La finalité suprême est de fonder « *un Royaume de Dieu sur terre* », une « *société éthico-civile* » (et pas seulement « *juridico-civile* ») marquée par la paix perpétuelle. Cela ne peut advenir que par une réforme permanente des diverses *confessions*, à dépasser au profit de la seule religion vraie, de nature nécessairement éthique, donc rationnelle, donc à terme universelle. À défaut de se débarrasser de la *superstition*, de l'*exaltation*, du *fétichisme*, du *cléricalisme*, les meilleures intentions ecclésiales débouchent sur le « *mal radical* » qu'elles prétendent combattre. Le « *despotisme clérical* » vise, en Europe comme ailleurs, la domination sur l'espace privé et public, en vue d'installer un esprit de servilité. La réflexion rationnelle sur les religions historiques comme figures imparfaites et même vicieuses de la loi morale implique donc une réformation parallèle des États militarisés et visant bien d'autres fins que morales.

Comme le dit Fussler dans sa conclusion : « *La religion vraie est l'éthique elle-même, mais pensée en intégrant une dimension tragique, puisque le caractère insondable du mal radical est en même temps ce qui permet d'espérer la régénération de la liberté.* »

Quels apports cette magistrale édition peut-elle nous fournir dans le « débat » qui fait rage sur la *laïcité* franco-républicaine ; l'*intégration* des populations expatriées par la bonne volonté du patronat d'après-guerre, les guerres civiles et la pauvreté ; le voile ; l'islamisme ; nos *racines* judéo-chrétiennes en péril, etc. ? Il n'appartenait pas à Fussler d'en parler, et cela dépasserait ce compte rendu. Je me contente de quelques observations préalables.

1/ Judaïsme, christianisme, islam sont, jusqu'à de prochaines fouilles archéologiques, trois religions moyen-orientales. Il paraît par conséquent logique que la plus jeune rejoigne ses sœurs aînées. C'est tout bonnement un regroupement familial, interrompu avec quelque brusquerie en 1492.

2/ Le catholicisme a mis 400 ans, entre Luther et Vatican II, pour reconnaître la liberté de conscience. Nos divers médiologues effarés pourraient accorder un peu de temps aux prêcheurs



Emmanuel Kant par Gottlieb Doebler (1791)

musulmans atteints, comme dit Kant, de *Schwärmerei* (exaltation).

3/ Il y a certes un islamisme politique, tout comme un christianisme et un judaïsme politiques. Les religions ne peuvent se circonscrire dans l'isoloir étanche de la sphère privée.

4/ Le confinement supposé oriental des femmes a accompagné la démocratie athénienne avant la chrétienté (près de 200 000 femmes en couvent à la fin de l'Ancien Régime).

5/ Combien de paysannes et de vieilles dames non voilées il y a encore quelques décennies, dans notre douce France ?

6/ Il s'est néanmoins produit sous nos yeux une émouvante nouveauté. La droite s'est découvert, après 200 ans, une âme de missionnaire laïque. Est-il permis de l'inviter, comme le souhaite Kant, à un austère mais salutaire examen de conscience ?

1. Les deux dernières citations sont extraites du texte de Jean-Pierre Fussler.
2. *Id.*

La démocratie sans électeurs

Publier un « plaidoyer pour l'abstention » pourrait paraître un peu baroque, les urnes étant de plus en plus vides. On ne tire pas sur une ambulance ? « Allez, juste une rafale », aimait à dire Desproges... Et pourtant, l'opuscule du politologue anarchiste Francis Dupuis-Deri reste utile lorsqu'il se penche sur les motivations de cette curieuse espèce : les électeurs. Quant à ceux qui préfèrent encore rire des naufrages du suffrage universel, Le grand cirque électoral de Zvonimir Novak les ravira, ce beau livre retraçant en images cent cinquante ans de propagande politique française.

par Ulysse Baratin

Francis Dupuis-Deri

Nous n'irons plus aux urnes.

Plaidoyer pour l'abstention

Lux, 192 p., 12 €

Zvonimir Novak

Le grand cirque électoral.

Une histoire visuelle des élections et de leurs contestations

L'Échappée, 240 p., 29 €

En 2002, 35,6 %, en 2007, 40 %, en 2012, 44,6 %, en 2017, 57,3 %. Belle croissance de l'abstention aux élections législatives françaises. Quoique moindre, une même dynamique s'observe pour la présidentielle. *Nous n'irons plus aux urnes* salue et encourage le phénomène. Brévinaire abstentionniste d'un style vif et militant, fragmenté en une myriade de paragraphes et étayé sur des sources universitaires, le propos permet de faire le tour de la question.

S'il est paradoxal de plaider pour une abstention qui se porte déjà bien, on peut s'accorder sur l'analyse des facteurs politiques conduisant à refuser de voter. Le fait d'abord que, dans les démocraties libérales occidentales, le pouvoir soit de plus en plus déséquilibré en faveur de l'exécutif. De même, depuis les années 1970-1980, les clivages s'estompent entre partis sociaux-démocrates et conservateurs. Sans compter les multiples renoncements (ou trahisons) des uns et des autres. Dupuis-Deri réserve enfin de bonnes flèches au sidérant manque de représentativité des divers parlements à travers le monde. Diffi-

cile de lui donner tort au vu de ces assemblées de notables masculins. Il en appelle enfin à délaisser les « illusions » électoralistes pour consacrer nos « efforts » à des luttes autogestionnaires qui n'attendraient rien de l'État : « *Formuler des demandes limite l'imaginaire socio-politique.* »

Ramassant le flambeau de Rousseau, Dupuis-Deri s'en prend au principe même de la représentation et cloue au pilori le « fétichisme » du vote, tout en claironnant que « *la démocratie ne peut être que directe* ». La critique du manque de représentativité des assemblées alterne donc avec une remise en cause du principe de représentation lui-même. De manière problématique, l'auteur juxtapose ces deux niveaux qui n'ont pourtant rien à voir, les groupes minoritaires réclamant précisément plus de représentation. Quant au défaut de représentativité d'une assemblée, il n'a rien d'inéluctable. À preuve l'Inde et son système de *reservations* grâce auquel siègent au Parlement des députés issus de basses castes. De ce type de réformes, Dupuis-Deri ne touche mot.

Surtout, les abstentionnistes apparaissent ici comme essentiellement motivés par leur dégoût du jeu électoral. La sociologie tend pourtant à montrer que le gros de l'abstention tient moins à des motifs idéologiques qu'à des raisons culturelles, sociales, voire géographiques. À rebours de cette conception, Dupuis-Deri résume l'ensemble de l'abstention à une abstention politique. Comme si le vote était une « mauvaise » manière de canaliser un désir d'engagement préexistant. Ce schématisme saute aux yeux : s'abstenir de voter n'entraîne pas une adhésion à la première organisation libertaire venue, ou à telle ou telle

LA DÉMOCRATIE SANS ÉLECTEURS

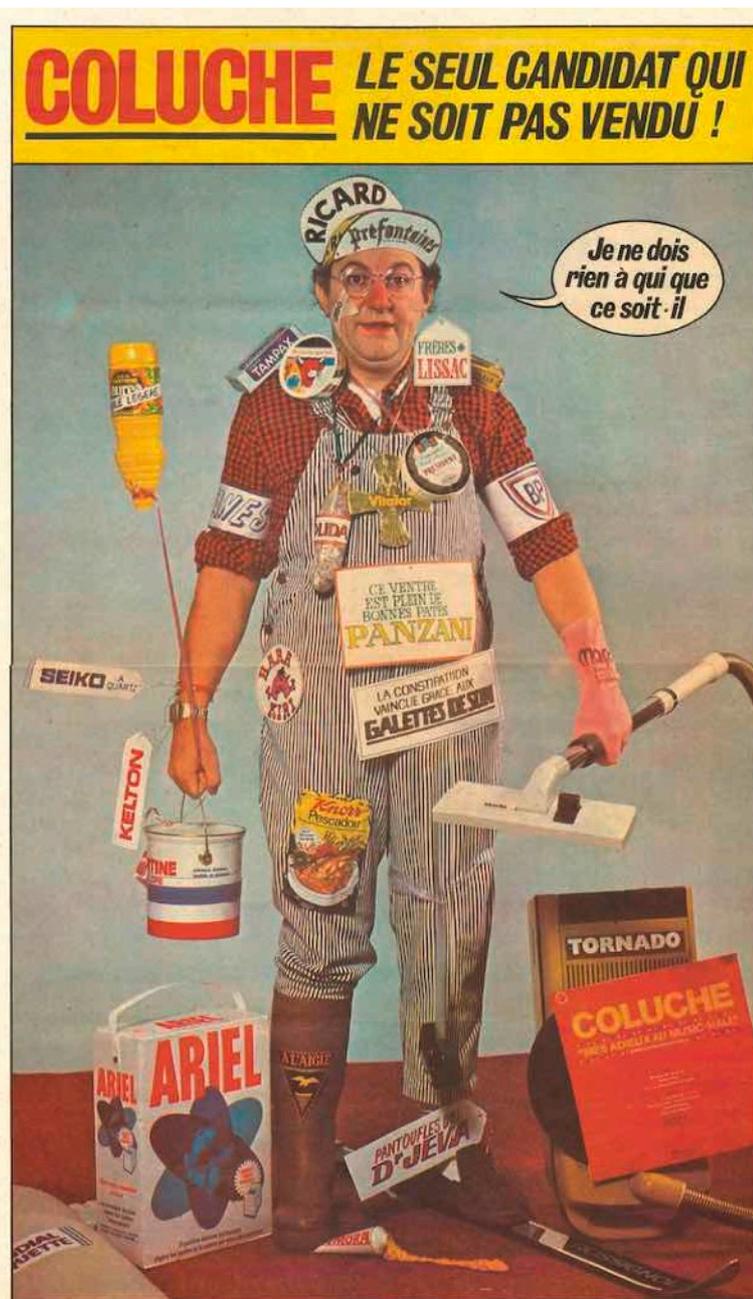
lutte catégorielle. La désarticulation des sociabilités ouvrières, la montée du chômage au cours des trente dernières années et l'instauration d'une précarité de masse sont autant de facteurs qui ont éloigné de la politique une partie croissante des classes populaires européennes et nord-américaines. La politisation, fût-elle anarchiste, est le produit d'une culture et d'une sociabilité qui manquent aujourd'hui.

Dupuis-Deri le reconnaît d'ailleurs à demi-mot. Étude à l'appui, il rappelle que seul un tiers des abstentionnistes participent à la vie associative, syndicale ou partisane non électoraliste. L'écrasante majorité des abstentionnistes s'abstient, non pas seulement du vote, mais de la politique en général. Et ce n'est pas en s'abstenant qu'on se politise, contrairement à ce que suggère l'auteur. La lucidité exige de reconnaître que toute politique, même anti-institutionnelle, paraît soit inutile soit ésotérique à une part croissante de citoyens.

Mais encore faudrait-il déterminer de quels citoyens on parle. À en croire la sociologie électorale française et états-unienne, les abstentionnistes proviennent majoritairement des classes populaires. Ce fait est évoqué à de si nombreuses reprises qu'on se permettra de se pencher sur le titre : *Nous n'irons plus aux urnes*. Ce « nous » ne saurait être les classes populaires, elles vont déjà de moins en moins aux urnes. Étant donné le tropisme idéologique de l'ouvrage, ce « nous » ne vise pas non plus les possédants.

Par déduction, « nous » désigne donc ces classes moyennes sans capital autre que scolaire. Cette fraction de la population a encore tendance à voter, et plutôt « à gauche ». L'inciter à se détourner des élections revient par construction à abandonner l'intégralité du champ électoral aux partis libéraux et conservateurs. Une telle stratégie pourrait s'avérer concluante si elle s'accompagnait de l'élaboration d'institutions indépendantes de l'État. Les expériences du mouvement des Places, de Nuit debout ou des Gilets jaunes montrent la fécondité mais aussi la terrible précarité de cette perspective.

Tout cela pouvant susciter une certaine morosité, pourquoi ne pas décaler le point de vue en se plongeant dans *Le grand cirque électoral* ? Complémentaire du livre de Dupuis-Deri, cet ouvrage fait montre de la même verve et a le même objet :



Affichette, Charlie Hebdo (1980)

les errances de notre jeu électoral. Elles se retrouvent à l'honneur, mais sous l'angle plaisant, voire très drôle, des images. Nostalgiques des ringardissimes photos du RPR des années 1980 ou amateurs des tracts de la Fédération anarchiste, ce livre s'adresse à vous. Sans rechercher la rigueur universitaire, l'ensemble retrace l'histoire des affiches électorales et abstentionnistes, de 1848 à nos jours.

Les inventions graphiques changent au fil du temps, les promesses un peu moins. Le contraste est fort entre la permanence de la propagande et la variété des codes visuels. De l'austérité collet monté de la III^e République à la décontraction



LA DÉMOCRATIE SANS ÉLECTEURS

cool de nos agences de communication contemporaines, il s'agit toujours de capter l'attention et de susciter la confiance. Après près de deux siècles de suffrage universel, le prosélytisme politique repose toujours sur une même activation de signaux. L'affiche vantant la victoire de Louis-Napoléon Bonaparte en 1848 inaugurerait une longue lignée ! Trônant sur un étalon à la virilité affirmée, le président tient bon les rênes et salue le peuple tandis qu'à l'arrière-plan se découpe la colonne Vendôme coiffée de l'oncle.

À la pauvreté navrante de cette iconographie répond la photographie officielle de l'actuel président français, agrippé à son élyséen bureau, faute de cheval, *Mémoires* gaulliens bien en évi-

Affiche du Centre d'information civique, élections présidentielles de 1981

dence... Soyons juste, la continuité vaut pour les campagnes abstentionnistes, de Daumier à *L'Assiette au beurre* jusqu'aux détournements contemporains. Elles finissent par recycler les mêmes mots d'ordre d'un siècle à l'autre ! La violence de cette imagerie se révèle inventive et emprunte souvent aux avant-gardes artistiques. De cette porosité, retenons par exemple la représentation d'une urne sous laquelle figure en écriture magritienne : « *Ceci n'est pas la démocratie* ». Nowak excelle surtout dans le sarcasme quand il déniche les plus grotesques des affiches électorales. Épopée du laid, son livre devient involontairement plus convaincant que les plus sophistiquées des théories abstentionnistes.

Manifestants ou émeutiers ?

Dans Le vertige de l'émeute, Romain Hüet, chercheur en sciences de la communication, témoigne de son immersion dans les « cortèges de tête » des manifestations en France. Ce court ouvrage, qui s'inscrit dans le sillage des nombreuses parutions consacrées au mouvement des Gilets jaunes, est annoncé comme une partie d'un travail plus général sur la violence. Romain Hüet s'intéresse d'abord à la figure de « l'émeutier », à son corps et à ses sensations.

par Jeanne Bacharach

Romain Hüet

Le vertige de l'émeute.

Des Zad aux Gilets jaunes

PUF, 176 p., 14 €

« *Qu'est-ce que la violence émeutière ? Que savons-nous de sa phénoménalité ?* » : Romain Hüet tente de répondre à ces questions à partir de sa propre expérience, d'abord au sein de brigades rebelles syriennes entre 2012 et 2018, puis dans les manifestations en France entre 2012 et 2019 contre la loi Travail, le « Parcoursup », avec les Gilets jaunes ou les zadistes de Notre-Dame-des-Landes.

Tissé pour l'essentiel de notes de son journal de terrain français, d'analyses sur le vif qui répondent à un « *sentiment d'urgence* » et empruntent à la fois à la phénoménologie, à l'ethnographie, à la sociologie et à la psychanalyse, *Le vertige de l'émeute* tente par cette hybridité assumée et cette spontanéité revendiquée de « *faire sentir* » la complexité et le caractère insaisissable de la figure de « l'émeutier », terme employé tout au long de l'ouvrage et qui pose un certain nombre de questions laissées sans réponse. L'essai, écrit à une distance minimale de son objet, les manifestations des Gilets jaunes étant toujours en cours, parvient cependant à transmettre les sensations et les émotions de l'émeute, le « vertige » éprouvé au creux des corps, au plus fort d'instant précis, situés dans un espace-temps bouleversé.

Romain Hüet n'hésite pas à transmettre des détails et à découper les scènes pour les analyser au plus près. Dans les notes de son journal, qui ne donne que quelques bribes de paroles des mani-

festants, il décrit par exemple avec précision les cagoules et masques qui recouvrent les corps, mais aussi la dimension théâtrale du moment où l'on se change, avant la formation de l'émeute. Les termes de « *travestissement* », de « *fiction* » ou de « *petite scène* », empruntés à Jacques Rancière, ouvrent de nouvelles perspectives d'analyse de ces moments pensés comme « *crystallisation d'intensités* ». Ils ne sont pas tant analysés comme le signe d'une faible politisation des actes dits émeutiers, mais apparaissent comme nécessaires afin de « *produire un corps opaque et résonnant, c'est-à-dire capable d'incorporer collectivement la colère et la détermination tout en préservant la capacité d'initiative et la puissance d'action* ». L'émeute apparaît ainsi, d'abord, comme une expérience corporelle du politique.

Loin des fantasmes suscités par certaines analyses médiatiques hâtives et enclines à provoquer l'effroi, Romain Hüet dédramatise l'émeute, dont il souligne la dimension périphérique : « *Elle n'est d'ailleurs aucunement la "scène" principale du politique. Elle est plutôt son bord en même temps qu'elle constitue son débordement* ». Dépouillant ainsi les imaginaires préconçus sur ces « *professionnels du débordement* » (terme rappelé à dessein par l'auteur), Romain Hüet souligne tout autant la violence que la fragilité et la maladresse des actes commis. Les passages qui décrivent les jeux du chat et de la souris entre manifestants et policiers ou les jets maladroits de pierres et de bouteilles, l'analyse de la place de la poubelle dans la constitution de barricades de fortune, sont à cet égard particulièrement éloquentes. Les scènes décrites sont ainsi toutes animées par une tension entre force et faiblesse que le terme de « vertige » (emprunté notamment à l'ouvrage d'Hervé Mazurel, *Vertiges de la guerre*, 2013) exprime avec justesse. L'auteur



Lima (2000) © Jean-Luc Bertini

MANIFESTANTS OU ÉMEUTIERS ?

souligne aussi combien, loin de toute sauvagerie, les actes violents s'inscrivent dans une forme de « *domestication de la violence* » et une improvisation savamment organisée. Toutes ces analyses, appuyées sur des exemples précis, permettent à l'auteur de s'affranchir de toute visée morale de légitimation ou de délégitimation de la violence, sujet d'étude sur un second

terrain, la Syrie, mais qu'il ne fait que mentionner, sans faire de comparaison.

On peut pourtant regretter les nombreuses répétitions qui scandent l'ouvrage et qui font perdre au propos son acuité initiale. Elles soulignent aussi une difficulté manifeste de l'auteur à restituer son discours avec rigueur et dans toute sa complexité. Romain Hüet, en prenant pour exemples à la fois

MANIFESTANTS OU ÉMEUTIERS ?

les manifestations contre Parcoursup ou celles des Gilets jaunes, en les associant aux expériences de la ZAD de Notre-Dame-des-Landes, tend à lisser la figure de ceux dont il fait des « émeutiers ». Est-elle tout à fait la même depuis 2012 ? Les manifestants de la loi Travail sont-ils tout à fait assimilables aux Gilets jaunes ? On comprend bien la volonté originale de l'auteur de s'intéresser avant tout aux corps de ces manifestants et à la dimension charnelle de leur geste politique. Mais les corps, les sensations et les chairs sont-ils tous tout à fait les mêmes depuis 2012 et entre tous les groupes sociologiques qui composent les mouvements des participant-e-s aux émeutes ?

Par exemple, si Romain Hüet justifie dans son avant-propos sa difficulté à parler « *d'émeutière* » et de distinguer le genre dans son écriture, on regrette une justification quelque peu hâtive et naïve : « *L'utilisation de l'écriture inclusive aurait été maladroite. Je crois à la grande importance des mots. Mais on ne doit pas s'intéresser aux mots plus qu'aux idées qu'ils expriment. Je n'ai pas voulu donner à croire que cette analyse est genrée* ». La charge sensible de l'émeute est-elle pourtant tout à fait la même pour une femme et pour un homme ? Le mot au féminin aurait sans nul doute permis de saisir davantage l'idée de la complexité de la figure de l'émeutier dans son ensemble et durant les manifestations des Gilets jaunes, par exemple, où les femmes sont sorties en nombre dans la rue. Pourquoi, aussi, ne pas rappeler les travaux consacrés à cette question [1] ?

De même, le choix d'utiliser le terme d'« émeutier » n'est pas neutre d'un point de vue idéologique et historique. Romain Hüet questionne le terme sans souligner le choix d'un mot souvent utilisé dans les médias pour délégitimer les contestations. Se réfère-t-il sinon à une histoire de long terme, dans la lignée des révoltes frumentaires ? Plus gênant encore, la figure du policier contre laquelle les « émeutiers » font « corps » n'est que peu analysée. Romain Hüet souligne bien que ces manifestants s'opposent au pouvoir qu'ils cherchent à « *dépotentialiser* » et « *objectiver* ». Mais la charge sensible de l'émeute n'est-elle pas encore plus intense et vertigineuse depuis la mise au jour de la multiplication des cas de violences policières ? Ne se construit-elle pas avec une plus grande intensité et de manière plus polarisée aujourd'hui contre

la répression policière ? La définition de l'émeute, par sa seule dimension sensible, semble gommer les spécificités sociologiques ou politiques des différentes émeutes survenues en France depuis 2012 et s'avère à certains égards limitée.

Cet impensé du livre va de pair avec l'insistance sur la dimension théâtrale du geste dit « émeutier » qui tend à gommer les cas de blessés graves durant les charges policières. Si l'on comprend que Romain Hüet ne les nie pas, on s'étonne pourtant de ne pas les voir analysés ici, ni même seulement mentionnés, au regard par exemple de l'évocation des sensations d'ivresse éprouvées par les manifestants. La multiplication et la médiatisation de ces blessures graves ont sans nul doute bouleversé le vertige éprouvé par tous et toutes durant les manifestations des Gilets jaunes, où soudain la violence du pouvoir policier s'impose et se réalise dans la durée, au creux des corps et des vies.

L'emploi de certaines expressions (« *émeutier* » au masculin, « *théâtre* », « *simulation* » « *spectacle* ») plutôt que d'autres n'est pas neutre et souligne combien *Le vertige de l'émeute* s'inscrit dans une tendance intellectuelle qui esthétise le geste de soulèvement ou d'émeute, au risque de le vider de sa dimension politique : si l'émeute n'est plus qu'un « *geste absurde* » (titre surprenant de la conclusion), quelles sont les possibilités politiques hors des appareils et des jeux électoraux ? Que reste-t-il aux mouvements sociaux ? L'enquête sur le vif de Romain Hüet les pense avec force dans leur dimension sensible mais ne leur laisse qu'une impasse politique qui ne satisfera pas entièrement celles et ceux qui luttent, en corps ou en mots.

1. On peut penser par exemple au travail des historiennes Fanny Gallot (« *Les femmes Gilets jaunes : révolte de classe, transgression de genre, histoire longue* », *Manuel indocile de sciences sociales. Pour des savoirs résistants*, La Découverte, 2019) et Arlette Farge, « *Évidentes émeutières* », dans Natalie Zemon Davis, Arlette Farge (dir.), *Histoire des femmes XVI^e-XVIII^e siècles*, Plon, vol. III, 1991. Ou encore à l'épisode du podcast de Victoire Tuaille (« *Les Couilles sur la table* », Binge Audio) consacré aux masculinités, « Où sont les casseuses ? », avec la philosophe Elsa Dorlin.

Les humanitaires et la purification ethnique

L'expérience française des Balkans analyse les mobilisations associatives apparues en France et en Belgique après la chute de Ceausescu en Roumanie et le début de la guerre en ex-Yougoslavie. Anne Madelain y questionne notamment l'usage de l'expression « purification ethnique » par leurs acteurs. L'anthropologue Véronique Nahoum-Grappe, qui s'engagea avec ces collectifs pendant le siège de Sarajevo tout en travaillant sur la violence, rappelle les méfaits de la propagande ethniciste ainsi que la richesse sociale du travail humanitaire « de base ».

par Véronique Nahoum-Grappe

Anne Madelain

L'expérience française des Balkans, 1989-1999

Préface de Christophe Prochasson

Presses universitaires François-Rabelais

360 p., 23 €

Après la chute du mur de Berlin, la Roumanie et la Yougoslavie ont été marquées, lors de troubles politiques violents, par une grande incertitude quant à leur récit collectif immédiat, mais aussi par un renouvellement des mobilisations associatives et une reconfiguration du débat entre « humanitaire » et « politique ». Le livre d'Anne Madelain est innovant : il se confronte, depuis la France et secondairement la Belgique, aux séismes historiques qui ont secoué l'ancienne Europe de l'Est entre 1989 et 1999. L'expression usuelle du « nettoyage » ou de la « purification ethnique » (un même verbe en serbo-croate) est ici l'objet d'une critique de fond.

Dès le titre de son livre, la chercheuse choisit avec soin les termes employés, qui deviennent des outils heuristiques. Par exemple, l'emploi du mot « expérience » ne désigne pas une réception collective passive. Il ne mécanise pas non plus les choix d'actions mises en œuvre dans l'urgence, dans une analyse confortablement rétrospective. Ce titre reconnaît que les acteurs expérimentent quelque chose de collectif et d'individuel, comme le démontre la fin de la phrase de Germaine Tillion, mise en exergue : « *il n'est que de vivre pour se convaincre que les événements vécus sont la clé des événements observés* ».

La vaste bibliographie internationale et pluridisciplinaire et les textes choisis permettent à Anne Madelain de contourner la difficulté du sujet : dix ans de mobilisation hétérogène contre la « purification ethnique », mais aussi la distance entre l'histoire géopolitique séculaire des amitiés entre nations, nourries sur plusieurs siècles d'échanges et d'images croisées. Il s'agit là de plus de 300 collectifs, hors Paris, traversant les espaces et les milieux. L'acteur de terrain étant pris en tant que sujet, sa supposée « vision » et sa position, humanitaire ou moraliste, entrent aussi en jeu. Anne Madelain entraîne le lecteur dans une boucle réflexive passionnante, où le savoir géopolitique se conjugue avec des descriptions très précises et l'appui épistémologique, entre autres, de Halbwachs et de Goffman. Il faut aussi noter sa liberté d'interroger les œuvres littéraires, les pratiques touristiques, les films d'époque, dans un choix aléatoire d'exemples contextualisés.

Les pistes ouvertes par *L'expérience française des Balkans* sont une part de ses richesses, et le choix de ses deux terrains – la Roumanie après Ceausescu et la Yougoslavie après Tito – apparaît très pertinent historiquement et juste politiquement. Mais voici une piste que le livre n'a pas travaillée spécifiquement, et qu'il oblige à penser : le lien entre le faux et la cruauté dans la propagande politique.

Un élément majeur de la réception française des événements roumains restera en effet le faux charnier de Timisoara, en 1989 : un amas de corps de femmes et de nourrissons, nus et déchirés, présentés comme des victimes de la Securitate, la redoutable police politique de Ceausescu.

LES HUMANITAIRES ET LA PURIFICATION ETHNIQUE

Cette formidable « *fake news* » en images aura des effets dévastateurs sur la confiance collective envers tout un système d'informations qui lui aussi jouait avec les chiffres de la mortalité. De plus, le traitement expéditif des tyrans a beaucoup troublé la réception française, peu habituée au style « stalinien » de ce vrai-faux procès : de sinistres dictateurs se retrouvaient grossièrement injuriés, expéditivement condamnés et immédiatement exécutés.

Pourtant, la fin du régime – dont les dernières années de tyrannie frôlaient la démence et touchaient à l'absurde absolu dans la vie quotidienne des Roumains – avait vu apparaître d'extraordinaires manifestations d'opposition en faveur de la démocratie. Sorti de Roumanie fin août 1989, le sociologue Mikai Giougiu regardait, en décembre, les courageux cortèges et en traduisait la langue collective aux slogans versifiés : moments d'émotion souvent effacés dans les récits « sérieux », dont l'intensité constituait pourtant une des clés du sens politique de ces manifestations. Les grandes marches à Belgrade en 1988-1989 demandaient elles aussi la démocratie.

Il était assez incompréhensible pour des Français qu'un mensonge politique puisse être construit non pas en masquant et en détournant le sens, dans un choix délibéré du faux, mais au contraire en choisissant la version des faits des opposants, sa surface consensuelle, en l'outrant et en la caricaturant pour en détourner la fin : les Ceausescu, déjà calamiteux, se virent diabolisés ; les méfaits déjà épouvantables de la police politique se virent reconstruits en tortures obscènes sur des corps humains (en fait sortis d'une morgue hospitalière – un tel montage impliquait déjà un mépris absolu de la personne humaine, digne des tortionnaires) ; et la révolution roumaine se vit confisquer sa victoire « *au nom de ce pour quoi elle luttait* », avec comme cadeau théâtral la punition spectaculaire des tyrans. La fraction victorieuse du parti communiste d'État resta en place encore dix ans, en adaptant sa rhétorique à la nouvelle situation.

Ce qu'il y a de troublant rétrospectivement est que ces images d'un charnier où les pires tortures imaginables contre des corps humains étaient faussement exhibées, outrageusement et grossièrement fardées, apparaissent comme un graphe en amont ressemblant dans son style à ce qui al-

lait advenir en Yougoslavie, une criminalité d'une extrême cruauté contre les populations civiles. Par exemple, le ventre féminin exhibé, qui induit des tortures sexuelles, occupait le centre du dessin obscène du faux charnier. Ces pratiques, dont les tout premiers observateurs ont témoigné, ont été largement documentées depuis concernant l'ex-Yougoslavie.

À travers ce mensonge stalinien en images se révélait un pouvoir se saisissant du sens de la révolte collective, qui sans cela allait se dresser contre lui. Il était nécessaire de construire une figure de l'ennemi acceptable, déjà présent dans la culture. Pour cela, il fallut diaboliser et donc rendre terrifiants, ignobles, obscènes, les pires crimes que cet ennemi était censé prévoir et commettre contre, bien sûr, le « peuple », les « nôtres ».

Le lien politique entre le faux et l'esthétique de la cruauté se loge précisément là, dans cette nécessité de l'outrance du mensonge, qui fouille dans l'imaginaire du pire et finit toujours par y trouver les tortures sexuelles et les viols (voir les travaux de Muhamedin Kullashi sur la fabrique de la haine dans la propagande). En 1992, à Belgrade, des dossiers de plaintes de femmes faisaient état d'une augmentation impressionnante des violences conjugales le soir après les informations télévisées – des amis répétaient souvent « *il ne faut pas regarder la télévision, sinon on devient fou* ».

Il se trouve que les « pires crimes » pensables contre l'être humain sont imaginaires en nombre limité, et malgré des variations infinies de contextes. Bien banalement, l'usage politique du sadisme comme style choisit le plus souvent les corps humains les plus vulnérables, ceux de la femme enceinte, des enfants, des nourrissons. La mise en perspective des viols et des tortures sexuelles contre tous les sexes et les âges est le programme quasi obligé d'une propagande qui veut diaboliser l'ennemi en faisant naître peur et haine, douleur et fureur. Le même imaginaire stalinien gorgé de grossièreté et de mépris des personnes dessine ici comme mensonge et organise là comme propagande l'atroce programme pétri de clichés des pires crimes pensables : les crimes de profanation.

Pour l'ethnologue, l'usage politique de la cruauté, ce mensonge d'une propagande qui utilise l'horreur comme preuve, constitue un lien entre les deux terrains d'Anne Madelain qui tient à la



Le grand cimetière de Sarajevo (2005) © Jean-Luc Bertini

LES HUMANITAIRES ET LA PURIFICATION ETHNIQUE

nature de l'agresseur dans les deux cas, maintenant avérée — l'aile droite des partis communistes au pouvoir d'antan, experts en mensonge politique, extrêmement menacés en 1989, prêts à tout pour garder le pouvoir après la chute du Mur. L'usage sophistiqué du mensonge politique outré diabolisant l'ennemi en lui attribuant les pires crimes imaginables se retrouvera dans la propagande de guerre serbe dès 1988 : en 1991, elle servira de modèle pour les pratiques criminelles réelles, sous forme de vengeance mimétique. Citons un des « Goebbels » de Milosevic jamais incriminé, Milorad Vucelic, principal propagandiste en tant que patron de la télévision d'État.

Dans un même mécanisme d'outrance qui restreindra comme peau de chagrin le temps historique et la diversité sociale, les ennemis globaux du peuple serbe, les turcs musulmans, les Oustachi compressés, deviennent coupables des pires crimes imaginables passés et à venir, mis en scène à la télévision, jusqu'à projeter comme imminent le « *génocide du peuple serbe* », expression qui a résonné pendant toute la guerre.

Les crimes de guerre effectifs qui seront commis relèveront du même « style » d'extrême cruauté, et seront mis en pratique en tant que vengeance préventive en miroir. Ce mécanisme se retrouvera en 1994 au Rwanda, dans la propagande du pouvoir hutu génocidaire.

Dans ce contexte historique de propagande, la critique d'Anne Madelain, illustrée par le choix de la photographie d'un masque de tête de mort en couverture (jamais vu lors des manifestations), prend pour objet la formule « purification ethnique » et une idéologie, celle de l'humanitaire moraliste. Son hypothèse porte une grave accusation : « *si donc l'effort d'analyse des observateurs français a pu être authentique, les grilles de lecture qui minimisent la connaissance de la réalité matérielle au profit de visions englobantes et encouragent la prolifération de formules telles que "purification ethnique", ont favorisé en pratique les lectures nationalistes combattues en théorie* ».

On peut se demander d'où venaient ces « grilles de lecture » fallacieuses. De l'inculture du militant de base ? Les collectifs incultes, utilisateurs

LES HUMANITAIRES ET LA PURIFICATION ETHNIQUE

de formules fausses, voire perverses, ont-ils vraiment aidé ce contre quoi ils croyaient lutter ? Quelle meilleure expression proposerait l'auteure ? Faut-il à chaque fois effectuer des enquêtes approfondies – ce qu'elle n'a pas toujours fait elle-même pour des exemples graves ?

Par exemple, sur la compréhension des camps d'Omarska et autour de Prijedor, à propos des images de deux corps décharnés diffusées par la chaîne de télé ITN, Anne Madelain explique : « quelques photos dont on ne connaît pas la source ont émergé ». Mais elle n'est pas allée chercher cette source : le journaliste qui accompagnait la télé en question en août 1992 était du *Guardian* et a écrit plusieurs textes précis, descriptifs, qui eux-mêmes faisaient suite, *in situ*, à ceux de Roy Gutman qui, lui, ne disposait que de témoignages. Ces nouveaux éléments (photos, TV et articles de presse) apportaient la confirmation – la preuve – de ce qui se passait dans les camps. Madelain ne dit pas ce que ces articles racontaient. Ces photos – et cela est connu de longue date – étaient en fait issues d'une pellicule confiée par des détenus. Et depuis, une fois que les prisonniers ne risquaient plus leur vie, la source de la pellicule a été rendue publique par la femme médecin de l'infirmerie du camp de Trnopolje, elle-même prisonnière à l'époque. Comment notre auteure, si critique sur les termes employés par autrui, si exigeante sur la nécessité de consulter les spécialistes et experts, est-elle passée à côté de ces données ?

Je suis rentrée, en décembre 1992 des camps de réfugiés avec un ensemble de témoignages – dont je n'ai jamais fait état – impossibles à comprendre, à accepter : dans ces témoignages, la répétition de points très précis posait la question d'un programme en amont, qui ne trouvait pas de dénomination évidente. Ni celle de « génocide », terme juridique dont il faut se servir avec prudence et mot suremployé dans la propagande de guerre de l'agresseur (tout ennemi construit étant « génocidaire »). Ni celui de « guerre », qui suppose deux armées face à face : comment appeler l'envahissement militaire d'un espace pour faire disparaître jusqu'à ses cimetières, ses lieux de culte, sa langue et une partie de sa population civile définie collectivement ? Non seulement elle doit disparaître du paysage, mais en plus elle doit n'y être jamais née. L'idée d'éradication, de « purification » grâce au nettoyage « jusqu'aux

racines », est centrale ici – des « racines » bien sûr perçues comme telles culturellement.

Comme l'a démontré Alice Krieg-Planque dans *Purification ethnique. Une formule et son histoire* (CRNS Éditions, 2004), il s'agit de la traduction du terme utilisé par la propagande de Belgrade, désignant une menace pesant sur les Serbes partout où ils étaient en minorité dans les différentes « nationalités » et « provinces » ex-yougoslaves. On ne parlait pas d'« ethnies » dans la Yougoslavie de Tito, mais de « nationalités » – le Kosovo étant une « province ». Cette expression, « *ethnic cleansing* », est utilisée maintenant au plan international pour désigner tout régime nationaliste non démocratique voulant éliminer une fraction de sa population définie comme « autre ». Le terme « ethnique » semble désormais rétrograde et déplacé pour une nation européenne moderne.

Il faudrait un Victor Klemperer pour étudier la novlangue de la propagande de guerre mise en place à Belgrade à partir de 1989. Un président hurlant aux Serbes du Kosovo « Je vous aime ! » et « Plus personne ne vous battra ! » a remplacé, dans un renouveau affectif et violent, la langue de bois communiste grise, absconse et alambiquée de discours ennuyeux et intimidants au profit d'une langue de guerre imagée, ajoutant au vibrant mot « peuple » l'adjectif « serbe », croate » ou « musulman ». Cela induit une identité individuelle et collective, rebaptisée « ethnique » pour mieux l'inscrire dans l'histoire des générations. Le terme « ethnique » produit une extension immédiate du champ de la haine à tous les membres de la communauté liée par le « sang », ce véhicule mythique bien connu des anthropologues. Entre « les nôtres » et « les autres », le fossé « ethnique » devient historique et sacré, et non plus seulement politique. En utilisant cette expression, les collectifs militants ont bel et bien désigné le sens du crime commis en face, sa dimension de sauvagerie rétrograde.

Revenons à l'accusation de l'action de ces collectifs qui ont choisi cette formule et se dressaient contre cette pratique. Dépolitisant leur champ, elle repose aussi sur une critique de l'élan humanitaire supposé moraliste, inculte. Faut-il être expert pour s'engager ? C'est là qu'il manque à *L'expérience française des Balkans* un volet ethnographique, une enquête non pas sur ce que disent et écrivent les uns et les autres, mais sur les actions réelles entreprises et inventées par les militants de base. Impossible ici de citer tous les exemples qui surgissent en foule dans mon

**LES HUMANITAIRES
ET LA PURIFICATION ETHNIQUE**

souvenir ! Que d'initiatives de tout ordre, dans tous les domaines, depuis les idées les plus pratiques — merci aux féministes d'avoir pensé aux serviettes hygiéniques pour les femmes de Sarajevo — aux plus culturelles — pas forcément grandioses d'ailleurs : ainsi, par exemple, on voulut une traduction des poèmes de Karadzic.

Entre ici et là-bas, entre zone de guerre et espace de paix, les nouvelles situations produites par le travail des collectifs sont nombreuses, ponctuelles mais magnifiques. Personnellement, j'étouffe de gratitude en repensant à l'action si proche de Causes communes Belgique ou de Mères pour la Paix, association née à Villeneuve-d'Ascq et partie d'une action humanitaire « de base », avec des camions remplis de dons, aujourd'hui toujours debout et aux actions diversifiées. Que de héros naissent partout en temps de guerre, approchés grâce aux échanges d'informations militants, comme ce médecin palestinien soignant sans anesthésie dans les caves du quartier du tunnel de Sarajevo, forcées un soir par l'assiégeant. Il fallait repousser la porte, et seuls les « humanitaires » partageaient et gardaient en mémoire ces séquences terribles.

Les militants de base, « humanitaires », ne sont pas payés, ils dépensent temps et argent, en plus de leur travail, parce qu'ils ne peuvent pas « ne rien faire » : il faut « bouger son cul », cette urgence les taraude, c'est leur parole à eux, quand parler ne suffit plus. Ce mouvement du corps qui les propulse vers les épicycles tragiques les amène à partager alcool et livres, blagues et fureurs, idées et cigarettes, et à travailler, préparer, rencontrer, demander, ils s'activent comme des malades... Ils ne dorment plus, ils adoptent chez eux des réfugiés mineurs, ils se mettent au cyrillique. Boire un café avec encore quelqu'un d'autre, et à nouveau se demander « pourquoi ? ».

Qui fera l'histoire des conversations nocturnes en temps de guerre ? Comment pouvoir réduire tout cela dans une moue dédaigneuse qui crache le mot « humanitaire » ? Que de rencontres insensées, que de scènes improbables, que d'informations importantes. Quand j'ai appris sur le front qu'avant le tunnel, sur l'aéroport gardé par les Français, quand les familles de Sarajevo tentaient la nuit de sortir, les Français allumaient les pro-

jecteurs et l'armée serbe tirait, quel choc politique et moral pour moi Française.

Les humanitaires sont incultes et non spécialistes, soit ; mais pourtant que de circulations de livres, de traductions (merci Mireille Robin, Mauricette Begic et tant d'autres !). Et que d'invitations ! Nous avons pu entendre Ibrahim Rugova, venu à l'invitation d'un comité, donner des informations sur le formidable travail de non-violence des Albanais du Kosovo victimes d'un terrible apartheid [1], leur écoles clandestines, le grand pardon du système de vengeance traditionnel, avec l'ethnologue Anton Çeta. Nous avons partagé l'errance d'Ivan Djuric et de Vidosav Stevanovic, grands opposants de Belgrade, ici souvent abandonnés par les Français pourtant pro serbes mais leur préférant Milosevic... .

Et que de circulations d'informations cruciales, de rencontres, de voyages, d'initiatives insensées, entre membres des collectifs et acteurs de la guerre. Impossible ici de rendre compte de la richesse de cet univers sous tension que produit le travail « humanitaire » de base, que le diplomate et le spécialiste n'imaginent même pas. La production réelle des collectifs fut une exceptionnelle intensification des échanges entre les espaces de guerre et ceux de paix. Pendant toute cette guerre, on a chanté les chants de toutes les régions yougoslaves, avec tous les amis venus de toutes ces régions. C'est la question de la situation en temps de guerre : plus la situation est tragique politiquement, matériellement et physiquement, plus le simple temps qui passe devient douloureux et limité au jour qui vient, à l'heure qui suit, et plus, à cette échelle-là, l'humanitaire basique, horizontal et citoyen devient social, culturel et politique. Ou plutôt, la spécificité pragmatique de l'urgence humanitaire intensifie le lien social dans toutes ses directions et dimensions possibles, qui fait se dissoudre la frontière entre humanitaire et politique. Il faut donc continuer la discussion ouverte par le livre d'Anne Madelain.

En 2019, les tragédies se sont multipliées dans le monde. Pas les collectifs en France. Quand on ne dit rien, on ne risque pas de se tromper de formule. Les militants de base liront-ils frénétiquement les immenses bibliographies des spécialistes pour choisir mieux leurs mots ? Ce livre le souhaitait-il ?

1. Voir l'entretien et la présentation de [Svedije Ahmeti](#) par Jean-Yves Potel.

Maghrébinités californiennes

Si la question de l'immigration maghrébine reste associée en France à la circulation des expériences et des représentations de part et d'autre de la Méditerranée, Le nouveau rêve américain de Marie-Pierre Ulloa invite le lecteur à élargir la perspective vers la Californie, cette lointaine terre d'accueil des Maghrébins où se prolonge un rêve américain décentré et revisité sous de nouvelles formes.

par **Khalid Lyamlahy**

Marie-Pierre Ulloa

Le nouveau rêve américain.

Du Maghreb à la Californie

CNRS Éditions, 384 p., 25 €

Fruit d'une thèse de doctorat, *Le nouveau rêve américain* se présente comme un travail d'ethnographie urbaine et d'anthropologie socioculturelle à partir de plus de cent entretiens menés avec des Maghrébins de diverses origines installés en Californie. Dans sa courte préface, le sociologue Farhad Khosrokhavar observe à juste titre que le livre « *se lit non pas comme un travail aride de sociologie, mais comme un roman d'aventure de Maghrébins venus en Californie* ». En effet, Ulloa donne à lire des trajectoires complexes autour de ce qu'elle appelle dans son avant-propos des « *maghrébinités* », ces « *rapports subjectifs au Maghreb* » se déclinant suivant des itinéraires de vie, des projets personnels et des orientations professionnelles particulièrement hybrides et cosmopolites.

L'ouvrage d'Ulloa est divisé en trois parties qui reconstituent les trois moments clé de la trajectoire de migration : « Partir », « S'ancrer » et « Transmettre ». En articulant les expériences de déplacement et d'installation aux espaces d'interaction et de transmission, il se donne pour objectif d'« *explorer les pérégrinations identitaires comme outil de médiation et de rapport social* ». Le rapprochement des espaces maghrébin et californien s'appuie sur des affinités climatiques et socioéconomiques qui façonnent les expériences des immigrés maghrébins. Si la Californie est ce « *laboratoire unique où se mêlent migrations et mobilités internationales et négociations identitaires plurielles* », le Maghreb est approché comme « *espace intersémiotique entre lieux*

d'origine », soit l'incarnation d'une pluralité fondatrice déjà soulignée par le penseur marocain Abdelkebir Khatibi dans son ouvrage *Maghreb pluriel* (1983), traduit récemment en anglais. Dynamiques géographiques, modalités d'adaptation, clivages intergénérationnels, processus de valorisation culturelle ou politique, effets de polarisation sociale ou linguistique : *Le nouveau rêve américain* offre un vaste panorama où la migration, l'ancrage et la transmission traduisent la construction pluridimensionnelle d'une identité maghrébine en Californie.

La première partie de l'ouvrage s'intéresse aux lieux, aux motivations et aux modalités de départ des Maghrébins vers la Californie. Un chapitre introductif explore l'image du Maghreb tel qu'il est perçu par les Américains, entre persistance de certaines références culturelles, voire orientalistes (le film *Casablanca* par exemple), et échos transatlantiques des dynamiques politiques (le soulèvement tunisien de 2011) ou des résultats sportifs (la participation remarquée de l'Algérie à la coupe du monde de football de 2014). Le manque relatif d'intérêt des Américains, la confusion entourant l'ancrage africain du Maghreb et la faible médiatisation de l'actualité maghrébine aux États-Unis sont autant d'éléments qui reviennent dans les entretiens. Pour autant, le rêve – voire le « sur-rêve » – américain qu'incarne la Californie est bien présent, s'appuyant aussi bien sur l'attrait du climat social et environnemental local que sur la quête d'un épanouissement personnel et professionnel qui n'exclut ni le droit à l'échec ni « *le désir de revanche sur la France* ». Ulloa observe que les candidats maghrébins au départ pour la Californie forment globalement « *une diaspora ambitieuse, travailleuse et polyglotte* », même si l'intégration peut passer par la négociation d'un sentiment de « décalage », notamment chez les femmes.

MAGRÉBINITÉS CALIFORNIENNES

Si les motivations du départ sont plus ou moins bien définies (études, recherche de travail, quête de liberté pour les minorités sexuelles), avec des tendances partagées (le domaine de la restauration servant par exemple de « tremplin » professionnel), des spécificités se dégagent, notamment dans le cas de l'Algérie avec l'organisation étatique d'une émigration estudiantine dans les années 1970 et le cas des Algériens fuyant la violence pendant la décennie noire. Ces deux dynamiques donnent naissance, non seulement à deux générations d'émigrés algériens avec des rapports plutôt distincts au pouvoir et à la religion, mais aussi à des typologies d'exil différentes et à des expériences hétéroclites de décalage social ou idéologique. Comme le suggèrent les entretiens, l'immigration en Californie se vit comme un champ façonné par « *les dimensions subjectives que les acteurs ne cessent de négocier* ». Cette négociation continue se lit notamment dans la variabilité des modalités et des configurations de départ. Qu'il s'agisse d'emprunter la voie de la loterie de la diversité ou de chercher à obtenir le passeport américain, la migration du Maghreb à la Californie reste « *une expérience multiforme, personnelle et collective* ».

La deuxième partie se tourne vers la question de l'ancrage des Maghrébins sur le sol californien. Ulloa distingue quatre groupes principaux d'immigrés : « *les cosmopolites* », « *les Maghrébins de France* », « *les Maghrébins du Maghreb* » et « *les Juifs maghrébins* ». Citoyens du monde, les représentants du premier groupe se définissent par le déplacement plutôt que par l'attachement à la communauté maghrébine. Le deuxième groupe affiche des profils plus complexes, entre distanciation du « *label "maghrébin"* » et application – voire réadaptation – de la culture française au contexte californien, notamment dans le secteur du commerce. Les Maghrébins du Maghreb vivent quant à eux entre identification à l'espace méditerranéen, rapport ambivalent à une « *arabité périphérique* » et efforts de préservation de la langue et de la culture berbères. Enfin, l'expérience des Juifs maghrébins « *oscille entre nostalgie, amour déçu envers la France, attachement et désenchantement envers le Maghreb* » qui devient un carrefour de fantasmes mémoriels et de liens intergénérationnels. Là encore, les entretiens révèlent des lignes de croisement et de rupture mais aussi des spécificités telles que la solidarité entre les femmes maghrébines ou la quête, par les descendants de harkis, d'une libération de

la tension persistant « *entre deux mémoires post-coloniales antagonistes* ». Plus généralement, Ulloa estime que l'intégration des Maghrébins de Californie est « *globalement réussie, à quelques exceptions près* ». En effet, la réception positive du modèle d'intégration américain et l'adhésion à l'esprit californien d'ouverture et d'entreprise tranchent avec un sentiment plus ambivalent envers la France, oscillant entre « *fort ressentiment pour les discriminations sociales et professionnelles subies* » dans l'Hexagone et « *reconnaissance pour l'accès à l'éducation de qualité et gratuite* ». Enfin, Ulloa s'intéresse à l'exogamie comme vecteur d'insertion même si cette pratique reste variable et souvent soumise à une quête d'équilibre entre souci d'intégration et besoin de préservation de la culture d'origine.

La troisième partie, qui occupe près de la moitié de l'ouvrage, explore les « *marqueurs culturels* » transmis entre les générations de Maghrébins en Californie. Ancrée dans la mémoire collective, la transmission culinaire est ce « *marqueur identitaire très fort* » qui se traduit dans la réinvention des spécialités maghrébines, et surtout marocaines, au contact des tendances locales mais aussi d'affinités méditerranéennes, d'influences françaises ou de croisements ibériques. Les expériences phares de chefs reconnus tels que Claude Rouas ou Mourad Lahlou révèlent une culture de l'innovation et de l'excellence basée sur l'hospitalité comme « *code de conduite transnational partagé* ». Si la commercialisation de la cuisine maghrébine reste globalement dominée par les hommes, ce sont les femmes – y compris les non maghrébines – qui assurent la transmission et la perpétuation des traditions culinaires.

La transmission passe également par la mobilisation des langues. Ancrée dans un « *marché linguistique français* », la francophonie est « *un nid de résistance dynamique face à l'hégémonie anglophone* » mais aussi un élément fédérateur entre les Maghrébins de Californie, alors que la transmission des langues maternelles reste généralement tributaire des trajectoires des parents et de « *l'autonomie assimilatrice* » des enfants. Dans le contexte déterritorialisé californien où l'anglais reste la langue des nouvelles générations, le français s'impose comme « *langue d'ascension sociale* » et « *outil d'émancipation* », alors que l'enseignement de l'arabe, en nette progression depuis 2001, se déploie dans des cadres aussi bien académiques que culturels ou religieux. L'ouvrage aborde brièvement d'autres marqueurs culturels tels que le football, loisir



New York (2008) © Jean-Luc Bertini

MAGRÉBINITÉS CALIFORNIENNES

préférée et espace de « *sociabilité joyeuse* » entre les Maghébins, et la *khamisa* ou « main de Fatma », signe œcuménique devenu élément de décoration intérieure grâce à une forme de « *rou-tinisation domestique* ». L'adaptation réussie de

ces différents marqueurs, conclut Ulloa, confirme qu'« *il n'y a pas de contradiction entre la construction d'une "identité" américaine et la transmission d'une culture maghrébine dans le cadre du multiculturalisme californien* ».

MAGRÉBINITÉS CALIFORNIENNES

Les deux derniers chapitres s'intéressent respectivement aux questions du lien communautaire et du fait religieux. Le paysage professionnel de la Silicon Valley comprend une diaspora juive maghrébine importante ainsi que des structures communautaires représentatives telles que l'Association des Professionnels Marocains en Amérique (AMPA) et l'Association Algérienne-Américaine de la Californie du Nord (AAA-NC). En l'absence d'une association maghrébine dans la baie de San Francisco, ces dernières portent des initiatives soutenant la création d'entreprises innovantes entre le Maghreb et la Californie. L'ouvrage s'attarde sur la trajectoire de l'association algérienne dont la présentation officielle et le positionnement culturel, religieux et politique ont évolué au gré des changements de direction. Si le travail mémoriel et l'investissement du champ politique pour améliorer la visibilité de la communauté algérienne sont deux traits majeurs de l'activité de l'AAA-NC (en plus de l'accompagnement lors des fêtes prénatales et du rapatriement des corps), le rapport à la religion reste le lieu de tensions nourries des différentes sensibilités représentées.

Par conséquent, la transmission du fait religieux, à la fois absorbé et réinventé en terre californienne, s'avère particulièrement complexe. Indissociable des facteurs d'origine et de classe et du niveau d'insertion locale, la religiosité est l'objet de « *reformulations identitaires* » qui combinent dimension ethnique et pratique religieuse. Les modalités de célébration du ramadan et des deux fêtes de l'Aïd ou de la fréquentation de la mosquée révèlent que la religion est vécue comme « *un mode de construction subjective qui fait place aux arrangements identitaires* » avec pour conséquence la coexistence d'« *un regain de religiosité* » et d'« *un discours montant de l'athéisme* ». En somme, le domaine religieux reste le lieu par excellence de l'accommodation, de la négociation et de l'adaptation aux normes du territoire californien, souvent à la faveur de ce que l'auteure considère, de manière peut-être simpliste, comme « *un marketing de soi* ». En parallèle, les entretiens révèlent un regard ambivalent voire des « tensions » autour du traitement en France des communautés et des différences religieuses. Enfin, concernant le judaïsme maghrébin en Californie, Ulloa identifie « *un mouvement de balancier* » entre « *un surinvestissement* » religieux et « *une prise de distance non pas avec la culture maghrébine mais avec la part du religieux en*

elle ». Ainsi, l'identité juive maghrébine fait à son tour l'objet d'une recomposition plurielle où la réappropriation des repères culturels et la perpétuation des traditions ancestrales se juxtaposent à des processus d'individualisation et d'adaptation de la pratique religieuse au contexte américain.

Enquête riche en récits et en témoignages de tout bord, *Le nouveau rêve américain* donne à lire l'histoire d'une réinvention plurielle de l'identité maghrébine en terre américaine. Certes, l'auteure admet d'emblée ne pas posséder « *les caractéristiques principales de [son] sujet de recherche* » et reconnaît avoir parfois reproduit, quoique à son insu, « *une lecture de l'histoire empreinte de codes franco-français* » ; il n'en demeure pas moins que son travail est le résultat d'un effort considérable de collecte, de compilation et d'analyse comparée, engageant souvent sa sensibilité de chercheuse et utilisant à bon escient les sources et les référentiels français. Si les commentaires quasi systématiques des discours maghrébins peuvent tomber parfois dans la redondance alors que certaines thématiques manquent peut-être de développement (comme les modalités de départ et les autres marqueurs culturels), le souci constant de varier les points de vue et de nuancer le propos permet de saisir la complexité des renégociations identitaires comme l'instabilité des représentations subjectives et des rapports aux terres d'origine et d'accueil.

Aussi, les quelques photographies qui accompagnent les témoignages ainsi que « *le portrait statistique des Maghrébins de Californie* » inclus en annexe facilitent l'immersion du lecteur et l'approche pluridimensionnelle du sujet maghrébin dans le contexte californien. Enfin, par-delà la « *participation observante* » et l'analyse des archives et des données de recensement, Ulloa ouvre le champ à une parole maghrébine qui s'exprime aussi bien dans la vie quotidienne des immigrés que dans l'espace littéraire, comme en témoigne l'expérience de la romancière marocaine Laila Lalami, installée en Californie, ou encore les vers de Mohamed Dib inspirés de son séjour à Los Angeles qui ouvrent et clôturent l'ouvrage. En 1981, Khatibi appelait à « *écouter le Maghreb résonner dans sa pluralité* ». Ce livre est un exercice d'écoute de ces voix maghrébines dont les échos californiens ne peuvent qu'améliorer la compréhension du Maghreb et la lisibilité des dynamiques migratoires à l'échelle mondiale.

Plus jamais la guerre

Près de deux ans après avoir publié, pour la première fois en français, des extraits du journal de Käthe Kollwitz, L'Atelier contemporain en donne l'intégralité. Les lecteurs de l'allemand pouvaient déjà y accéder depuis 1989. Cette nouvelle édition est sans doute motivée par la tenue d'une rétrospective la concernant au musée de Strasbourg (octobre 2019-janvier 2020). Toute cette actualité rend pleinement justice à une artiste dont l'œuvre puissante mérite d'être connue et dont le journal a de quoi devenir un livre de chevet pour qui s'intéresse à l'art, à l'histoire ou à l'écriture de soi.

par Adrien Cauchie

Käthe Kollwitz

Mais il faut pourtant que je travaille.

Journal. Articles. Souvenirs

Trad. de l'allemand par Sylvie Pertoci

L'Atelier contemporain, 518 p., 35 €

Un grand vide se comble dans les ouvrages en langue française consacrés à Käthe Kollwitz (1867-1945). Il faut dire que l'artiste, pourtant immense (il suffit d'arpenter les musées dédiés à son œuvre à Berlin et à Cologne ou [l'excellent site](#) de ce dernier pour s'en rendre compte), reste mal connue en France. La publication par L'Atelier contemporain de l'épais journal qu'elle a tenu de 1908 à 1943, accompagné d'un texte de souvenirs, d'articles engagés et de lettres, doit être saluée comme un événement. L'ouvrage contient en outre un vaste cahier reproduisant des œuvres fameuses (comme l'affiche pacifiste « Plus jamais la guerre » de 1924) et d'autres moins engagées mais pas anecdotiques pour autant (quelques-uns de ses innombrables autoporraits, par exemple).

Durant la majeure partie de la période que couvre son journal, Käthe Kollwitz est installée à Berlin. Elle est une figure décisive de l'art allemand de son époque : membre de la Sécession berlinoise, elle enseigne à l'Académie des arts de Berlin. Son journal lui permet parfois d'exprimer des avis sur ses collègues (il faut d'ailleurs ici conseiller à l'éditeur, en cas de réédition, l'ajout d'un index cruellement manquant). Elle admire particulièrement le travail du sculpteur expressionniste Ernst Barlach, également membre de la Sécession. Les œuvres d'[Auguste Rodin](#) et, peut-

être plus encore même si elle en parle moins, celles de Constantin Meunier ont aussi contribué à l'orienter vers la sculpture. Le 28 novembre 1917, elle écrit dans *Les Cahiers mensuels socialistes* : « Rodin est mort. Quand il nous sera à nouveau possible d'aller à Paris, Rodin n'y sera plus. »

Les années 1914-1918 sont les plus longuement détaillées dans le journal. Elles s'ouvrent sur un drame fondamental : le 23 octobre 1914, son fils cadet Peter meurt à 18 ans, après avoir obtenu d'elle et de son mari l'autorisation de s'engager au front. Käthe Kollwitz réagit en s'attelant à la réalisation d'un monument funéraire qui, au départ, devait être un mémorial dédié aux jeunes soldats morts à la guerre. En 1932, après dix-huit ans à y travailler régulièrement, ce sont finalement deux *Parents en deuil* qui prennent place dans le cimetière militaire allemand de Vladslo, près de Dixmude, en Belgique, où repose son fils et où ils sont toujours visibles aujourd'hui. L'élaboration de ce monument constitue un contrepoint à l'interminable guerre, tout comme les pèlerinages, effectués en famille ou avec des amis, dans la chambre de Peter.

Pacifiste et opposée au pangermanisme, l'auteure l'était avant la guerre. Mais avec la mort de son fils et la vue de jeunes prisonniers français, elle le devient avec force. Le 1^{er} octobre 1918, elle est portée par un vent d'espérance d'une lucidité inouïe : « Tout est englouti. Notre défaite à la guerre peut représenter un nouveau départ pour l'Allemagne. [...] L'Allemagne est en train de perdre la guerre et aura à souffrir longtemps des dures conditions du vaincu. Est-ce que les souffrances à venir et celles liées directement à la

PLUS JAMAIS LA GUERRE

défaite vont nous faire oublier les souffrances de ces quatre années de guerre ? » Sa lettre ouverte au poète Richard Dehmel, cofondateur de la Société allemande de 1914 qui appela, dans un article du 22 octobre 1918, les hommes aptes au combat à se porter volontaires, est un noble plaidoyer pacifiste : « *L'Allemagne doit mettre tout son honneur à se soumettre à son triste sort et à tirer de la défaite une force intérieure, résolue à se tourner vers l'immense travail qui l'attend. [...] Contre Richard Dehmel, j'invoque un plus grand qui disait : "Les graines de semence ne doivent pas être moulues."* ».

Très tôt, elle fait de cette citation de Goethe sa devise. Mais il faut lire la suite du brevet d'apprentissage de Wilhelm Meister pour trouver ce qu'on peut tenir pour une autre devise de Käthe Kollwitz : « *l'enseignement de l'artiste authentique ouvre l'esprit, car là où les mots font défaut, l'action parle* ». En effet, la sculptrice et dessinatrice pourrait tout à fait incarner « l'artiste authentique », elle qui confie dans ses souvenirs que « *si [elle a] été amenée à représenter la vie des gens du peuple, c'est, au début, très peu par pitié ou par empathie, mais tout simplement parce que, pour [elle], c'était beau* ». En septembre 1908, quand elle entame l'écriture de son journal, elle est déjà une dessinatrice établie. Ses cycles *Une révolte de tisserands* (1893-1897) et *Guerre des paysans* (1902-1903) illustrent sa recherche artistique du socialisme. Dans ses souvenirs et de façon récurrente dans son journal, elle refuse avec humilité les étiquettes d'artiste socialiste, d'artiste révolutionnaire ou d'artiste engagée. Mais les arguments qu'elle utilise justifient les étiquettes plutôt que les refus : « *des problèmes qui ne trouvaient pas de réponse tels que la prostitution, le chômage me préoccupaient, me tourmentaient et peuvent aussi expliquer pourquoi je m'attachai à la représentation du petit peuple. Le représenter encore et encore était pour moi un exutoire, un moyen de supporter l'existence* ».

Après la Première Guerre, Käthe Kollwitz, comme les autres femmes allemandes, devient titulaire du droit de vote. Mais elle est trop idéalement socialiste pour trouver son compte dans toutes les nuances politiques du socialisme qui lui sont proposées. « *19 janvier 1919 – Je me faisais une joie de cette journée, et maintenant qu'on y est, je suis à nouveau partagée et indécise. J'ai voté pour les socialistes majoritaires.*

Pas pour la personne de Scheidemann, qui était en tête de liste. Mais pour l'idée que représente le socialisme majoritaire. Je sens que je suis plus à gauche, mais je ne peux pas voter indépendamment ne serait-ce que parce qu'Eichhorn est candidat. » Plus à gauche, il y aurait les communistes et la ligue spartakiste ; ce sont des utopistes qui la fascinent mais auprès de qui elle refuse de s'engager en tant que personne. « *Octobre 1920 – Si j'étais jeune à l'heure actuelle, je serais sûrement communiste, d'ailleurs j'incline encore de ce côté mais j'ai la cinquantaine, j'ai vécu la guerre [...] et j'appelle de tous mes vœux le socialisme qui laissera les hommes vivre tranquillement. [...] On ne peut tout de même pas attendre d'un artiste, et qui plus est d'une femme, de s'y retrouver dans l'extrême complexité de la situation actuelle. En tant qu'artiste, j'ai le droit de puiser dans tout ce réservoir d'émotions, de m'en imprégner pour ensuite le restituer. J'ai ainsi donc le droit de représenter l'adieu des ouvriers à Liebknecht, de le leur dédier même, sans pour autant être sur la ligne politique de Liebknecht.* »

Un « réservoir d'émotions », c'est ainsi qu'agit le journal de Käthe Kollwitz lorsqu'on y lit des réflexions intimes. Il est presque gênant de les évoquer tant elles sont reçues comme des confidences ; la lecture prolongée rapproche inévitablement l'auteur de son lecteur, même si ce dernier n'était sans doute pas envisagé. La diariste fait par exemple le récit de ses rêves de rapports sexuels, parfois avec un de ses fils. De façon obsessionnelle mais sans forcément le formuler, elle met en relation son désir sexuel et son travail d'artiste. L'approche de la ménopause lui fait craindre de tomber dans une profonde stérilité créatrice. À partir de 1921, quand naissent ses petits-enfants, le journal prend une autre tournure. Un échange épistolaire avec Romain Rolland, en 1922, rappelle son amour du sentiment international ou, du moins, européen. Elle lui écrit : « *Pendant toute la guerre, durant ces quatre sombres années, votre nom – et un petit nombre d'autres – a été une sorte de consolation car vous défendiez ce que nous désirions tant entendre.* »

Un ultime séjour hors d'Allemagne, en Belgique, à la fin du mois de juillet 1932, lui permet d'assister à l'installation des *Parents en deuil*. Puis les nazis lui ôtent tout droit à la parole : elle doit quitter l'Académie des arts, elle n'a plus le droit d'exposer. Les notes deviennent plus rares dans son journal et expriment laconiquement l'effroi



« Plus jamais la guerre » de Käthe Kollwitz
© Käthe Kollwitz Museum Köln

PLUS JAMAIS LA GUERRE

suscité par le sort réservé aux juifs. Le 13 juillet 1936, dans un texte séparé, elle fait le récit glaçant de la visite de deux agents de la police judiciaire venus l'interroger au sujet d'un entretien qu'elle a accordé à un journaliste russe : en cas de récidive, la menace du camp de concentration plane désormais sur elle. En mai 1943, elle clôt

son journal par une citation de Goethe : « *Laissons nos religions respectives tranquilles... je suis la vérité des cinq sens.* » Sans doute s'est-elle éteinte le 22 avril 1945, loin de Berlin, dans la campagne saxonne où elle avait trouvé refuge, avec cette lucidité qui, en octobre 1918, lui donnait de grandes espérances pour l'Allemagne.

En des temps difficiles

À l'Artistic Théâtre, Catherine Salviat et Arnaud Simon font entendre des récits d'exil, respectivement *L'analphabète* d'Agota Kristof et *La légende du saint buveur* de Joseph Roth. À la Reine Blanche, Jean-Pierre Bodin, Alexandrine Brisson et Christophe Dejours proposent *L'entrée en résistance : trois spectacles rares, à voir et à soutenir en des temps difficiles*.

par Monique Le Roux

Agota Kristof

L'analphabète, par Catherine Salviat

Artistic Théâtre

Jusqu'au 3 janvier 2019

Joseph Roth

La légende du saint buveur, par Arnaud Simon

Artistic Théâtre

Jusqu'au 5 janvier 2020

Jean-Pierre Bodin

L'entrée en résistance, par l'auteur

Avec Alexandrine Brisson

et Christophe Dejours

Théâtre de la Reine Blanche

Jusqu'au 5 janvier 2020

Anne-Marie Lazarini, qui dirige l'Artistic Théâtre ainsi que la compagnie Les Athévains avec Dominique Bourde et François Cabanat, programme parfois des « petites formes ». Ainsi, elle a donné la possibilité à Catherine Salviat, interprète de deux de ses récents spectacles, *Probablement les Bahamas* de Martin Crimp et *Les rivaux* de Sheridan, de retrouver *L'analphabète* d'Agota Kristof. La sociétaire honoraire de la Comédie-Française souhaitait rendre hommage à Nabil El Azan, mort l'an dernier, qui lui avait permis de découvrir ce texte et l'avait mise en scène. Elle précise bien qu'elle ne reprend pas le spectacle créé en 2015, mais qu'elle souhaite prêter une nouvelle fois sa voix à Agota Kristof. Celle-ci, d'origine hongroise, écrivait en français, publiait ses romans, en particulier *Le grand cahier*, et ses pièces aux éditions du Seuil, à l'exception de son seul texte autobiographique, édité par une petite maison (Zoé, 2004) de cette Suisse où elle avait trouvé refuge et où elle est morte en 2011, à soixante-quinze ans.

En tailleur et bottines, Catherine Salviat pénètre sur le plateau nu, que vont structurer les lumières de François Cabanat. Elle commence : « *Je lis. C'est comme une maladie. Je lis tout ce qui tombe sous la main, sous les yeux [...] Tout ce qui est imprimé. J'ai quatre ans. La guerre vient de commencer* ». Elle se livre à des mimiques drôles pour évoquer le temps de l'enfance, celui de la petite fille avec ses deux frères. Mais elle abandonne vite toute imitation pour dire la vie au pensionnat, puis en 1956 la fuite périlleuse en Autriche, l'arrivée en Suisse, la vie d'ouvrière pendant cinq ans, le difficile apprentissage du français, le sentiment de l'exil, la nostalgie persistante du pays natal et de la langue maternelle. Au début de chacun des onze chapitres, elle fait silence, se retourne vers le lointain, comme pour entrer dans une nouvelle tonalité. Elle reste ensuite presque immobile, toute en sobriété et en tension, laissant passer les diverses émotions sur son beau visage, confiant à ses seules mains une expressivité retenue. Une heure durant, elle sert magnifiquement la langue de celle qui s'est longtemps considérée comme « analphabète ».

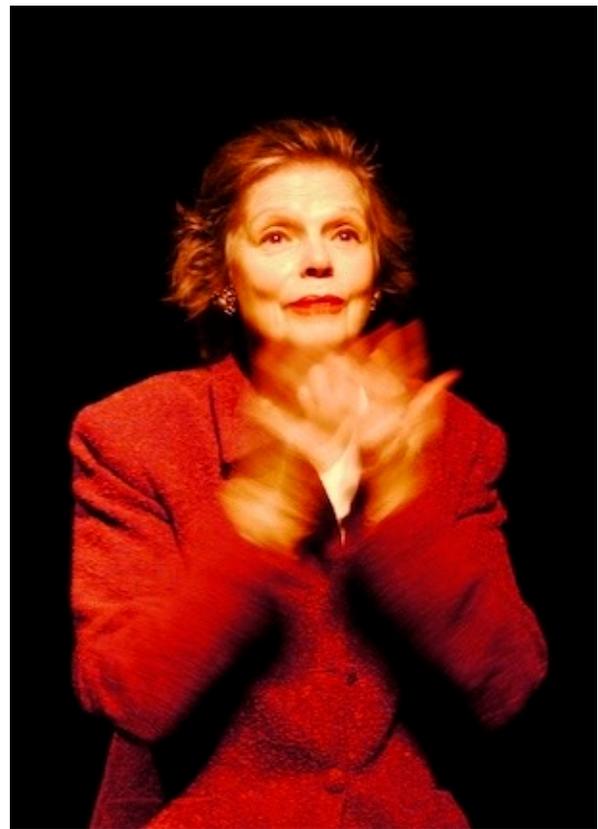
Joseph Roth, lui aussi, a connu l'exil, les dernières années de sa vie, après l'arrivée des nazis au pouvoir, la destruction de ses livres. Venu à Paris en 1934, il y mourut en mai 1939, à quarante-quatre ans, dans la misère. Il écrivit une dernière nouvelle, peu avant sa mort, *La légende du saint buveur*, qui s'achève ainsi : « *Que Dieu nous accorde à nous tous, à nous autres buveurs, une mort aussi douce et aussi belle !* » Il y prête son expérience de l'exil et de l'alcoolisme à un ancien mineur polonais, Andreas, réfugié sous les ponts de la Seine. Il témoigne d'une grande compassion pour son personnage en même temps qu'il semble trouver pour lui-même une consolation dans les miracles, ou les visions, qu'il lui attribue.

EN DES TEMPS DIFFICILES

À partir de la nouvelle traduction de l'allemand par Sylviane Bernard-Gresh, l'acteur et metteur en scène Arnaud Simon a adapté le texte, qui l'a accompagné longtemps comme « *une sorte de talisman* ». Sans jouer l'ivresse, il incarne pleinement le personnage dans la scénographie de François Cabanat. Sur le plateau sont disposées diverses tables et chaises comme à la terrasse d'un café. Arnaud Simon se déplace de l'une à l'autre, au rythme des rencontres d'Andreas. Mais il finit toujours par s'attabler devant un verre ou deux, à trouver un obstacle sur le chemin de l'église Sainte-Marie des Batignolles et la statue de la « *petite Sainte-Thérèse* », terme prévu du périple ; la projection d'un vitrail au lointain rappelle ce but ultime. À sa première apparition, il tient un petit livre ouvert et semble se préparer à en suivre les lignes ; mais il l'abandonne très vite et fait d'autant mieux apprécier la performance de l'acteur seul en scène, qui ne cesse d'associer actions physiques au texte dit, avec toutes ses nuances d'empathie, d'humour, de découragement.

Le Théâtre de la Reine Blanche, « scène des arts et des sciences », est aussi dirigé par une femme, Élisabeth Bouchaud, physicienne, auteure et comédienne. Le spectacle actuellement programmé, *L'entrée dans la résistance*, se présente comme une « pièce scientifique ». Il est coproduit par les Tréteaux de France, Centre dramatique national dirigé par Robin Renucci, et la compagnie La Mouline, créée par Jean-Pierre Bodin. Ce serait trop long de retracer le parcours de celui qui fut régisseur de 1984 à 1994 au Théâtre de Poitou-Charentes, alors dirigé par Robert Gironès et Jean-Louis Hourdin, puis, à partir de 1994, acteur et auteur. *Très nombreux, chacun seul* a constitué une étape importante vers *L'entrée dans la résistance* : spectacle créé en 2012 sur la souffrance au travail, à partir du suicide d'un cadre, délégué syndical, dans son entreprise. Christophe Dejours, psychiatre, titulaire de la chaire psychanalyse-santé-travail au Centre national des arts et métiers, fondateur de la psychodynamique du travail, y apparaissait en vidéo. Cette fois, il est présent sur le plateau avec la musicienne et réalisatrice Alexandrine Brisson ainsi que Jean-Pierre Bodin.

Le spectacle commence par des chants d'oiseaux, à écouter longuement. Jean-Pierre Bodin entre en scène, sur fond de lumineux sous-bois projetés sur deux écrans. Il incarne un forestier, heureux au travail, mais confronté aux exigences de l'Of-



« *L'analphabète* » © Marion Duhamel

fice national des forêts, qui souhaite multiplier les cubages, remplacer les arbres de diverses essences par des pins Douglas, plus rentables. Il se retrouve bientôt isolé, et tenté de renoncer à ses valeurs face à la trahison des autres. À partir de cet exemple, Christophe Dejours met en lumière l'évolution récente du monde du travail, la perversion du langage managérial, la pression hiérarchique, les évaluations individualisées des performances. Il détaille trois réactions possibles, ainsi simplifiées : arrêter de penser, faire du zèle, entrer en résistance. La troisième exige prudence et discrétion, commence à exister dans des « enclaves » aussi bien dans le secteur privé que public.

Consacrer un livre à ces « enclaves » risquerait de menacer leur existence, mais le théâtre peut agir en contrebande, surtout quand il fait œuvre de beauté, associée à la recherche critique. Christophe Dejours, frère du compositeur et chef d'orchestre Olivier Dejours, se met au piano, comme il le fait quotidiennement en amateur ; Alexandrine Brisson joue du violon et accompagne la représentation de ses magnifiques images projetées : chemins forestiers, écorces d'arbres, fleurs visitées par une abeille. Le spectacle est suivi d'un bref débat ; il peut sortir des lieux scéniques, grâce à un dispositif autonome, se diffuser partout en des temps en manque de créations aussi inventives.

Hypermondes (8)

La science-fiction des Lumières

Remarquablement écrit et construit, Trop semblable à l'éclair provoque un plaisir de lecture à la mesure de son originalité. Ada Palmer y imagine une utopie fondée tant sur l'évolution de notre société actuelle que sur les idées des Lumières. Entre démocratie, affinités électives et despotisme éclairé. Elle emprunte aux genres de l'époque : roman-mémoires, roman picaresque, ou récit philosophique et ironique (Jacques le Fataliste est cité en exergue). Mais elle n'oublie pas que le XVIII^e siècle, c'est aussi Sade, le roman gothique et la Révolution.

par Sébastien Omont

Ada Palmer

Trop semblable à l'éclair.

Terra Ignota 1

Trad. de l'anglais (États-Unis)

par Michelle Charrier. Le Béliar', 672 p., 24,90 €

En 2454, plus de nations ni de meurtres ; ou presque. Chacun portant un « *traceur* » qui enregistre tout, commettre un crime violent sans se faire prendre est devenu presque impossible. Grâce au progrès technique, on atteint n'importe quel point de la Terre en deux heures, ce qui a rendu obsolètes pays et territoires. Les humains choisissent librement « *la Ruche* » qui leur convient le mieux : les austères Maçons, les charitables Cousins, les Humanistes avides de dépassement personnel, les cérébraux Gordiens, ou, pour ceux restés attachés à leurs origines, Européens ou Mitsubishi. Les Utopistes, tournés vers l'imagination, les sciences et les étoiles, terraforment Mars et délaissent la politique et les jeux de pouvoir ; ce qui n'est pas le cas des autres. Comme les Ruches ont remplacé les nations, la famille a laissé place au « *bash* », libre association d'individus vivant sous le même toit, susceptible de stimuler échanges et créativité.

On peut au premier abord juger un peu simpliste la société présentée par [Ada Palmer](#), d'autant que presque tous les personnages principaux sont des dirigeants de Ruches ou leur sont liés. Tous plus ou moins apparentés, ils passent leur temps à se fréquenter. Mais dans *Trop semblable à l'éclair* – citation empruntée à Shakespeare, par laquelle

Juliette exprime sa crainte de voir l'amour ne durer qu'un instant – les apparences sont trompeuses. Ce qui paraît simple et clair n'est qu'une autre forme d'opacité que l'écriture pénètre progressivement. Des voiles successifs se lèvent, et on comprend peu à peu qu'Ada Palmer nous conduit à une passionnante réflexion sur le pouvoir.

Des facteurs d'instabilité existent dans la société de 2454. Le système de transport est un enjeu crucial, la criminalité survit, les *bash* ont leur part d'ombre. Un homme se trouve au cœur des tensions et des déséquilibres et, tel Marianne ou Gil Blas, il nous raconte son histoire. Mycroft Canner suscite l'horreur : capable de se soustraire aux traceurs, il a commis des crimes. Cependant, dans la bienveillante société des Ruches, on n'enferme pas les délinquants. Ils deviennent des « *Servants* » qui ne possèdent rien mais qui, au service de tous, accomplissent les tâches les plus répugnantes ; ou les plus utiles.

Mycroft est à la fois un valet méprisé, un criminel haï, un sage consulté par les puissants et une sorte de saint François se dévouant d'un bout à l'autre de la planète. Parfait *picaro*, aidé par la rapidité des transports, il traverse tous les milieux. Faible et fort, il défie les catégories. Aussi narquois que grave, il ne révèle que ce qu'il veut bien, faisant peser le soupçon sur toute sa narration. Celle-ci captive par une intrigue haletante – qui vaut les meilleurs thrillers ou romans noirs – autant qu'elle pousse à s'interroger sur les mécanismes du récit. Liant séduction et réflexion, menant l'une par l'autre, comme Voltaire, « *le*

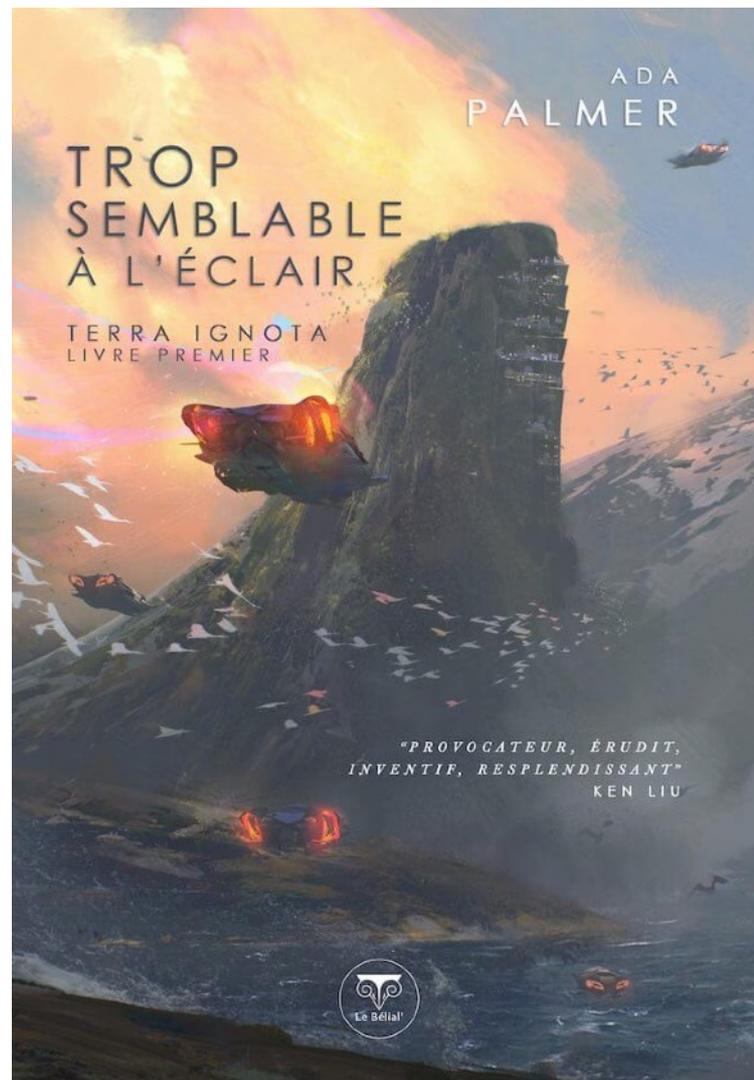
HYPERMONDES (8)

Patriarche », Diderot, « *le Philosophe* », ou Marivaux, Mycroft Canner se révèle un personnage aussi complexe qu'inattendu.

Conformément aux usages de l'Ancien Régime, le livre d'Ada Palmer s'ouvre sur une autorisation de la censure, mais, Ruches et organismes transversaux obligent, neuf instances différentes s'en sont mêlées. Au temps pour l'utopie. Une requête au lecteur suit, expliquant pourquoi il n'est « *possible de décrire notre époque que dans la langue des Lumières* ». Certains passages sont écrits sous forme de dialogues, avec le nom du personnage au-dessus de la réplique, comme chez Diderot, pour rappeler que « *les histoires, quelles qu'elles fussent n'étaient que théâtre* ». Et un mystérieux surnarrateur, désigné par « 9A », fait deux très brefs commentaires. Le jeu est constant, le discours sans cesse miné. Quand Mycroft est victime de l'impatience d'un des plus hauts dirigeants de la Terre qui l'attrape par les cheveux, il l'excuse : « *S'il y a violence ici, ce n'est pas celle de Vivien ; mais j'infecte qui m'entoure de l'ombre de la mienne* ». Mycroft est-il sincère ? On n'a aucun élément pour trancher.

Peut-on croire à un roi d'Espagne comme figure positive ? Une ruche est-elle une société idéale ? Dans ce compromis entre démocratie molle et dictature paternaliste, dans cet accaparement du pouvoir par quelques dirigeants réunis dans un boudoir, dans ces Ruches où semblent cristalliser des idéologies sectaires sécularisées, a-t-on raison de lire une mise en garde contre les GAFAM ? On ne sait, et cette incertitude devient un outil narratif particulièrement puissant. On prend un grand plaisir à hésiter sur l'interprétation d'une histoire qui prend plus de force de ses différents sens possibles.

Traumatisée par des guerres sanglantes, la société de 2454 interdit les religions. Les croyances doivent rester strictement intimes. Se réunir à deux pour parler de Dieu peut donner lieu au pire crime possible : « *Deux personnes unies par la même foi constituent le premier pas vers la fondation d'une Église, le fanatisme et la violence qu'ont vomis les Églises* ». Une dimension spirituelle illumine cependant *Trop semblable à l'éclair*. La question du miracle se trouve même au centre du roman. Spiritualité, philosophie, amour et érotisme apparaissent indissociables, comme dans certains livres du XVIII^e siècle.



Plus encore, la merveille, qui dépasse le concevable et fait la science-fiction, est présente. À travers les étranges Utopistes, aux regards masqués, aux manteaux de rêves capables de représenter n'importe quels paysages et aux inventions sans limites. Et qui sont-ils, sinon des créateurs, des écrivains de science-fiction ? « *Quand vous tuez un Utopiste, vous détruisez son monde, son nulle-part, ses idées, sa fiction...* » Mais surtout à travers un enfant, Bridger, et J.E.D.D. Maçon, le fils de l'Empereur. Deux personnages dont, à la fin de *Trop semblable à l'éclair*, on ignore encore ce qu'ils sont, puisque ce livre ne constitue que la première partie d'un diptyque, qui sera achevé en mars prochain avec la parution française de *Sept redditions*.

Grand livre de science-fiction et grand livre tout court, aussi éblouissant que bouleversant, *Trop semblable à l'éclair* est un roman jouant avec la fiction et simultanément très sérieux, dans lequel Ada Palmer allie une intrigue passionnante et des personnages mémorables à une réflexion sur l'organisation sociale et la création. On a hâte de lire la suite.